

INSTITUT EUROPÉEN DE L'UNIVERSITÉ DE GENÈVE

COLLECTION EURYOPA  
VOL. 66-2011

**Altiero Spinelli :  
d'une conception de l'Homme  
à une conception de l'Europe**

Mémoire présenté pour l'obtention du  
Master en études européennes  
par Mariagiovanna Gianini

Rédigé sous la direction de François Saint-Ouen  
Juré : Frédéric Esposito  
Genève, août 2010

## Sommaire

<b>Remerciements</b>	IV
<b>Introduction</b>	2

### **Premier chapitre Biographie**

1	L'enfance et l'adolescence: un contexte familial athée et socialiste	6
1.1	Une éducation non religieuse	6
1.2	La découverte de la politique et du socialisme	7
2	Le militant communiste et la rencontre avec Tina	8
3	Les années d'incarcération et le questionnement de sa foi communiste	8
3.1	L'étude de la doctrine marxiste et sa mise en discussion	9
3.2	L'expulsion du Parti communiste italien et l'isolement	9
3.3	Ventotene, île de l'amitié et de l'amour	10
3.4	La fin de la ségrégation du monde	11
4	Le commencement d'une nouvelle vie et d'une nouvelle bataille politique	11
4.1	Les années d'exil en Suisse	12
4.2	Fin de la guerre: la cause fédéraliste est-elle toujours d'actualité?	12
4.3	Spinelli retourne au combat pour la construction d'un Etat fédéral européen sous les habits de conseiller du Prince	13
4.4	De conseiller du Prince à l'action populaire: le Congrès du peuple européen	14
4.5	Pause de réflexion: sa période à la Johns Hopkins de Bologne	15
4.6	Le «nouveau cours»: de l'action radicale au réformisme communautaire	15

### **Deuxième chapitre Volonté de puissance, idéalisme et sens de la limite**

1	Les années de préparation	19
1.1	Compréhension des raisons de son adhésion au socialisme, puis au communisme	20
1.2	Réflexion sur la volonté de domination	22
1.3	Deux découvertes indispensables pour la poursuite du chemin vers la maturation	25
1.4	Nouvelles valeurs et donc nouvelles tâches politiques	27
2	Son rapport personnel au combat pour un Etat fédéral européen	34
2.1	Un sentiment d'élection	34
2.2	Différence de rapport entretenu entre sphère politique et sphère sentimentale	36

**Troisième chapitre**  
**Théorie politique et adaptation au contexte**

1	Introduction	38
1.1	Le Manifeste de Ventotene	38
1.2	Le Manifeste des fédéralistes européens	43
1.3	Spinelli Commissaire et Parlementaire européen	49
	<b>Conclusion</b>	52
	<b>Bibliographie</b>	55

## **Remerciements**

Je tiens à exprimer ma profonde gratitude à monsieur le professeur François Saint-Ouen, qui m'a encouragée dans le choix du thème de mon travail de mémoire et qui m'a suivie tout le temps, en me soutenant et en me donnant de précieux conseils. Merci aussi à monsieur le professeur Frédéric Esposito, qui a accepté la charge de juré. À cette place je tiens aussi à remercier tous mes professeurs de l'Institut européen de l'Université de Genève, qui m'ont appris des connaissances pour m'approcher de l'Europe. Merci aussi à toutes les personnes, qui m'ont accompagnée avec leur amabilité lors de l'écriture de mon travail de mémoire; en particulier les sœurs et mes copines du foyer Villa Clotilde, mes amis de Genève, mes parents et Lorenzo.

Roveredo Capriasca (TI), janvier 2011

# Introduction

## 1 Pourquoi faire une étude sur Altiero Spinelli?

Le nom d'Altiero Spinelli figure dans tous les livres qui traitent des pères de l'Europe. N'importe quel étudiant de la construction européenne peut trouver facilement une brève biographie et une description succincte de son combat pour la construction d'une Europe fédérale. Mais seul l'étudiant qui possède des connaissances de la langue italienne peut aller au-delà et avoir quelques informations plus détaillées sur sa personne et sur les raisons les plus profondes qui l'ont porté à soutenir le fédéralisme européen. Car malheureusement, la majorité des écrits d'Altiero Spinelli n'a pas été traduite. Et le peu d'ouvrages qui l'ont été sont souvent très utiles pour appréhender son combat politique fédéraliste, mais moins pour comprendre les raisons qui peuvent expliquer ce combat et les idées qui le sous-tendent.

Ce qui est proposé dans ce mémoire, c'est donc de donner la possibilité à un public francophone de se faire une opinion plus complète sur ce grand activiste et avocat de la nécessité d'une Europe unie; et, pourquoi pas, d'encourager quelqu'un à traduire certaines de ses œuvres les plus significatives.

Cet exercice devient encore plus intéressant quand on découvre - à travers son autobiographie, ses carnets, ses lettres et ses notes écrites pendant la période d'incarcération et de *confino* sous le régime fasciste - que derrière ce politicien se cachait un véritable homme de réflexion. Un homme qui n'hésitait pas à se remettre en question. Le doute, l'absence de préjugé intellectuel, l'analyse incessante de ses croyances, à laquelle il avait été amené par son ami Eugenio Colorni<sup>1</sup>, faisaient partie de son quotidien, surtout pendant les années d'incarcération et de *confino* sous les fascistes. Années de ségrégation qui ont été, comme on aura l'occasion de le mettre en lumière, et comme Spinelli lui-même l'affirme, providentielles pour son âme<sup>2</sup>.

La période d'incarcération a été un moment de mûrissement pour Spinelli. Pendant ces années, il apprend à mieux se connaître et il réfléchit sur sa vocation en politique, jusqu'à arriver à prendre ses distances par rapport à ses positions d'avant son arrestation.

Au fur et à mesure que j'approfondissais et que j'avais dans mes recherches, je me rendais donc de plus en plus compte que les réflexions de Spinelli sur l'homme, le monde et le pouvoir, menées durant toute son existence, mais en particulier pendant son incarcération, étaient quelque chose d'essentiel pour comprendre dans sa profondeur la transformation personnelle et politique de ce père de l'Europe. Sans avoir la possibilité de s'y confronter directement, il est en effet impossible de comprendre pourquoi Spinelli se trouve avant la guerre du côté des communistes pour l'édification d'une Europe communiste, tandis qu'après la guerre on le trouvera du côté de la social-démocratie pour la construction d'un Etat fédéral européen démocratique. Le changement est grand, mais des documents en français qui l'expliquent, il y en a peu ou presque pas.

Si l'on n'a donc pas la possibilité de saisir les raisons de cette transformation, non seulement une dimension profonde de sa personne nous échappe, mais on ne peut pas comprendre non plus l'essence de la pensée politique de Spinelli.

## 2 Sources auxquelles je me réfère

L'œuvre de Spinelli n'est pas divisée entre la catégorie «personnelle» et la catégorie «politique» - c'est-à-dire entre livres qui traiteraient uniquement de son vécu personnel et des réflexions que ce vécu l'amène à faire, et ouvrages qui traiteraient uniquement de son action politique et du combat pour construire un Etat fédéral européen. Au contraire, les réflexions plus philosophico-existentielles se trouvent précisément à l'intérieur des livres de combat politique. Le seul ouvrage qui fait en partie exception est son

---

<sup>1</sup> Eugenio Colorni était un philosophe et antifasciste italien, d'origine juive. Il avait été relégué avec sa famille sur l'île de Ventotene, suite à sa lutte contre le pouvoir fasciste. Il fut tué, quelques jours avant la libération de Rome, par les forces fascistes.

<sup>2</sup> Altiero SPINELLI, *Come ho tentato di diventare saggio*, Bologna, Società editrice il Mulino, 3<sup>e</sup> édition, 1999, p. 342.

autobiographie *Come ho tentato di diventare saggio*. Ses réflexions plus philosophico-existentielles sont donc disséminées dans ses œuvres politiques et dans les trois volumes du *Diario Europeo*, qui sont un carnet de son combat et de son action politique qu'il tenait au jour le jour.

Une tentative de rassemblement de ces réflexions plus personnelles a été faite par Luciano Angelino dans le livre *Il linguaggio notturno*, mais pas d'une manière complète. Des sources importantes pour reconstruire sa vision de l'homme, du monde et du pouvoir sont aussi les lettres inédites qu'il écrivait à ses parents, à ses frères et à son amie Tina pendant la période d'incarcération<sup>3</sup>.

Même s'ils ne sont donc pas divisés concrètement en deux parties, les écrits d'Altiero Spinelli sont toutefois divisibles par thème traité et langage utilisé. Une partie - et c'est la plus importante - concerne sa vision et son action politiques; l'autre concerne ses réflexions existentielles.

Cela dit, il ne faut pas conclure qu'entre les deux n'existe aucune relation. Au contraire, entre les deux parties, il existe une continuité. En Spinelli, réflexion et action sont unies et indivisibles. L'une conduit à l'autre et vice-versa. Si une différence entre les deux parties existe, cela ne peut être attribué qu'à la dimension autre de l'expérience humaine dont elles traitent, qui exige un langage différent pour être décrite et comprise.

Dans les écrits à caractère philosophico-existential - surtout quand il parle des aspects les plus ineffables de l'expérience humaine - Spinelli manie un langage symbolique, composé souvent de citations religieuses. Il les utilise toutefois d'une manière laïque: il se déclare en effet, comme on le verra, athée. Il reprend souvent, par exemple, des figures de la Bible et des expressions de Jésus, de Saint Paul, de Meister Eckhart, mais aussi de la philosophie et de la littérature. On pense à certaines citations qu'il fait de Hegel, de Goethe et de Carducci. Un langage par contre très pragmatique, très concret, très lié au moment historique dans lequel il se situe, est utilisé dans ses écrits politiques. Le *Diario Europeo* se situe entre ces deux types de style et d'écrits. Dans la première partie du *Diario Europeo*, qui va de 1948 à 1969, les réflexions à caractère philosophico-existential sont très présentes, tandis que dans les deux autres volumes qui vont de 1969 jusqu'à sa mort, elles deviennent plus rares. Elles réapparaissent de nouveau, surtout quand sa femme et deux de ses filles tombent gravement malades.

L'œuvre fondamentale pour reconstruire les valeurs sur lesquelles Spinelli appuie son existence et son combat politique est son autobiographie *Come ho tentato di diventare saggio*. Ce livre a en effet comme but de reconstruire *a posteriori* (il écrit ce livre de mémoire quand il est âgé) son parcours de développement personnel vers un sens plein de l'existence et de tracer les raisons qui l'ont porté à se battre pour un Etat fédéral européen. Il sera donc un guide fondamental pour notre reconstruction des sentiments les plus profonds qui l'ont porté à faire de la Fédération européenne l'une des raisons les plus importantes de sa vie.

### 3 Fil conducteur et structure de l'ouvrage

Dans *Come ho tentato di diventare saggio*, dans plusieurs réflexions qu'Altiero Spinelli fait dans le livre *Diario Europeo* et dans plusieurs lettres qu'il écrit à ses amis pendant sa période d'incarcération, de *confino*, puis d'exil en Suisse<sup>4</sup>, émerge l'image d'un homme qui a fait de l'action politique l'une des raisons principales de sa vie.

Pendant sa période d'incarcération, Spinelli se rend compte que sa vocation à l'action politique n'était pas le fruit du hasard, mais d'un attrait personnel pour le pouvoir.

---

<sup>3</sup> Elles se trouvent sur Internet sur le site: [www.eurostudium.uniroma1.it](http://www.eurostudium.uniroma1.it).

<sup>4</sup> Je pense surtout à une lettre qu'il écrit à Ernesto Rossi pour se défendre des critiques d'autoritarisme que certains de ses camarades lui reprochaient. Voir Altiero SPINELLI, *Machiavelli nel secolo XX. Scritti del confino e della clandestinità: 1941-1944*, (sous la direction de Pietro Graglia), Bologna, Società editrice il Mulino, 1993, pp. 159-165.

Il prend conscience que son adhésion au Parti communiste ne venait pas d'une *sensiblerie* envers les misères du prolétariat - «qui au contraire lui manquait complètement<sup>5</sup>» - mais qu'elle était déterminée, d'une part par un amour du pouvoir, et d'autre part par une certaine fascination pour la construction d'un ordre politique et social nouveau, que le communisme se proposait de réaliser<sup>6</sup>.

Parallèlement à la prise de conscience de cette prédisposition personnelle pour le pouvoir, pendant sa période d'incarcération, il y aura aussi la découverte de la volonté de puissance qui se cachait en lui, et des périls qu'elle pouvait causer lorsqu'elle n'était pas contrôlée et subordonnée à un exercice continu du sens de la limite.

L'époque dans laquelle il se trouvait lui montrait de près jusqu'à quel point cette volonté de puissance pouvait conduire, si on lui ajoutait le pouvoir politique. Les régimes fascistes en Italie et en Allemagne et le régime communiste en Union Soviétique en étaient un témoignage direct.

Spinelli comprend alors que le seul système politique qui est capable de limiter cette volonté de puissance - présente selon lui dans chaque homme, et surtout dans l'homme politique - est la démocratie. Seul dans un système démocratique la possibilité pour chaque homme d'être une personne libre peut se réaliser et être sauvegardée. Spinelli abandonne donc le communisme - pour la défense duquel il avait été mis en prison - pour la démocratie.

Durant ses seize ans de prison loin du monde, Spinelli se rend ainsi compte que sa prédisposition au pouvoir et au commandement ne doit plus être dirigée vers la construction d'une société communiste, mais vers la reconstruction d'une société démocratique, où une pluralité de buts peut coexister dans une même société.

En revanche, la reconstruction d'une société démocratique ne peut plus selon lui se faire en restant dans l'ancien cadre de l'Etat-Nation, désormais obsolète et porteur de nationalisme. Il faut donc sortir de ce cadre pour embrasser une dimension territoriale plus vaste et construire une fédération d'Etats européens. C'est uniquement de cette façon que la démocratie pourrait ressurgir en Europe; parce que c'est seulement dans une organisation territoriale plus vaste que le développement économique, social, sécuritaire, indispensable aux valeurs démocratiques, pourra se réaliser et que la classe des privilégiés, principale partisane du nationalisme - que l'Etat-Nation a cultivée en son sein - pourra être affaiblie.

Dans le premier chapitre, nous parcourrons brièvement les étapes les plus importantes de la vie d'Altiero Spinelli. Ce chapitre devrait aider le lecteur à situer les réflexions qu'il fait sur lui-même et sur son combat politique européen dans un contexte à la fois affectif et politique.

La reconstruction des étapes de mise en lumière de sa vocation à la politique, de découverte de sa volonté de puissance et de prise de conscience de la limite du savoir et des capacités humaines sera le fil conducteur du deuxième chapitre.

Dans ce chapitre, nous essaierons aussi de cerner le rapport concret que Spinelli instaure avec son combat pour un Etat fédéral européen. Un rapport qui n'est pas de subordination de l'œuvre à Spinelli, mais, en quelque sorte, de Spinelli à l'œuvre. Cette subordination est due à la perception qu'il a de lui-même par rapport à son œuvre, c'est-à-dire au combat pour une Fédération européenne.

Spinelli se conçoit en effet comme un élu, ou, pour utiliser une image moins controversée, comme quelqu'un qui se sent comme «appelé» à la construction européenne. Ce n'est pas lui qui a inventé cette idée, mais il se sent appelé à la poursuivre parce qu'il en a découvert l'importance pour la survie de la liberté politique de l'Europe.

---

<sup>5</sup> Altiero SPINELLI, *Machiavelli nel secolo XX. Scritti del confino e della clandestinità: 1941-1944, op. cit.*, p. 160 (tr. personnelle).

<sup>6</sup> *Ibid.*, pp. 160-161.

Il sent en quelque sorte que la vie, les expériences qu'elle lui a fait vivre et le contexte historique dans lequel elle le situe, l'a mené à incarner cet idéal politique. Cette perception lui permet de ne pas se décourager devant les insuccès et les critiques que son action politique connaîtra à plusieurs reprises.

À chaque échec ne correspondra pas un abandon du combat, mais plutôt un changement de stratégie. Spinelli aurait abandonné son combat seulement s'il avait découvert que ses idées et son action ne contribuaient pas, comme il le pensait, à garantir les libertés démocratiques.

Dans le troisième chapitre, nous tenterons de décliner les raisons qui expliquent que Spinelli soit pour la construction d'un Etat fédéral européen. Parallèlement, nous montrerons comment, au fil des années, il développe une conception de plus en plus libérale du pouvoir et de la politique.

Nous aborderons aussi brièvement la question de l'adaptation de ses idées politiques au contexte historique. Deux sections permettront de mettre en lumière comment adaptation au contexte historique et idéal politique ne sont pas chez lui en contradiction.

Spinelli a toujours préféré adapter son projet et son combat politique au contexte historique, plutôt que de ne rien faire afin de ne pas compromettre l'existence de son projet de Fédération européenne et les réussites de son action précédente.

Le passage d'une action radicale, comme celle de la Constituante, à une action réformiste en qualité de Commissaire et Parlementaire européen, est ainsi justifiée par Spinelli par la nécessité de s'adapter au contexte historique.

Cette adaptation au contexte historique lui a apporté plusieurs critiques et incompréhensions. L'une des critiques les plus importantes a été celle d'Andrea Chiti-Batelli. Dans son livre, *L'idea di Europa di Altiero Spinelli*<sup>7</sup>, Chiti-Batelli affirme que ce père de l'Europe était un très bon visionnaire politique, mais pas un bon stratège politique. Le passage de Spinelli d'un radicalisme dans le combat pour la Fédération européenne à un «réformisme communautaire» aurait selon lui le goût d'un certain opportunisme et d'absence de stratégie politique. L'expérience de la Communauté européenne de défense (CED) et de la collaboration avec Nenni, affirme Chiti-Batelli, lui avaient montré, et c'est Spinelli lui-même qui l'écrit, que la construction d'une Fédération européenne n'aurait pas pu se réaliser à l'intérieur d'un cadre qui avait encore comme protagonistes les ministres des Etats-Nations. Pourquoi a-t-il donc décidé de devenir Commissaire européen et puis Député au Parlement européen, se demande Chiti-Batelli dans son livre? La justification que Spinelli donne de ce changement d'attitude, c'est que le contexte historique ne lui montrait pas d'autres voies praticables. Aucune politique qu'il faisait n'était en effet jamais définitive. Il répétait souvent, quand on lui reprochait de n'être pas cohérent, qu'il n'était pas "spinellien" et qu'au commencement de chaque action, il fallait prendre en compte une possible faillite et donc une possible révision de la stratégie utilisée.

Le but de cet ouvrage n'est certes pas d'établir si Spinelli était un bon stratège politique ou pas (nous n'aurions même pas les instruments pour en juger), mais, nous le rappelons, de donner accès à un public francophone à la partie réflexive de la personnalité de Spinelli, et dans sa dimension plus existentielle, et dans sa dimension plus politique. Ce que nous proposons ici est de montrer comment, entre son œuvre (son combat pour une Fédération européenne), et sa personne (notamment son vécu), il y a un véritable lien existentiel.

---

<sup>7</sup> Andrea CHITI-BATELLI, *L'idea d'Europa nel pensiero di Altiero Spinelli*, Roma, Lacaita editore, 1989.



# Premier chapitre. Biographie

## 1 L'enfance et l'adolescence: un contexte familial athée et socialiste

Altiero Spinelli naît à Rome le 31 août 1907 de Carlo Spinelli et de Maria Ricci.

Le père exerce une activité dans le commerce du chocolat. La mère est maîtresse d'école primaire. Carlo Spinelli n'est pas seulement un commerçant mais aussi un socialiste convaincu et un féroce anticlérical. Son épouse l'est aussi, mais déjà - comme l'écrit Altiero Spinelli dans son autobiographie - de deuxième génération, avec donc «moins de passion que le mari<sup>8</sup>». L'athéisme, l'anticléricalisme et le socialisme sont donc des éléments importants de son éducation.

### 1.1 Une éducation non religieuse

L'éducation non religieuse n'était pas quelque chose de commun dans l'Italie du début du XXe siècle. Certes l'école était laïque et presque personne n'allait à l'heure de religion, mais tout le monde allait à l'église le dimanche. Le petit Altiero et ses frères n'y allaient par contre pas. Cela faisait d'eux une exception, jusqu'au point de créer entre lui et ses camarades un curieux malentendu.

Un jour, ainsi qu'il le raconte dans son autobiographie, ses camarades de l'école primaire s'aperçoivent qu'il n'allait pas à l'église comme tous les autres. Interrogé des raisons de cette absence, il ne sait pas répondre. Ensemble, ils élaborent alors une explication. Lui, il ne le savait pas encore, mais il était juif, il allait donc lui aussi dans une église, mais différente de la leur. Pour un certain temps, il croit donc être juif, jusqu'au jour où son père lui explique qu'il était athée.

«Pendant un dîner en famille, je ne me rappelle plus pour quelle raison, j'ai utilisé l'expression: "nous juifs", qui fit sourire mes parents. [...] Ils m'expliquèrent alors que nous n'étions pas juifs, mais athées<sup>9</sup>».

Dans l'adolescence, vers les 15-16 ans, la sphère religieuse vient à intéresser son âme et, pour une brève période, il remet en question l'athéisme de ses parents.

«Le respect pour ce que mon père pensait, uni à un certain esprit de fierté pour le fait d'être différent des autres et de faire partie d'une espèce d'aristocratie, satisfait mon âme jusqu'au moment où, mis devant l'espace de la connaissance, je commençai à penser que la présence de la matière et de la vie devait impliquer l'existence de Dieu, cause créatrice de tout et de ses lois.

C'était une exigence de cohérence logique qui m'imposait Dieu, et je donnai alors tort, en secret, à mes parents. Mais la même exigence, après m'avoir imposé Dieu, me le consuma peu à peu, au début en me le faisant coïncider d'une manière panthéiste avec le monde et, finalement, comme une explication qui en réalité ne portait à rien. De cette petite expérience intellectuelle, j'ai par contre conservé la conscience de la limite de nos connaissances et de l'inévitabilité du mystère de ma vie et de celle universelle<sup>10</sup>».

Pendant la période d'incarcération surtout, mais aussi après, Spinelli étudia la Bible, réfléchira sur les écrits de Buddha, de Lao-Tseu, de l'Évangile, de Saint Paul, de Saint Augustin, de Luther et de Barth, mais il n'abandonnera pas l'athéisme de ses parents.

«Je percevais qu'il y avait une ressemblance entre ce que je sentais et ce qu'ils (Saint Paul, Jésus, Buddha, etc., *n.d.r.*) disaient et vivaient. [...] Mais celles (les expériences, *n.d.r.*) qui désormais m'attiraient, que

---

<sup>8</sup> Altiero SPINELLI, *Come ho tentato di diventare saggio, op. cit.*, p. 18 (tr. personnelle).

<sup>9</sup> *Ibid.*, p. 40 (tr. personnelle).

<sup>10</sup> *Ibid.*, p. 41 (tr. personnelle).

j'interrogeais et avec lesquelles je conversais, étaient certaines expériences humaines profondes; je n'étais plus chercheur de Dieu. Dieu je l'avais cherché, trouvé et perdu dans les années de l'adolescence<sup>11</sup>».

### 1.2 La découverte de la politique et du socialisme

L'adolescence le voit, en plus de s'interroger sur le mystère de la vie, s'intéresser aussi au monde de la politique. La politique commence en effet à faire partie de sa sphère d'intérêt et à le captiver vers, à peu près, l'âge de treize ans.

Il raconte: «Un jour, pendant le printemps des années vingt, [...] un camarade de ma classe, qui depuis quelque temps portait de manière voyante le distinctif fasciste, insulta avec de gros mots les socialistes. J'aurais pu ne pas lui prêter attention ou lui répondre, moi aussi, avec des gros mots, mais le lutin de l'agressivité se réveilla en moi. Je lui donnai alors un coup de poing. J'avais décidé que ces mots offensaient non seulement les socialistes, mais aussi mon père, ils devaient donc être punis<sup>12</sup>».

Ils se battirent seulement brièvement, mais l'incident fut quand même connu, premièrement en classe, où ils reçurent une leçon de civisme libéral, et puis à la maison.

Fier de cette action d'amour envers lui, le père de Spinelli en déduit que le moment est pour lui venu d'introduire sérieusement son fils au socialisme. Pour le jeune Spinelli, le monde dans lequel son père, avec ardeur, l'introduit, est une découverte exaltante: «J'avais jusqu'à ce moment-là accepté l'ordre des choses, de la famille, de la route, de la ville, sans même suspecter que non seulement la guerre récente, [...] mais tout le cours des choses humaines était une succession d'événements qui transportaient avec eux, moi, ma famille et le monde entier. Jamais je n'avais suspecté que, alors que les animaux ne se fixaient pas l'exigence de changer les relations entre eux et avec le reste du monde, dans la société des hommes, il y avait - non par hasard ou par nécessité, mais à cause de la façon dont elle était construite - misère, tyrannie, guerre, injustice, et qu'un jour, tout cela aurait disparu grâce à la Révolution<sup>13</sup>».

Les maîtres du socialisme, Marx, Engels, Lassalle, Lénine et Trotski, deviennent donc, pour le jeune Spinelli, des modèles d'Hommes à suivre. Les lectures des livres de vulgarisation scientifique, qui avaient jusqu'ici occupé le temps libre du jeune adolescent, sont remplacées par la lecture des écrits des pères du socialisme. Quelques années plus tard, viendra aussi la lecture des journaux socialistes.

La lecture des organes de presse socialistes porte Spinelli à la connaissance d'une Italie qui est de plus en plus menacée dans ses libertés politiques. Des affrontements, de jour en jour plus violents, se déroulent entre socialistes, communistes et fascistes. Mais les socialistes, au lieu de s'organiser de manière autonome contre les attaques des fascistes - comme faisaient les communistes - se limitent à dénoncer les ratés de la protection de l'Etat contre les abus de pouvoir des fascistes. Ce pacifisme et cette incapacité d'action autonome des socialistes énervaient Spinelli.

Un jour, après un nouvel affrontement entre forces de la gauche et fascistes, attiré par une affiche de journal qui appelait à la résistance armée contre les abus de pouvoir des chemises noires, il renonce à son journal habituel et achète le journal dont l'affiche porte le titre.

«Du fond de mon âme, par nature portée à penser que ce qu'on veut doit être défendu, même par la force si nécessaire, j'eus un élan de mépris pour les autres journaux et de sympathie pour ce petit journal, d'aspect gris et modeste<sup>14</sup>». Ce petit journal était celui des jeunes communistes: *Il Comunista*.

À petits pas, la lecture assidue de ce journal amène Spinelli à abandonner la foi à laquelle son père l'avait initié, pour embrasser l'idéal communiste.

---

<sup>11</sup> *Ibid.*, p. 42 (tr. personnelle).

<sup>12</sup> *Ibid.*, p. 48 (tr. personnelle).

<sup>13</sup> *Ibid.*, p. 50 (tr. personnelle).

<sup>14</sup> *Ibid.*, p. 56 (tr. personnelle).

## 2 Le militant communiste et la rencontre avec Tina

Spinelli entre activement au Parti communiste en 1924, à l'âge de 17 ans. Le fait de commencer à le faire en 1924 - deux ans après la Marche sur Rome - ne signifiait sûrement pas monter sur la scène, mais plutôt descendre dans la clandestinité. Il fallait prendre en considération le risque d'être capturé et passé à tabac par les fascistes, qui n'avaient pas encore le pouvoir complet<sup>15</sup>, mais qui étaient déjà la force politique dominante. Les années de Spinelli dans le sous-sol communiste sont donc caractérisées par une dure discipline politique.

Même sous cette dure vie de militant, Spinelli réussit à avoir quelques moments de joie et d'insouciance. Il rencontre ainsi, vers le début de 1926, son grand premier amour: «Tina<sup>16</sup>».

Tina était une jeune fille de Turin qui, ayant juste obtenu son diplôme en mathématique et physique, venait de faire l'habilitation d'enseignement à Rome. Communiste elle aussi, elle avait été introduite dans le groupe universitaire communiste où Spinelli militait par un camarade de Rome, qui s'était transféré à Turin «pour se purifier des tares d'intellectuel petit-bourgeois, en faisant l'ouvrier à la Fiat<sup>17</sup>».

La beauté de Tina, son port très élégant d'antilope, ne passe pas inaperçus de Spinelli et, bien que sauvage et timide, il se retrouve vite à lui faire la cour<sup>18</sup>.

L'histoire d'amour avec Tina sera caractérisée par de brèves rencontres, mais des échanges épistolaires très intenses, qui dureront pour une bonne partie de son incarcération; au total dix ans.

L'histoire d'amour avec Tina sera très importante - comme on le verra dans le deuxième chapitre - pour le développement personnel d'Altiero Spinelli. Celui-ci pense en effet que, sans elle, il n'aurait jamais réussi à se soustraire de sa tendance à vouloir tout soumettre et à se libérer de sa volonté de domination.

Mais la joie que cette histoire d'amour lui offre, est bientôt brisée: le 3 juin 1927, il est fouillé et ensuite arrêté par la police fasciste dans une crèmerie du quartier de Porta Venezia à Milan. Pour lui commence alors une longue période d'isolement du monde qui ne se terminera qu'à la chute du fascisme.

## 3 Les années d'incarcération et le questionnement de sa foi communiste

Les seize ans de ségrégation se divisent en dix ans de prison (Lucques, Viterbe et Civitavecchia) et six ans de *confino* (Ponza et Ventotene).

Les animaux et les livres sont pour Spinelli la compagnie de ses années d'isolement. Il s'intéresse à la poésie et à la littérature. Il améliore le français et le latin; il approfondit l'allemand; il étudie le russe, le grec antique, l'anglais et l'espagnol; et, surtout, il se confronte à la doctrine marxiste.

---

<sup>15</sup> Après la marche sur Rome (1922), Mussolini est chargé par le roi Vittorio Emanuele III de la création d'un nouveau gouvernement. Bien que le premier cabinet Mussolini ne soit pas exclusivement fasciste (il contient en effet 3 ministres fascistes, mais aussi 2 ministres libéraux et d'autres d'inspiration populaire et sociale-démocratique), il opère dans un climat d'intimidation imposé au pays par les équipes paramilitaires des volontaires fascistes (le phénomène prend le nom de *squadristo*). Une telle situation donne déjà à Mussolini un pouvoir extraconstitutionnel énorme, comme il le souligne dans son premier discours au Parlement: "J'aurais pu faire de cette salle sourde et grise un bivouac de pantins".

Pendant l'année 1924, ce régime deviendra une dictature pure et simple. Le jour d'après le meurtre du député socialiste Giacomo Matteotti, enlevé et tué par des *squadristi* le 10 juin, l'opposition abandonnera le Parlement en protestant contre l'intimidation fasciste (la *secessione Aventiniana*). Mussolini ne laissera pas échapper la chance d'un nouveau tour de vis contre les libertés civiles. Il interdira toutes les organisations antifascistes et il supprimera les activités parlementaires.

<sup>16</sup> Battistina Pizzardo.

<sup>17</sup> Altiero SPINELLI, *Come ho tentato di diventare saggio*, op. cit., p. 89 (tr. personnelle).

<sup>18</sup> *Ibid.*, pp. 88-90.

Une source importante pour se procurer la littérature marxiste et léniniste en russe et en allemand était Hoffmann, un Suisse incarcéré à Civitavecchia pour avoir lutté contre le gouvernement fasciste. «Hoffmann, en tant que Suisse, recevait régulièrement la visite du consul de son pays et, du moment que dans ces années, Mussolini se préoccupait encore de l'avis des pays civils, le consul obtint la possibilité pour son concitoyen, entre autres choses, de lui procurer tous les livres qu'il voulait, avec la seule restriction, que ces livres ne sortissent pas de sa cellule<sup>19</sup>». Hoffmann ne respecte évidemment pas cette restriction.

### 3.1 L'étude de la doctrine marxiste et sa mise en discussion

L'étude de la doctrine marxiste, au lieu d'accroître sa foi communiste, l'éloigne d'elle. Il écrit dans son autobiographie: «Une fois que je m'étais mis en route, il m'arriva de découvrir qu'entre le ciel et la terre, il y avait plus de choses que la philosophie communiste ne le suspectait, et beaucoup de choses que j'avais vues comme une vérité rationnelle et indiscutable, ne résistaient pas à la critique<sup>20</sup>». Il cherche alors réconfort de ses doutes chez les autres camarades communistes emprisonnés avec lui à Lucques, mais il n'en trouve pas. «Dans ma correspondance clandestine avec l'étudiant slovène Vodopivec et avec Mauro Scoccimarro<sup>21</sup>, qui étaient dans d'autres cellules de la prison, j'écrivis les problèmes qui commençaient à me tarauder, mais tous les deux [...] m'encourageaient, avec des argumentations différentes, à les imiter: quand les abîmes du doute et de l'incertitude s'ouvraient devant eux, ils fermaient les yeux parce que le Parti leur demandait de croire, et le Parti avait toujours raison. Ils étaient prêts à m'aider dans mon autocritique, si je le voulais<sup>22</sup>».

Mais Altiero Spinelli ne suit pas leurs conseils, parce que la motivation qui l'avait porté à adhérer au Parti communiste italien (PCI) était différente de celle de ses deux camarades. «Si moi aussi j'avais été communiste pour un besoin de croire, j'aurais peut-être réussi à obliger mon esprit à obéir, en découvrant et traquant l'arrogance petite-bourgeoise de la liberté de la pensée, et je serais resté fidèle à la doctrine reçue. Mais dans le pacte secret que j'avais conclu avec le Parti, il n'y avait pas écrit la renonciation à l'autonomie et à la liberté absolue de ma pensée. Je m'étais toujours considéré comme engagé dans la construction consciente du communisme, c'est-à-dire d'une société qui dès sa naissance et après dans son quotidien, aurait fait coïncider raison et réalité, liberté et nécessité<sup>23</sup>».

### 3.2 L'expulsion du Parti communiste italien et l'isolement

Avec l'ascension au pouvoir d'Hitler et avec l'aggravation de la dictature en Union Soviétique, le PCI, sous la direction de Luigi Longo et Pietro Secchia, s'achemine lui aussi vers des positions totalitaires et antihumaines. Si, jusqu'à maintenant, l'opposition de Spinelli envers le Parti s'était manifestée seulement à un niveau doctrinal, sans mettre en discussion son action, avec la soviétisation du PCI, elle entre aussi sur ce dernier point en conflit. La rupture définitive avec le PCI et l'expulsion de Spinelli de ses rangs se concrétise en 1937, quelques semaines après son arrivée à l'île de Ponza (en 1937, la période de son incarcération aurait dû arriver à son terme; mais sa libération est renvoyée et Spinelli est transféré au *confino* sur l'île de Ponza. Deux ans plus tard, il sera transféré sur l'île de Ventotene).

Un dur isolement social et politique commence alors pour lui. «D'un coup, presque tous (les communistes *n.d.r.*) non seulement ne me saluaient plus, mais quand par hasard ils rencontraient mon regard, ils faisaient semblant de ne pas me voir, comme si à ma place il y avait de l'air<sup>24</sup>».

À Ponza, du moment que pour les communistes il n'existait pas, Spinelli ne peut plus diviser la nourriture avec eux et s'asseoir à leur cantine. Il doit donc s'organiser autrement et se mettre en communauté avec

<sup>19</sup> *Ibid.*, p. 199 (tr. personnelle).

<sup>20</sup> *Ibid.*, p. 143 (tr. personnelle).

<sup>21</sup> Mauro Scoccimarro fut, à côté de Gramsci et de Togliatti, l'un des chefs les plus importants de la première époque du PCI. Il fut condamné à 20 ans de prison par le Tribunal spécial fasciste. À la fin de la guerre, sous le gouvernement de Ferruccio Parri, et puis ensuite sous celui d'Alcide De Gasperi, il fut ministre des finances.

<sup>22</sup> Altiero SPINELLI, *Come ho tentato di diventare saggio*, *op. cit.*, p. 143 (tr. personnelle).

<sup>23</sup> *Ibid.*, p. 144 (tr. personnelle).

<sup>24</sup> *Ibid.*, p. 251 (tr. personnelle).

les ex-communistes, mais - à sa grande souffrance, car il aurait bien voulu trouver quelqu'un avec qui faire des réflexions politiques - il ne réussira jamais à instaurer avec eux un vrai dialogue politique, du moment que leur seule activité était celle d'injurier les anciens amis qui les avaient expulsés du Parti.

Il devra attendre son transfert à Ventotene pour recommencer à avoir une vraie vie sociale et des échanges d'opinions politiques intéressants.

### 3.3 Ventotene, île de l'amitié et de l'amour

À Ventotene, Spinelli met fin à l'isolement intellectuel et social auquel il avait été forcé après son expulsion du PCI. Il y trouve, soit des interlocuteurs politiques, soit de vrais amis, les plus importants d'entre eux étant Ernesto Rossi<sup>25</sup> et Eugenio Colorni.

Eugenio Colorni et moi, écrit Spinelli dans son autobiographie, on «[...] parlait tous les jours des choses les plus différentes: de politique, de géométrie non-euclidienne, de nos camarades de *confino*, de nos lectures, de nos histoires personnelles, des grands de l'histoire, et je percevais qu'il était toujours attentif à découvrir quelque point faible de mes réflexions, qu'il aurait mis en lumière, pour ensuite les soigner et guérir<sup>26</sup>». Spinelli se faisait tranquillement analyser et critiquer par son ami, amusé, mais en même temps reconnaissant, pour les conseils qu'il lui donnait. Grâce à son aide, il développera une nouvelle conception de l'homme et du monde.

Si Eugenio Colorni est son maître de l'âme, Ernesto Rossi est par contre son maître de l'esprit. C'est lui qui l'introduit dans le monde de la démocratie. Ensemble, ils découvriront la nécessité de créer une Europe unie pour garantir, sur le continent, les libertés démocratiques. Leurs idées, ils les regrouperont dans le fameux *Manifeste de Ventotene*<sup>27</sup>.

Mais sur cette île, il rencontre aussi de nouveau l'amour, qui cette fois-ci durera toute sa vie (l'histoire avec Tina avait cessé dans les années d'incarcération à Civitavecchia). La jeune femme, dont Spinelli tombe amoureux, est Ursula Hirschmann, qui se trouvait à Ventotene en tant qu'épouse de son ami Eugenio Colorni<sup>28</sup>.

«Quand la femme de Eugenio Colorni, elle aussi juive (comme Eugenio Colorni, *n.d.r.*), avait demandé de pouvoir suivre le mari - comme le faisaient, depuis quelques années, les femmes des exilés - la demande ne fut pas rejetée, mais accueillie, parce que «la pauvre femme, du moment qu'elle était allemande, n'avait pas de famille chez laquelle se réfugier et, avec une petite fille, on ne pouvait la laisser seule dans un pays étranger. Ce geste soudain d'humanité, au milieu des duretés de tout genre, était assez caractéristique du fascisme<sup>29</sup>».

Pendant la période de Ventotene, entre Ursula et Altiero il ne se passe rien et tout. «Rien, parce qu'on ne parlait que des choses politiques, culturelles ou concernant le poulailler qu'on avait en commun<sup>30</sup>», raconte Spinelli dans son autobiographie; tout, parce qu'entre Ursula et lui il y a, dans ces deux années, un silencieux rapprochement et une compréhension mutuelle croissante. Même si Spinelli n'était pas au courant, la relation entre Ursula et Eugenio s'était dégradée depuis quelques années, et Ursula trouve en Altiero un nouveau soutien. Un soutien qui se révélera pour ce qu'il est, seulement une année plus tard, à travers des échanges épistolaires après le départ des Colorni de l'île et qui deviendra une relation complète quelques jours après la libération de Spinelli.

---

<sup>25</sup> Ernesto Rossi a été un politicien, journaliste et antifasciste italien. Il fut membre du Parti d'Action et puis du Parti radical. Il écrivit avec Altiero Spinelli le Manifeste de Ventotene.

<sup>26</sup> Altiero SPINELLI, *Come ho tentato di diventare saggio, op. cit.*, p. 299 (tr. personnelle).

<sup>27</sup> *Ibid.*, p. 301.

<sup>28</sup> Le Régime fasciste permettait d'emmener la famille au *confino*. Les prisonniers ne pouvaient pas sortir de l'île et ils étaient soumis aux règles du prisonnier; leurs femmes et leurs enfants, par contre, même au *confino*, pouvaient mener une vie de personnes libres.

<sup>29</sup> Altiero SPIELLI, *Come ho tentato di diventare saggio, op. cit.*, p. 297 (tr. personnelle).

<sup>30</sup> *Ibid.*, p. 323 (tr. personnelle).

### 3.4 La fin de la ségrégation du monde

C'est l'été 1943, le fascisme est en crise; les mains qui se levaient pour le salut fasciste étaient en train de diminuer et cesseront complètement avec l'arrivée des Alliés en Sicile.

À la nouvelle de la destitution de Mussolini, les exilés se rendent chez le directeur de la colonie, Marcello Guida, pour avoir des explications sur l'événement. Il les reçoit immédiatement; normalement, il fallait attendre plusieurs jours avant de pouvoir parler avec lui.

Spinelli raconte: «Il n'avait plus la punaise<sup>31</sup> à la boutonnière. Il nous parla en utilisant le terme *lei*, comme forme de courtoisie (normalement les fascistes utilisaient le terme *voi* (vous), comme en français, et non pas le terme *lei*, comme on le fait d'habitude en italien, *n.d.r.*); il nous invita à nous asseoir et il nous raconta que la nuit, un officier allemand lui avait rendu visite pour lui demander ce que la destitution de Mussolini signifiait. Il l'avait tranquilisé en lui disant que Mussolini était tombé malade et qu'il se trouvait dans un état de fatigue, et que l'Italie n'abandonnerait pas la guerre, surtout maintenant qu'elle avait rejoint le sol de la patrie<sup>32</sup>». Mais il ajouta tout de suite: «[...] je savais que je lui mentais. [...] Moi j'ai compris, comme vous, que le fascisme était terminé et qu'on n'aurait plus pu continuer à se battre avec les Allemands. Voyons donc ce qu'on peut faire ici ensemble<sup>33</sup>».

Suite à cette capitulation volontaire du directeur de la colonie, qui frôle l'absurde, les prisonniers politiques lui posèrent leurs conditions de libération. Après 16 ans d'attente, le 18 août 1943, la fin de la ségrégation du monde arrive pour Spinelli.

## 4 Le commencement d'une nouvelle vie et d'une nouvelle bataille politique

La libération ne lui fait pas oublier le projet d'une Union fédérale européenne; au contraire, celui-ci devient le centre de sa bataille politique. Les 27-28 août 1943, Altiero Spinelli, Ernesto Rossi, Eugenio Colorni et 17 autres personnes - qui, entre temps, grâce à la diffusion clandestine du Manifeste de Ventotene par Ursula Hirschmann, étaient venues à connaître du projet fédéraliste - fondent à Milan, dans la maison Rollier<sup>34</sup>, *Il Movimento federalista europeo* (Le Mouvement fédéraliste européen).

Ce Mouvement est créé dans le but de réunir toutes les personnes, de n'importe quelle nation européenne et de n'importe quel parti, ayant comme but commun la création d'une Europe fédérale, à bases démocratiques. Les fondateurs du Mouvement fédéraliste étaient convaincus qu'avec la fin de la guerre le système de la division en Etats-Nations aurait disparu, et qu'il fallait donc préparer le terrain pour la construction d'un nouveau pouvoir qui aurait proposé la création d'un Etat fédéral européen. Altiero Spinelli et Ernesto Rossi sont chargés de la diffusion de ce Mouvement à l'étranger. Mais, si les dates du 27 et du 28 août sont très importantes pour Spinelli d'un point de vue politique, elles le sont aussi d'un point de vue personnel puisqu'elles représentent le début de son union avec Ursula.

Le soir, avant la fondation du Mouvement Fédéraliste, Spinelli et Ursula sortent faire une promenade et ils se promettent l'un à l'autre. "On restera toujours ensemble", lui dit-il. Et elle - avec une voie étouffée et ferme - lui répond: "Oui". Ils s'embrassent pour la première fois<sup>35</sup>.

À la mort d'Eugenio Colorni, Ursula deviendra sa femme. Le mariage aura lieu à Bellinzona le 19 janvier 1945.

---

<sup>31</sup> Symbole fasciste.

<sup>32</sup> Altiero SPINELLI, *Come ho tentato di diventare saggio*, *op. cit.*, p. 329 (tr. personnelle).

<sup>33</sup> *Ibid.* (tr. personnelle).

<sup>34</sup> Mario Alberto Rollier, professeur de chimie, de foi protestante. Fasciste au début, mais quand le fascisme prendra le chemin de l'antisémitisme, il l'abandonnera et s'alliera aux antifascistes. Il sera le principal responsable de la diffusion du Mouvement Fédéraliste à Milan.

<sup>35</sup> Altiero SPINELLI, *Come ho tentato di diventare saggio*, *op. cit.*, p. 361.

#### 4.1 Les années d'exil en Suisse

Le seul moyen d'internationaliser leurs idées fédéralistes et de chercher de nouveaux adeptes était de se transférer en Suisse. En septembre 1943, Altiero Spinelli, sa sœur Fiorella, les filles de Colorni et leur mère Ursula franchissent en bateau la frontière suisse, auprès du lac de Lugano.

Altiero Spinelli, dont l'arrivée avait été annoncée par Ernesto Rossi, et sa nouvelle famille, sont accompagnés chez le Conseiller d'Etat socialiste tessinois Guglielmo Canevascini.

Canevascini - un petit homme, des traits montagnards et la manière lombarde de parler, écrit Spinelli, envoie tout de suite Ursula avec ses trois filles et la sœur de Spinelli à Bellinzona afin que les socialistes leur trouvent un logement, tandis que Spinelli est envoyé dans le camp de rassemblement préparé dans le château de Unterwalden à Bellinzona, avec la promesse qu'il serait vite libéré. Après, ils s'installeront à Daro, un quartier de Bellinzona, chez un jeune cheminot qui, resté seul après un mariage failli, avait mis à disposition des réfugiés sa nouvelle maison.

La famille Spinelli-Colorni reste en Suisse (Bellinzona, Zürich et Genève) pendant deux ans à peu près. À la fin 1943, Spinelli rentre pourtant brièvement en Italie pour rejoindre la résistance et le nouveau Parti d'Action. Ensuite, il retourne de nouveau en Suisse. Pendant sa période helvétique, il écrit dans plusieurs journaux suisses de fédéralisme et rencontre, grâce à l'aide importante de François Bondy<sup>36</sup> et de René Bartholet<sup>37</sup>, beaucoup de fédéralistes réfugiés en Suisse. Le 20 mai 1944, il réussit à organiser, avec Rossi et ses nouveaux amis fédéralistes, un Congrès d'Européens à Genève.

#### 4.2 Fin de la guerre: la cause fédéraliste est-elle encore d'actualité?

Avec la fin de la Deuxième Guerre mondiale, Altiero Spinelli et Ernesto Rossi se rendent compte que leur combat pour la création d'un Etat fédéral européen ne peut se concrétiser comme ils l'avaient prévu. Leurs prévisions d'une Europe où les structures nationales se seraient écroulées toutes ensemble, et où chaque peuple aurait pu librement décider de son destin, ne se sont pas réalisées. L'Europe se trouve, au contraire, divisée en deux: elle n'est plus libre de décider de manière autonome de son destin. Deux autres puissances ont pris en main les rênes du monde (les Etats-Unis et l'Union Soviétique) et c'est à leur politique qu'il faut se soumettre; aucun projet de Fédération européenne ne peut donc plus être formulé, pour Spinelli et Rossi, d'une manière autonome. Si cela se faisait, il y aurait non seulement la haute possibilité d'entreprendre une action inutile, mais aussi le risque de durcir la position soviétique. Parler donc d'union fédérale européenne, comme le fait encore le Mouvement fédéraliste européen, n'a plus de sens pour eux. En 1946, Spinelli décide donc de se retirer du Mouvement fédéraliste européen et du Parti d'Action. Ce dernier, à ce stade de la politique internationale, ne pouvait s'occuper que de politique interne, à laquelle Spinelli n'était pas intéressé. Spinelli retourne donc après la guerre à la vie privée.

Grâce à l'aide de Ernesto Rossi, il va à travailler à l'ARAR (*Azienda Rilievo Alienazione Residuati*, il s'agit d'une entreprise publique qui s'occupe de relever et vendre le matériel de guerre qui se trouvait encore sur le sol italien), afin de subvenir à ses besoins économiques et à ceux de sa famille.

---

<sup>36</sup> François Bondy: journaliste allemand, naturalisé suisse. Il aidera beaucoup Altiero Spinelli dans la création de liens fédéralistes avec la résistance allemande et française.

<sup>37</sup> René Bartholet: suisse d'origine, il faisait partie d'une association américaine d'assistance aux antifascistes. Il aida beaucoup Altiero Spinelli, non seulement en lui fournissant des aides économiques pour se maintenir financièrement, mais aussi en le mettant en contact avec des antifascistes de plusieurs pays et des personnalités suisses en faveur du fédéralisme européen (le pasteur suisse Gerber, le professeur Wilhelm Röpke et le maire de Schaffhausen Bringolf). Pour plus d'information, voir les pp. 393-395 de l'ouvrage *Come ho tentato di diventare saggio*, Bologna, Società editrice il Mulino, 3<sup>e</sup> édition, 1999.

### 4.3 Spinelli retourne au combat pour la construction d'un Etat fédéral européen sous les habits de conseiller du Prince

#### 4.3.1 Le Plan Marshall

Avec le lancement du Plan Marshall en 1947, après deux ans d'absence de la scène fédéraliste, Spinelli retourne à la vie politique active. Il voit dans ce Plan une occasion pour les Européens de construire des structures économiques, politiques et sécuritaires autonomes. La création de ces structures aurait permis à l'Europe de jouer de nouveau un certain rôle sur le plan international et donc de ne pas dépendre complètement des Etats-Unis pour sa politique étrangère. Cette concession, faite par les Américains aux Européens, est perçue par Spinelli comme une volonté des Américains de ne pas pratiquer une politique impérialiste. Durant trois ans, il s'emploie à sensibiliser les gouvernants sur l'inefficacité de l'intégration fonctionnelle que les Etats-Nations étaient en train de développer. Ce que Spinelli proposait par contre était de créer une Convention chargée d'élaborer une Constitution fédérale européenne - comme les Américains avaient fait lors de la création des Etats-Unis<sup>38</sup>.

Mais les rêves d'action de Spinelli disparaissent malheureusement tôt, quand il se rend compte que les Etats européens s'étaient acheminés seuls dans leur reconstruction économique et politique. Tout semble être perdu pour les militants fédéralistes, mais une nouvelle crise internationale fait son apparition. C'est la guerre de Corée de 1950.

#### 4.3.2 La guerre de Corée

Avec l'éclatement de la guerre de Corée, une nouvelle fenêtre d'action s'ouvre pour les fédéralistes, et en particulier pour Spinelli. Cette guerre pose le problème du réarmement allemand. La France est opposée à un réarmement autonome de la République fédérale d'Allemagne. Le Chef du Gouvernement français René Pleven, à l'initiative de Jean Monnet, propose alors la création d'une Communauté européenne de défense (CED).

Spinelli se range tout de suite du côté de Jean Monnet, mais il met en même temps en évidence qu'une communauté de défense sans un gouvernement européen ne pourrait que rester un organisme sans possibilité d'action. Il affirme dans un de ses écrits sur la question: «Imaginez-vous une armée dans laquelle le commandant est choisi d'un commun accord parmi les représentants des Etats souverains, où chaque Etat contribue en mettant à disposition une partie ou la totalité de son armée nationale? [...] On n'ira pas plus loin qu'une simple alliance militaire et qu'un commandement militaire unique, avec tous les problèmes qu'on connaît de ce type de structures. Chaque Etat continuera de faire sa politique étrangère, et, en devant toujours avoir en tête que l'Allié d'aujourd'hui pourrait devenir l'Ennemi de demain, il ne lui fournira jamais toutes ses forces, il ne lui dira pas tous ses secrets<sup>39</sup>». Sans un gouvernement européen, une communauté de défense ne sera donc qu'une institution coûteuse, mais inutile. Ce qu'il faut est donc de construire, à côté d'une communauté de défense, aussi une communauté politique européenne.

La première brique pour la construction d'une communauté politique européenne est posée entre le 18 et le 20 avril 1951 à Lugano, lors d'une conférence internationale des fédéralistes. Dans cette conférence, les dirigeants fédéralistes élaborent un projet de traité pour la convocation d'une constituante européenne. Spinelli est élu délégué général de l'Union Européenne des Fédéralistes pour la campagne en faveur de cette constituante.

Dans son carnet du 3 mai 1951 il écrit: «Je me trouve à diriger une action européenne avec des organisations nationales pas très efficaces, sans aucun argent dans les poches. [...] C'est peut-être l'engagement le plus fou que je n'ai jamais entrepris: conduire une action à dimension européenne en me basant exclusivement sur un morceau de papier: le projet du Traité de Lugano. Si l'opération ne devait pas

---

<sup>38</sup> La Convention de Philadelphie établit trois moments fondamentaux pour l'élaboration d'une Constitution. 1. Les gouvernements doivent donner le mandat constituant à une convention. 2. Elaboration d'un projet de constitution par la convention à voix majoritaire. 3. Adoption de la constitution par les organes des Etats concernés responsables de son acceptation.

<sup>39</sup> Altiero SPINELLI, *L'Europa non cade dal cielo*, Bologna, Società editrice il Mulino, p. 94 (tr. personnelle).



réussir, je pense que je devrais définitivement abandonner l'action fédéraliste. Mais avant d'abandonner l'entreprise, je veux arriver jusqu'à la limite la plus désespérée. Que Dieu m'aide<sup>40</sup>».

Spinelli réussit à rassembler plusieurs signatures pour la mise en place de la Constituante européenne, les plus importantes étant celles du Président du Conseil des Ministres italien Alcide De Gasperi et du Ministre des affaires étrangères Carlo Sforza.

L'adhésion de De Gasperi à l'initiative pour une Constituante marque le début de sa conversion au fédéralisme européen<sup>41</sup>. Sous l'influence de Spinelli, De Gasperi, qui entre-temps était devenu aussi Ministre des affaires étrangères, fera introduire dans le Traité pour une Communauté européenne de défense une clause pour la constitution d'une Assemblée spéciale, chargée d'étudier la création d'une autorité politique européenne: ce qui deviendra le fameux article 38 du Traité CED.

Nonobstant tous les efforts de Spinelli et de Monnet, le combat pour la constitution de la CED ne donne pas les fruits espérés. Ce projet sera enterré le 30 août 1954 par le Parlement français, qui, dans des conditions internationales changées (fin de la guerre de Corée et mort de Staline) et dans le cadre d'un violent débat intérieur, ne voit plus l'exigence de créer une armée européenne commune. Le refus français entraîne avec lui aussi le refus des autres pays européens.

#### 4.4 De conseiller du Prince à l'action populaire: le Congrès du peuple européen

Spinelli, bien que déçu de l'échec de la CED, ne se retire pas du combat fédéraliste. Mais il comprend que la bataille fédéraliste ne peut plus être livrée en collaborant avec les politiciens nationaux. Si un Etat fédéral européen doit exister, sa création ne peut passer que par une action populaire directe.

Ce qu'il faut faire est d'obliger les Etats à permettre la création d'une Assemblée européenne (constituante), chargée d'élaborer démocratiquement une Constitution fédérale pour l'Europe. Cette Assemblée devra être élue directement par les libres peuples européens. La Constitution qu'elle aura élaborée devra ensuite être acceptée par référendum populaire.

Spinelli conduit cette bataille dans le but de montrer le total manque de confiance de la population européenne envers les Etats nationaux. Son objectif est de démontrer que ce que les Européens veulent, c'est une Europe qui se construit sur une légitimité démocratique et non pas sur un marchandage entre diplomates nationaux, comme c'était par contre le cas avec la mise en place de la CEE.

Pour lui, la CEE ne représentait en effet que la dernière tentative des ministres, des bureaucrates, des parlementaires et des partis nationaux de mettre en place un organisme européen inefficace afin de continuer à garder leurs pouvoirs. Sans un pouvoir politique derrière, une vraie unification économique était pour lui irréalisable<sup>42</sup>.

Pendant huit ans à peu près (1954-1962), Spinelli s'engage donc dans la sensibilisation de l'opinion publique à la nécessité de créer un Etat fédéral européen. Il publie un nouveau Manifeste (*Manifesto dei federalisti europei*) et rédige de nombreux articles de journaux pour sensibiliser les Européens à cette nécessité.

Le 24 novembre 1957, les batailles conduites par les fédéralistes pour la sensibilisation des citoyens à la cause européenne connaissent une petite victoire. La population de huit villes européenne, pour un total de 71'842 électeurs, élit les délégués qui iront constituer le premier Congrès du Peuple européen<sup>43</sup>.

---

<sup>40</sup> Altiero SPINELLI, *Diario Europeo*, Vol. I (1948-1969), (sous la direction de Edmondo Paolini), Bologna, Società editrice il Mulino, 1989, p. 72 (tr. personnelle).

<sup>41</sup> Edmondo PAOLINI, *Altiero Spinelli. Appunti per una biografia*, Bologna, Società editrice il Mulino, 1988, pp. 80-81.

<sup>42</sup> Altiero SPINELLI, *L'Europa non cade dal cielo*, op. cit., pp. 282-287.

<sup>43</sup> François SAINT-OUEN, *Les grandes figures de la construction européenne*, Genève, Georg éditeur, 1997, pp. 215-216.

Le Congrès du Peuple européen était en effet une sorte d'élections primaires, qui se tenaient dans différents pays européens pour donner naissance à un congrès permanent d'Européens, lequel, à travers une mobilisation de plus en plus ample de la population, aurait obtenu la légitimité démocratique et le poids politique nécessaire pour forcer les gouvernants à demander la convocation d'une constituante européenne. Sous la direction de Guy Héraud, le Mouvement élabore un projet de traité qui demande la convocation d'une Assemblée constituante; mais il n'ira pas plus loin que cela<sup>44</sup>.

Le Congrès du peuple européen se réunira en effet encore quelques années, puis, à cause de ressources financières limitées et à cause du renforcement inattendu de la CEE (de Gaulle avait apporté son soutien au Marché commun, nonobstant son nationalisme et les Britanniques demandaient à pouvoir en faire partie), il sera obligé de mettre la clé sous la porte.

#### 4.5 Pause de réflexion: sa période à la Johns Hopkins de Bologne

L'échec du Congrès du peuple européen, la force inattendue de la CEE, la diffusion d'un certain "je-m'en-foutisme" de la population dû au boom économique: tout cela, est lu par Spinelli comme un indice du fait que le moment est venu pour lui de se retirer de l'action fédéraliste et de se consacrer à la réflexion.

Le 24 juin 1962, Spinelli démissionne donc de toutes ses charges fédéralistes et accepte de devenir *visiting professor* à l'Université Johns Hopkins de Bologne jusqu'en 1966. En 1966, il cesse son enseignement et, grâce à un financement de la Fondation Ford et de la Fondation Olivetti, crée l'*Istituto affari internazionali* (Institut des affaires internationales) qu'il dirigera jusqu'aux années 1970.

Ces années de réflexion et d'enseignement lui font réévaluer la jusqu'ici peu aimée CEE: «[...] en enseignant et en méditant avec mes étudiants sur l'expérience des eurocrates et sur leurs problématiques, j'ai rejoint la conclusion que n'importe quel développement de l'unité européenne n'aurait pu que passer par les Communautés existantes, mais cela seulement à condition que la construction d'un pouvoir politique fédéral [...] redevienn[e] centrale<sup>45</sup>».

Spinelli pense que le moment est donc pour lui venu de retourner au combat pour la construction d'une Europe unie. La relance de l'intégration et la réforme des institutions européennes auraient dû en être les premières briques.

#### 4.6 Le «nouveau cours»: de l'action radicale au réformisme communautaire

##### 4.6.1 La brève collaboration avec Pietro Nenni

En 1968, Spinelli accepte de devenir conseiller de Pietro Nenni, qui, en juin de la même année, était devenu Ministre des affaires étrangères du Gouvernement conduit par Giovanni Leone. Spinelli accepte ce poste avec l'intention de faire de l'Italie le pays de la relance de l'intégration européenne.

Malheureusement, Nenni ne restera pas Ministre des affaires étrangères assez longtemps pour permettre à Spinelli d'exercer, à travers lui, une pression sur les autres pays européens pour une relance de l'intégration communautaire dans un sens fédéral. Si la collaboration avec Nenni ne lui sera pas utile, parce que trop courte, Nenni sera quand même indispensable dans le succès de sa candidature comme Commissaire européen.

##### 4.6.2 Commissaire européen

Spinelli pose au début des années 70 sa candidature à la Commission européenne. Il le fait parce qu'il croit que la Commission pourrait relancer l'intégration européenne. Par un concours de circonstances (impossibilité de trouver un accord sur le candidat prévu - Sergio Fenaltea - à cause de petits jeux de

---

<sup>44</sup> Altiero SPINELLI, *Una strategia per gli Stati Uniti d'Europa* (sous la direction de Sergio Pistone), Bologna, Società editrice il Mulino, 1989, pp. 20-21.

<sup>45</sup> Altiero SPINELLI, *La mia battaglia per un'Europa diversa*, Manduria, Lacaita Editore, 1979, pp. 8-9 (tr. personnelle).

pouvoir entre socialistes et démocrates-chrétiens), il est finalement désigné le 29 juin 1970 membre de la Commission des Communautés, chargé du secteur de la politique industrielle et de la recherche. Il restera à la Commission six ans, toujours au même poste.

Cette période correspond aux années de la fin du système de Bretton Woods et de la guerre du Kippour. Des événements qui montrent à Spinelli la faiblesse d'une Communauté européenne intégrée seulement dans le secteur économique. Ce sont aussi les années de la décision d'élire le Parlement européen au suffrage universel direct.

L'élection du Parlement européen au suffrage universel direct est une grande victoire pour lui, non seulement parce qu'il avait combattu en ce sens, mais aussi parce qu'il voyait dans cette élection la possibilité de faire sortir la Communauté de son immobilisme et de relancer son intégration. Ses années comme Commissaire l'ont effectivement confronté directement à l'immobilisme que la Communauté devait subir à cause d'un Conseil excessivement puissant. Toutes les tentatives de relance de l'intégration et les projets qu'il élaborait dans ce sens, qu'ils soient dans le domaine de la recherche scientifique, de la politique monétaire, ou encore de la politique industrielle et environnementale, étaient condamnés à rester des idées parce que le Conseil ne faisait que lui bloquer ses initiatives. Tout ce qui venait de la Commission tendait à subir un barrage lors qu'il arrivait sur la table du Conseil. De cette expérience, il développera la conviction que si la Communauté voulait être un organisme qui fonctionne, il fallait qu'elle soit réformée d'un point de vue institutionnel. Et selon lui, le seul organe encore capable de le faire serait le Parlement, car élu au suffrage universel. Cette idée, il cherchera de la faire passer pendant ses années au Parlement européen<sup>46</sup>.

En 1976, détruit par la maladie de sa femme, il décide de quitter la Commission.

#### 4.6.3 Des moments très difficiles: la maladie de sa femme et la mort de Diana

Ursula est atteinte à la fin du 1975 d'une hémorragie cérébrale qui est suivie d'hémiplégie et d'aphasie. Pour Spinelli, la maladie d'Ursula est un coup dur.

Le 30 mars 1976, il écrit à un groupe de fédéralistes qui lui avait proposé de reprendre la direction du Mouvement européen: «Je suis à la fin de ma vie et n'ai plus la force de m'engager dans cette bataille. Je dis cela parce que ma vie, depuis qu'à la moitié de mon chemin je me suis uni à Ursula, a consisté en une telle unité avec elle, que sans elle je ne sais pas quoi faire. Le mal a frappé Ursula et personne ne sait si elle réussira à s'en sortir. Aujourd'hui je n'ai la tête qu'à m'occuper d'elle. Avec elle j'en sortirai ou je ferai naufrage. En ce moment le futur de l'Europe est une chose lointaine et abstraite pour moi, que je comprends, mais que je ne peux pas avoir comme objectif d'action<sup>47</sup>».

La douleur lui fait même méditer un possible suicide. Mais le désespoir ne vaincra pas. La caractéristique principale de son caractère, la ténacité, ne sera pas tuée. Décidé à ne pas s'arrêter devant la maladie de sa femme, il l'amène à la maison et s'engage à faire tout son possible pour la soigner. Il écrit dans son carnet: «Commence un nouveau chapitre de notre vie. À partir de maintenant, ce ne sera plus au directeur de l'hôpital de décider de sa guérison ou de notre naufrage, mais à moi<sup>48</sup>».

Ursula ne se remettra jamais complètement. Cependant, grâce aux soins de Spinelli et de ses filles, elle reprendra la majorité de ses fonctions intellectuelles.

Les améliorations de l'état d'Ursula donnent à Spinelli le courage d'accepter la proposition des communistes italiens de se porter comme candidat indépendant sur leur liste pour les élections législatives de juin 1976 (avec la possibilité ensuite d'être coopté au Parlement européen).

---

<sup>46</sup> Edmondo PAOLINI, *Altiero Spinelli. Appunti per una biografia*, op. cit., pp. 185-221.

<sup>47</sup> *Ibid.*, p. 223 (tr. personnelle).

<sup>48</sup> Altiero SPINELLI, *Diario Europeo*, Vol. II (1970-1976), op. cit., p. 920 (tr. personnelle).

Un jour avant les élections, Spinelli est frappé par une nouvelle tragédie familiale. Sa fille aînée, déjà gravement malade, meurt. Il écrit dans son carnet du 20 juin 1976: «Pauvre, chère Diana, née et grandie saine et forte, et puis frappée à l'improviste vers l'âge de 14 ans par cette maladie atroce, qui a employé 18 ans pour la détruire. Sa vie, depuis la première manifestation du mal jusqu'à aujourd'hui, a été un miracle d'énergie spirituelle. Elle a su accepter sa croissante dégradation, elle a continué à lire, à travailler, à rêver et à cultiver les amitiés. Entre tous, elle m'a aimé, moi, d'une manière émouvante. Même hier, à son chevet, elle se préoccupait que je m'inquiète de sa condition. Sa grande joie était de pouvoir venir voter avec moi, pour moi, aujourd'hui<sup>49</sup>».

Le désir de Diana se réalise. Spinelli est en effet élu à la Chambre des députés le 21 juin 1976; il y siègera jusqu'en 1983.

Il écrit dans son carnet du 6 octobre 1976: «Je suis engagé dans une dernière bataille politique, qui bizarrement donne à ma vie une qualité circulaire de retour aux origines, à laquelle jamais je n'aurais pensé, et qui me remplit d'une certaine fierté, parce que je sens avoir parcouru le chemin que, depuis, tout le PCI a fait<sup>50</sup>».

Ce sont en effet les années pendant lesquelles le PCI a pour secrétaire général Enrico Berlinguer. Spinelli avait beaucoup d'estime pour Berlinguer, parce qu'il avait réussi à porter son Parti sur des positions démocratiques et européennes, en éliminant la vision d'un socialisme à réaliser comme étape ultime de la société et en refusant, sans moyens termes, un socialisme sans libertés.

#### 4.6.4 Spinelli au Parlement européen

Le 15 octobre 1976, il entre comme prévu au Parlement européen au sein du groupe communiste. Pendant ces quatre ans, il commencera sa bataille pour la réforme des institutions européennes en un sens fédéraliste; bataille qui se renforcera avec les élections au suffrage universel direct du Parlement européen de juin 1979 (lors de ces élections, il est réélu à Strasbourg).

La bataille dans laquelle Spinelli s'engage alors vise à renforcer le pouvoir du Parlement européen. Il juge en effet indispensable, pour ne pas condamner la Communauté à passer de crise en crise, de retirer du poids au Conseil - premier responsable, comme il avait pu constater pendant son activité comme Commissaire, de l'immobilisme de la Communauté - et de le donner au Parlement.

Avec pour but de sensibiliser les parlementaires européens à cette idée et de créer une Commission *ad hoc* chargée d'élaborer des propositions concrètes pour les réformes institutionnelles, il fonde le 9 juillet 1980 le *Club du Crocodile*. Exactement un an après, le 9 juillet 1981, à l'initiative du *Club du Crocodile*, le Parlement européen crée une Commission institutionnelle chargée d'élaborer, au plan des Traités, des réformes institutionnelles. Le 14 février 1984, le Parlement européen approuve le nouveau Projet<sup>51</sup> de Traité d'Union européenne élaboré par cette Commission.

---

<sup>49</sup> Altiero SPINELLI, *Diario Europeo*, Vol. III (1976-1986), (sous la direction de Edmondo Paolini), Bologna, Società editrice il Mulino, 1992, p. 23 (tr. personnelle).

<sup>50</sup> *Ibid.*, p. 48. (tr. personnelle).

<sup>51</sup> Les institutions de l'Union restent les mêmes: Conseil, Parlement, Commission et Cour de justice, mais leurs pouvoirs, leur composition et leur processus de désignation sont en partie changés, afin d'accroître tant le caractère démocratique de l'Union que l'efficacité de son processus de décision. Dans ce projet, le Conseil et le Parlement constituent ensemble l'autorité législative et l'autorité budgétaire. Le Parlement, comme on peut voir, acquiert ainsi une participation à la décision législative et un contrôle étendu sur les finances de l'Union. Le Conseil continue à exercer un pouvoir législatif et budgétaire, mais il perd sa faculté d'empêcher par son inaction l'action de la Communauté. Le rôle de la Commission est aussi renforcé. Elle devient la véritable autorité exécutive avec le pouvoir d'adopter des règlements d'exécution sans l'autorisation du Conseil. La Cour de justice conserve ses fonctions d'avant. La dimension politique de l'Union est accrue. Alors que les Traités des communautés mettent l'accent sur les questions économiques, ce projet contient trois titres de même importance et de même longueur traitant respectivement de la politique économique, de la politique de société et des relations internationales. La répartition des compétences entre l'Union et les Etats membres est soumise au principe de la subsidiarité. C'est un projet, comme on peut le voir, qui rapproche la Communauté d'un Etat fédéral.

Spinelli conduit ces dures batailles dans des conditions de santé et familiales difficiles. Il est opéré plusieurs fois à la prostate, jusqu'à arriver à devoir porter un cathéter.

En octobre 1981, la dernière de ses filles, Sara, est frappée elle aussi d'une hémorragie cérébrale. Elle s'en sortira heureusement sans conséquences. Quatre ans plus tard, Spinelli est de nouveau frappé par le malheur. Eva<sup>52</sup>, qu'il définit dans son carnet comme «cette fille, physiquement pas mienne, mais mienne par *Wahlverwandschaft*<sup>53</sup>», meurt du cancer le 3 juillet 1985.

Malgré toutes ces souffrances et la douleur physique qui le tourmente, Spinelli continue, dans la mesure du possible, à conduire sa bataille politique au Parlement. Mais sa force et sa ténacité ne seront pas payées de retour. Le Projet de Traité, à claire matrice fédéraliste, que le Parlement avait élaboré deux ans plus tôt, est refusé par le Conseil et les Chefs de gouvernement. Il ne restera dans l'Acte Unique que peu de choses, par rapport à ce que le Parlement souhaitait.

Les 16-17 janvier 1986, Spinelli, bien que malade, tonne de son siège au Parlement contre l'Acte Unique. Dans ce discours, qui sera le dernier discours public de sa vie, il accusera les deux organes d'arrogance envers le Parlement européen. «On a proposé aux Gouvernements, réunis en Conférence, de s'engager à discuter avec le Parlement le texte de la réforme et de le signer seulement quand, entre l'organe qui représente les citoyens et celui qui représente les gouvernements nationaux, il y aurait été accord.

Cette exigence a été complètement ignorée: ministres et diplomates ont monopolisé l'élaboration de la réforme<sup>54</sup>. Et après avoir montré l'inconsistance des réformes de l'Acte Unique, il continue: «Chers collègues, quand on a voté le projet de Traité pour l'Union Européenne, je vous ai rappelé la parabole hemingwayenne du vieux pêcheur, qui capture le plus gros poisson de sa vie, le voit mangé par les requins et arrive au port seulement avec l'arête du poisson. Nous aussi, nous sommes arrivés au port et il ne nous reste que l'arête. Le Parlement ne doit par contre ni se résigner, ni renoncer. On doit de nouveau sortir en mer, en cherchant à se munir des instruments les meilleurs pour se défendre des requins et apporter le poisson intact à la maison<sup>55</sup>».

Spinelli se rend parfaitement compte que cette nouvelle bataille ne peut plus être conduite par lui. Avant de se retirer, il laisse quand même une piste à ses collègues sur la façon d'entreprendre le nouveau combat: il devra toujours être conduit par le Parlement, mais cette fois-ci il faudra aussi impliquer la population dans la lutte pour un accroissement des pouvoirs du Parlement. Il faut que la population vote pour faire devenir le Parlement aussi une Constituante.

Quelque mois après, le 23 mai 1986, Spinelli meurt dans sa ville natale, Rome.

---

<sup>52</sup> Eva Colorni, fille d'Eugenio Colorni et Ursula Hirschmann. Les trois filles Colorni, Eva, Renata et Silvia, ayant perdu leur père quand elles étaient encore très petites, considéreront Spinelli comme le leur.

<sup>53</sup> Altiero SPINELLI, *Diario Europeo*, Vol. III (1976-1986), *op. cit.*, p. 1221 (tr. personnelle).

<sup>54</sup> Altiero SPINELLI, *Discorsi al Parlamento europeo 1976-1986*, (sous la direction de Pier Virgilio Dastoli), Bologna, Società editrice il Mulino, 1986, p. 368 (tr. personnelle).

<sup>55</sup> *Ibid.*, p. 373 (tr. personnelle).

## Deuxième chapitre

### Volonté de puissance, idéalisme et sens de la limite

*«J'aurais été très vexé dans ma première jeunesse si quelqu'un m'avait fait remarquer que mon matérialisme n'avait d'autre fondement que mon aridité, par laquelle tout se présentait à moi comme quelque chose à dominer. Je ne soupçonnais pas encore que la réalité pouvait offrir des cadeaux à accepter avec reconnaissance».*

Altiero Spinelli, 27 novembre 1941<sup>56</sup>

#### 1 Les années de préparation

Une année et demie avant sa libération, Altiero Spinelli note sur une feuille: «Ma libération ne devrait pas tarder. Bientôt - un an, deux au maximum - ma vie sera complètement différente de ce qu'elle était jusqu'à maintenant. Je crois avoir atteint une discrète maturité humaine et être prêt à poursuivre le chemin qui s'ouvrira devant moi.

Peut-être que le hasard ne me réservera pas autant de temps à vivre qu'il ne m'en a accordé jusqu'à maintenant. Mais j'ai de toute manière la sensation de me trouver à la moitié du chemin, d'avoir une richesse physique et spirituelle qui est capable de remplir la deuxième moitié. Je suis sûr que quand j'aurai atteint la fin de ma vie, en me tournant vers l'arrière, je pourrai tracer à partir de ces années une ligne de division, et appeler les trente-quatre, trente-cinq ans premières années de ma vie, années de préparation<sup>57</sup>».

Ces années de préparations sont fondamentales pour le développement spirituel et politique de Spinelli. Ce sont des années caractérisées, comme on le verra, par une recherche de soi-même et de sa place dans le monde politique, qui connaîtra son sommet dans les années d'incarcération.

Ces années en captivité le mèneront à un questionnement sur lui-même et sa manière de concevoir le monde de la politique. Une recherche qui ne sera pas facile, qui lui fera traverser des souffrances existentielles importantes, mais qui, en même temps, le renforcera.

Tout au long de sa vie, il sentira le désir de se décrire et de raconter aux autres le changement qu'il a subi pendant ses années d'incarcération. Années que Spinelli appelle - comme il le dit - providentielles pour son âme. Ce désir, il ne réussira en revanche à le concrétiser que quarante ans plus tard, avec la rédaction de son autobiographie *Come ho tentato di diventare saggio*.

Cette volonté de raconter aux autres sa maturation spirituelle et politique trouve son explication sous trois aspects. Le premier, c'est le fait qu'il veut montrer que la mise en question de lui-même, même si elle est source de souffrance, n'affaiblit pas la personne, mais la fortifie.

Ses années de prison l'avaient confronté à des hommes qui préféraient nier l'évidence, plutôt qu'affronter la peur de se perdre, en devenant, de cette manière, esclaves d'eux-mêmes. Spinelli a voulu montrer, à travers la narration de son vécu, que cela était seulement une peur et que l'homme était beaucoup plus résistant que ce que l'on pourrait au départ imaginer. Si on fait confiance à la partie la plus spirituelle de la personne, on trouvera toujours les moyens de se retrouver et de combattre.

Le deuxième élément qui le pousse à la narration de cette période de développement personnel, trouve son explication dans le fait qu'il voit une similitude entre les drames que son âme avait vécus pendant ses années d'incarcération et les drames que l'Europe avait connus sous les régimes totalitaires. L'instauration de régimes totalitaires avait, pour lui, un lien direct avec une certaine façon de penser, qui était directement liée à une certaine conception du pouvoir.

---

<sup>56</sup> Altiero SPINELLI, *Il linguaggio notturno*, (sous la direction de Luciano Angiolino), Genova, Il Melangolo, 2006, p. 91 (tr. personnelle).

<sup>57</sup> *Ibid.*, p. 85 (tr. personnelle).

De cette façon de penser, il en fut victime pendant sa jeunesse. La privation de liberté, l'étude et la réflexion pendant ses années d'incarcération lui avaient permis de prendre ses distances vis-à-vis d'elle et de développer ainsi une nouvelle façon de concevoir l'homme, le monde et le pouvoir. C'est grâce à cette période éprouvante que Spinelli découvre les vertus de la démocratie et l'importance de la construction d'un Etat fédéral européen.

Le troisième élément, qui comprend les deux autres, est de vouloir raconter son développement personnel pour expliquer, dans sa profondeur, quelle est l'origine de sa théorisation politique et de son combat politique, pour expliquer, en bref, pourquoi il est européen et pourquoi il a combattu une bonne partie de sa vie pour la mise en place d'un Etat fédéral européen.

Retracer le développement personnel de Spinelli, qui est en même temps aussi un parcours de développement politique, est donc d'importance fondamentale pour mieux comprendre non seulement la personnalité de ce père de l'Europe, mais aussi pour saisir les fondements de son combat politique. Spinelli grandit, mûrit et réfléchit, toujours en se confrontant à la sphère politique. Réflexion personnelle et réflexion politique sont chez lui complémentaires. Sans la connaissance des deux, on ne peut pas avoir une vision complète ni de ses réflexions politiques, ni de ses réflexions existentielles.

Dans ce chapitre, je chercherai donc à reconstruire, en les divisant par thème, les étapes et les conquêtes les plus importantes de son développement personnel.

Cette reconstruction se compose de quatre parties: compréhension des raisons de son adhésion au socialisme et puis au communisme; prise de conscience de la volonté de domination qui se cachait derrière sa vision de la réalité et derrière son action politique; deux découvertes importantes sans lesquelles aucune transformation n'aurait été possible; les nouvelles valeurs et la nouvelle dimension politique auxquelles il aboutit.

### *1.1 Compréhension des raisons de son adhésion au socialisme, puis au communisme*

Sa découverte de la politique à l'âge de 13 ans, Spinelli la présente dans son autobiographie - comme on a pu le voir dans le premier chapitre - comme quelque chose qui frappe profondément son âme de jeune adolescent. Grâce aux explications de son père, il se rend compte pour la première fois que le monde des rapports entre les hommes n'est pas quelque chose de prédéterminé ni de fixe, comme c'est le cas dans le monde animal où règne la loi de la nécessité, mais quelque chose de transitoire, dominé par la loi de la liberté<sup>58</sup>.

Il découvre donc, grâce à son père, que la pauvreté, la subordination d'un homme à un autre, un régime politique plutôt qu'un autre, ne sont pas quelque chose de naturel, mais de construit, que l'on peut changer si l'homme le veut. La prise de conscience de pouvoir intervenir dans la construction d'une société à travers le pouvoir politique l'exalte et lui fait comprendre qu'il doit s'occuper de questions politiques.

Au début, c'est une attirance qui se traduit seulement dans la lecture des pères du socialisme, mais qui ensuite, surtout avec la montée du fascisme et son aversion pour ce régime, se transforme en une volonté d'action directe.

Cette volonté d'action directe le porte à adhérer, contre l'avis de son père, au naissant Parti communiste italien (PCI) qui fut créé à Livorno le 21 janvier 1921.

Pour les communistes, réflexion et action politiques devaient aller en effet de pair. Le PCI avait une structure très hiérarchique, mais était organisé d'une manière telle, avec sa division en cellules et sa construction des maisons du peuple, que sa présence et son action sur le territoire étaient supérieures à

---

<sup>58</sup> Altiero SPINELLI, *Come ho tentato di diventare saggio, op. cit.*, p. 50.

tous les autres partis italiens. Le Parti communiste italien, à la différence du Parti socialiste, ne se limitait donc pas simplement à affirmer ce qu'il fallait faire pour arriver à la Révolution et pour entraver l'ascension du fascisme, il agissait directement sur tout le territoire pour la mise en œuvre de ses valeurs et de sa lutte politique: il éduquait les gens et leur fournissait les instruments pour revendiquer leurs droits.

Pendant son incarcération, en reconstruisant - comme nous tentons de le faire - les raisons de son adhésion au socialisme et, ensuite, au communisme, on voit qu'il se rend compte que les valeurs n'avaient pas déterminé son choix politique. Ce n'était pas une soif de justice qui l'avait poussé à être du côté des opprimés. Il aurait été même difficile pour lui de développer une telle sensibilité, du moment que des contacts directs avec le prolétariat et ses misères, il n'en avait presque jamais eus. Son père était un commerçant de chocolat et non pas un ouvrier, et les fils des bourgeois, à l'époque, n'avaient pas beaucoup d'occasions d'entrer en contact avec ceux des ouvriers. S'il adhère aux valeurs socialistes, c'est simplement parce que son père était socialiste - comme il écrit dans une lettre à Ernesto Rossi - parce que c'était «de côté de l'horizon que le hasard lui montrait<sup>59</sup>».

L'intérêt qu'il a successivement eu pour les deux partis était donc dû à quelque chose d'autre, qui ne touchait pas directement les valeurs.

Il prend conscience que ce qui l'attirait, c'était le fait que ces deux partis - le communiste plus que le socialiste - lui fournissaient la possibilité de pouvoir participer concrètement à la construction d'ordres sociaux et politiques nouveaux.

Marx lui démontrait à travers l'utilisation de la méthode de la dialectique historique, que la construction d'une société socialiste ne pouvait pas ne pas se réaliser. C'était le cours de l'histoire qui l'imposait et lui aurait donc pu être, s'il le voulait, un des instruments dont l'histoire se serait servie pour réaliser la société nouvelle. Une société qui non seulement aurait mis fin aux injustices sociales, mais qui aurait aussi renversé la division de l'Europe en Etats-Nations.

Spinelli, inconsciemment encore amoureux du pouvoir et de l'action politique, était fasciné par cet appel.

La possibilité de devenir concrètement un constructeur d'ordres politiques mondiaux nouveaux était donc ce qui l'avait porté à s'intéresser au socialisme et ensuite à adhérer au Parti communiste.

Si on fait une analyse des personnes qui ont décidé, à partir à peu près des années vingt, d'adhérer au Parti communiste, on arrive à la conclusion - écrit Spinelli dans son autobiographie - qu'elles peuvent être divisées en trois groupes: Le premier est celui de la personne «[...] qui poussée par le dégoût pour les injustices sociales, adhérait au communisme pour le combat que celui-ci proposait pour mettre fin à ces injustices». Le deuxième est le groupe qui comprend les gens qui, «épouvantés par le désordre, l'incertitude et l'impuissance que certains moments historiques de liberté politique portent en eux, dans leur anxieuse recherche spirituelle étaient fascinés par un Parti qui demandait obéissance et dévouement total et qui donnait à chacun une tâche quotidienne. Cette tâche les aurait peut-être exposés à la persécution et à la mort, mais elle leur donnait la certitude d'être complètement insérés dans un ordre supérieur». Et en fin, il y avait le groupe, dont Spinelli faisait partie, qui devenait communiste « parce que, agité par la passion de l'action politique et du commandement et séduit par une organisation qui se présente comme un clergé dépositaire des secrètes lois qui règlent la mort des vieilles et la naissance des nouvelles sociétés humaines, décide de prendre le pouvoir absolu pour la création de la nouvelle société<sup>60</sup>».

Spinelli devient donc communiste parce qu'amoureux du pouvoir et de la construction d'ordres nouveaux.

---

<sup>59</sup> Altiero SPINELLI, *Machiavelli nel secolo XX. Scritti del confino e della clandestinità 1941-1944*, op. cit., p. 160. (tr. personnelle).

<sup>60</sup> Altiero SPINELLI, *Come ho tentato di diventare saggio*, op. cit., pp. 66-67 (tr. personnelle).



## 1. 2 Réflexion sur la volonté de domination

### 1.2.1 Deux exemples de comportements inhumains

Dans les pages de son autobiographie où il narre sa période d'avant l'incarcération, surtout dans les pages où il décrit sa période communiste, Spinelli s'emploie souvent à raconter des épisodes dans lesquels émerge une personne plutôt repliée sur elle-même et surtout complètement dévouée à l'action politique.

Un exemple d'histoire que je peux relater est sa décision d'expulsion d'un jeune ouvrier communiste de sa section du PCI à Rome parce qu'il avait volé de l'argent de la caisse commune. Spinelli décide de rendre public le vol du jeune ouvrier, pour ensuite l'expulser, même si ce dernier, de manière spontanée, l'avait avoué et juré rendre l'argent volé dès que possible. Spinelli, même prié à genoux par le jeune ouvrier de l'excuser, refuse de lui accorder sa compassion, parce que l'argent en question n'était pas de l'argent quelconque, mais l'argent du parti. Et le parti était quelque chose de presque sacré, qu'il ne fallait pas toucher, alors qu'il en aurait été différemment s'il avait volé l'argent de quelqu'un<sup>61</sup>.

Un deuxième épisode intéressant que Spinelli raconte - qui explique encore mieux son insensibilité et son dévouement à la cause communiste - est sa réaction devant le suicide d'une jeune étudiante communiste. Il écrit: «Un jour, pendant une réunion (réunion de la section de la cellule communiste de l'université de Rome, *n.d.r.*) un d'entre nous nous donna la nouvelle que la Tanziani s'était suicidée. Le discours politique qu'on était en train de faire fut mis tout de suite de côté. Tout le monde, secoué par la tragédie, commença à parler d'elle et du fait que, peut-être, ils l'avaient négligée et qu'ils auraient bien pu l'écouter un peu plus quand elle était en vie<sup>62</sup>». Spinelli, au lieu de participer lui aussi au deuil, après avoir écouté en silence leurs remords, leur dit: «[...] le moment est venu de revenir à ce qu'on était en train de discuter, parce qu'il y a des thèmes plus importants que la vie d'une camarade [...], d'autant plus que la Tanziani, la vie ne l'a pas perdue, mais elle se l'est enlevée, en mettant de cette manière ses problèmes individuels au dessus de ceux des communistes. En faisant cela, elle a agi exactement comme une petite-bourgeoise<sup>63</sup>».

Si j'ai voulu relater ces deux épisodes, c'est parce que je pense qu'ils sont deux bons exemples qui nous donnent une bonne représentation, non seulement du caractère du jeune Spinelli, mais aussi de l'exaltation avec laquelle il menait sa lutte politique, ce qui nous sera très utile pour comprendre ce que nous aborderons par la suite. Car c'est pendant ses années d'incarcération que Spinelli prend conscience de cette façon d'être et de se comporter et qu'il réalise que, s'il n'avait pas rencontré Tina et qu'il n'avait pas été mis en prison, cette prise de conscience n'aurait pu se concrétiser. Faute de cela, il aurait donc pu devenir lui aussi un fanatique du pouvoir totalitaire.

### 1.2.2 La découverte, grâce à Tina, d'une manière différente de concevoir la vie et la lutte politique

Pendant ses années en captivité, Spinelli se rend compte que Tina lui avait apporté quelque chose de très important: elle lui avait enseigné à aimer; mais pas seulement: elle lui avait montré, sans le vouloir, qu'il y avait une autre façon de concevoir la réalité, qui n'était pas celle de tout soumettre à sa volonté pour la dominer et la changer à son plaisir. Car on pouvait aussi chercher à comprendre l'autre et l'accepter dans sa diversité. «La capacité de comprendre un autre être, en se taisant et en l'écoutant, [...] est ce que j'ai eu d'elle de plus précieux<sup>64</sup>».

Cette manière très différente qu'avait Tina de vivre et, indirectement, de concevoir la lutte politique lui met en lumière le caractère extrémiste de son engagement politique. La relation avec Tina lui permet de s'apercevoir que, sans le vouloir, il avait fait de la lutte politique et de la conquête du pouvoir son propre dieu, auxquelles il fallait tout soumettre, jusqu'à oublier sa propre humanité et l'humanité des autres. En parlant de Tina dans son autobiographie, il écrit: Tina «[...] signifia pour moi ce que peut vouloir dire

---

<sup>61</sup> *Ibid.*, p. 72.

<sup>62</sup> *Ibid.*, p. 75 (tr. personnelle).

<sup>63</sup> *Ibid.*, pp. 75-76 (tr. personnelle).

<sup>64</sup> Altiero SPINELLI, *Il linguaggio notturno*, op. cit., p. 136 (tr. personnelle).

pour un habitant du désert la première vision d'un pré vert; ce fut la découverte d'une nouvelle dimension sentimentale. Je sentis, confusément, qu'aimer signifiait accepter la personne aimée comme elle était, se féliciter pour ce qu'elle aimait, oublier moi-même en elle, me sentir incomplet sans elle<sup>65</sup>».

Et Tina était complètement différente de Spinelli: «Moi, je savais seulement faire, elle par contre savait être. Moi, je m'adressais à l'extérieur uniquement pour tout soumettre. Elle ne pensait pas à tout soumettre, mais simplement à s'orner et à s'enrichir de tout ce qui lui tournait autour, en réussissant à diriger tout vers elle avec une grâce spontanée<sup>66</sup>».

Egalement dans sa militance politique, elle était différente. Tina «[...] était consciente du sérieux qu'il y avait dans son adhésion au Parti, mais elle était décidée à garder pour elle la partie la plus intime de sa personne: son âme, ses amitiés, la lecture des romans français et des poètes, en deux mots, le goût pour les choses belles et qui te donnent le plaisir de vivre. Cela était son *hortus conclusus*, aux portes duquel s'arrêtaient marxisme et Parti<sup>67</sup>».

Cette manière de Tina de s'approcher de la vie et du communisme, au lieu de dégoûter le jeune Spinelli - comme on pourrait s'attendre d'une personne si soumise à la volonté de domination jusqu'à devenir insensible devant la mort d'une amie -, l'intriguait. «[...] au fur et à mesure que je percevais cette réserve et que je voyais que j'étais admis, j'en étais fasciné<sup>68</sup>».

L'amour qu'il éprouve pour Tina, l'oubli de soi-même que cette dimension humaine porte avec elle et la façon différente que Tina avait de concevoir la vie et la lutte politique, le portent à dévoiler une nouvelle dimension de son âme, qu'il approfondira pendant les années d'incarcération et qui le mettra en garde contre les périls d'une approche de la vie et, surtout de la lutte politique, qui fait de la domination de la réalité et de l'être humain sa source d'action principale. Une politique donc qui n'est pas là pour garantir à l'homme ses libertés, mais pour lui dire ce qu'il doit être. Une politique qui veut se transformer en Dieu et devenir créatrice d'un homme nouveau.

Quand Spinelli expérimente directement sur sa personne, pendant ses années d'incarcération, jusqu'à quel point un pouvoir politique peut arriver si ce dernier ne met pas un frein à la volonté de domination de ses chefs, il comprend alors la sagesse, l'humanité et le sens de la limite qui se cachait derrière une approche du savoir et du pouvoir comme celle de Tina.

Spinelli toute sa vie restera convaincu que, s'il n'avait pas rencontré Tina et n'avait pas été mis en prison, il serait devenu lui aussi un communiste totalitaire.

Après avoir vu le film *Danton* de Wajda qui raconte le retour de Danton à Paris et son meurtre par la main de son ancien ami Robespierre, pour lui avoir demandé de cesser le régime de la terreur, il note dans son carnet du 12 janvier 1983: «Film superbe. En le voyant, je pensais que moi aussi j'étais devenu communiste dans ma jeunesse parce que je rêvais de participer à une aventure robespierriste, et que je me suis réveillé de ce rêve parce que comme Danton, j'ai découvert que le sens de la mesure est un élément indispensable pour n'importe quelle entreprise novatrice qui ne veut pas finir dans le totalitarisme et dans la perversion de soi-même. Je l'ai dit aux plus jeunes qui étaient avec moi au cinéma, Barbarella, Ippolito, Virgilio, Francesca et Betty. Mais je me rendais compte qu'ils comprenaient intellectuellement, mais ne percevaient pas au fond ce que je voulais dire avec ma phrase: cela était ce que voulaient à l'époque les communistes quand je suis allé avec eux et c'est pour cette raison que je suis allé avec eux. Ils me regardaient avec des yeux incrédules. "Mais de toute manière, mis au pied du mur, tu n'aurais pas agi comme Robespierre (ou comme Staline, ou comme Khomeiny ou comme Mao)", cela était leur réponse. La réponse d'une génération qui a lu, mais qui n'a pas vécu les tragédies historiques<sup>69</sup>».

---

<sup>65</sup> Altiero SPINELLI, *Come ho tentato di diventare saggio*, op. cit., p. 106 (tr. personnelle).

<sup>66</sup> Altiero SPINELLI, *Il linguaggio notturno*, op. cit., p. 135 (tr. personnelle).

<sup>67</sup> Altiero SPINELLI, *Come ho tentato di diventare saggio*, op. cit., p. 89 (tr. personnelle).

<sup>68</sup> *Ibid.* (tr. personnelle).

<sup>69</sup> Altiero SPINELLI, *Diario Europeo*, Vol. III (1976-1986), op. cit., p. 838 (tr. personnelle).

### 1.2.3 Réflexion sur sa première façon de concevoir la vie et la lutte politique

Sa première façon de concevoir la vie, et donc indirectement l'action politique, trouve son origine sans doute dans l'immaturation de Spinelli, encore victime, à son jeune âge, d'un égoïsme naturel qui donne l'illusion aux adolescents que tout ce qu'ils veulent non seulement est juste, mais que le monde doit se soumettre à leur vouloir.

Toutefois si une bonne partie de responsabilité est attribuable à cet aspect, a joué aussi un rôle déterminant la manière avec laquelle les communistes de l'époque se concevaient et éduquaient leurs adeptes.

Les communistes ne se concevaient pas uniquement comme les protecteurs du prolétariat, mais, comme on a vu, se pensaient comme les bâtisseurs d'une nouvelle humanité. Ils prétendaient être les détenteurs des secrètes lois de l'histoire et cela les autorisait, pour la mise en place de leur société, à n'importe quelle forme d'abus de pouvoir. Les communistes ne le veulent pas l'admettre, écrivait Spinelli quelques mois avant son expulsion du Parti, mais ils sont l'expression actuelle de «[...] l'ordre politico-religieux des hommes qui savent et qui donc veulent le pouvoir absolu sur les biens, le corps et l'âme du reste de l'humanité, laquelle ne connaît pas, ignore la vérité, et donc doit être dirigée, même par la force si nécessaire. A la différence de ce que pensaient Trotski et les autres hérétiques du communisme, l'œuvre de Staline n'est pas la dégénérescence ni la trahison de la révolution de Lénine; au contraire, elle en est la cohérente réalisation. Si cette réalisation implique un être impitoyable envers les hommes qu'on doit soumettre, et inhumain envers ses propres chefs lesquels doivent ou être divinisés, ou être tués: eh bien, cela est le communisme<sup>70</sup>». Le communisme était donc l'expression contemporaine d'une vision de la politique qu'on trouvait déjà dans le passé: on la trouvait aussi bien dans la République de Platon que dans la Compagnie de Jésus d'Ignace de Loyola. C'est la prétention de certains hommes d'avoir, à cause d'une présumée supériorité morale et intellectuelle, le droit d'imposer aux autres quoi faire de leur vie.

Spinelli prendra donc ses distances avec le communisme pendant les années de la deuxième guerre mondiale, non parce qu'il ne partageait plus les valeurs socialistes ou la lutte que les communistes entreprenaient contre les fascistes, mais parce qu'il se rendit compte jusqu'à quel point d'inhumanité et de privation de liberté une personne pouvait en arriver si elle suivait la doctrine par laquelle les chefs communistes voulaient imposer leurs valeurs, une fois qu'ils avaient obtenu le pouvoir.

Spinelli ne sera jamais contre le PCI. Il lui reconnaîtra toujours le mérite d'avoir donné la dignité politique à des personnes qui pendant des siècles étaient restées inertes, soumises et dépourvues de la conscience d'avoir des droits et une dignité humaine. Le mouvement socialiste avait enseigné aux pauvres à lever la tête, mais c'était le Parti communiste qui pendant les années du fascisme leur avait montré comment il fallait combattre et s'organiser contre la tyrannie et la violence d'un Etat, qui, sur eux plus que sur d'autres classes, exerçait son pouvoir absolu et arbitraire. Et parmi ceux-ci, il y en avait beaucoup plus que dans les autres classes - écrit Spinelli - qui «[...] avec simplicité et fermeté ont relevé un tel défi, en s'engageant à défendre leur dignité d'homme libre<sup>71</sup>».

L'éloignement de Spinelli du PCI est donc à lire comme une prise de distance d'avec lui-même et de la manière totalitaire dont une doctrine concevait la connaissance, le pouvoir et sa tâche dans l'histoire, plutôt que comme une prise de distance parce qu'on perd le respect pour ses chefs et les membres d'une organisation. S'il est entré en conflit avec certains chefs du PCI (Mauro Socciamarro et Pietro Secchia) pendant ses années d'incarcération, c'est parce qu'il ne supportait pas qu'ils refusent de voir les défauts de la doctrine marxiste et le totalitarisme qui était en train de naître en Union Soviétique. Il détestait que ces gens, par peur de se mettre en discussion, en viennent à nier l'évidence.

Mais c'est surtout pour les militants ouvriers que Spinelli conservera toujours une haute considération. Il écrit: ces personnes d'humble condition, «[...] étaient bien sûr convaincues qu'avec cette lutte, elles étaient

---

<sup>70</sup> Altiero SPINELLI, *Come ho tentato di diventare saggio*, op. cit., pp. 253-254 (tr. personnelle).

<sup>71</sup> *Ibid.*, p. 100 (tr. personnelle).

en train de préparer, non le terrain pour la renaissance de la démocratie, avec ses libertés réglées et ses conflits, mais la révolution socialiste, pour la réalisation de laquelle démocratie et liberté devront être mises de côté. Néanmoins, si je pense aujourd'hui à leurs visages, et à beaucoup d'autres que je n'ai pas connus mais qui faisaient exactement la même chose dans d'autres villes, je me dis que, malgré leurs idées, elles étaient en réalité des témoins de la supériorité du libre esprit humain contre la prétention de domination de la force brutale<sup>72</sup>».

### 1. 3 Deux découvertes indispensables pour la poursuite du chemin vers la maturation

Tina, en lui montrant une autre façon de concevoir la vie, a initié les premiers pas du développement humain et spirituel de Spinelli. Des premiers pas qui, unis aux expériences que la prison lui a fait vivre, ont tracé le chemin vers une prise de conscience que la société que les communistes annonçaient avait des traits totalitaires très dangereux. Mais sa transformation, avec la découverte de nouvelles valeurs, n'aurait pas pu se réaliser si, pendant son incarcération, il n'avait pas fait deux découvertes fondamentales: celle de l'éveil à la compréhension d'une dimension de l'Homme jusque-là négligée, et celle de l'instrument de la morale provisoire.

#### 1.3.1 La découverte de l'endroit le plus profond de la personne humaine

Quelques semaines après son arrestation, dans une lettre à sa mère, il déclare explicitement que rien ne devrait être fait pour essayer de le libérer: «Je souhaite, et j'espère, que vous donniez exécution à mon désir: que personne de mes oncles et qu'aucun de vos amis gros bonnets ne s'occupent de mes affaires. Je ne leur serais pas reconnaissant, au contraire je me mettrais en colère<sup>73</sup>».

Le Spinelli du début est donc décidé à ne vouloir faire appel à personne pour demander sa libération. Mais si, dans les premiers mois d'incarcération, la force de résister lui vient de la fierté stoïque de montrer aux fascistes que les communistes sont plus forts qu'eux, et de la conviction que la prison ne saurait durer longtemps, les choses changent quand il se rend compte que sa captivité pourrait durer toute la période de sa jeunesse. Ce doute et l'érosion à petits pas de sa foi communiste le jettent alors dans une crise personnelle profonde, qui le porte jusqu'à considérer l'option de se soumettre aux fascistes pour être libéré.

En 1951, ses souvenirs réveillés par un spectacle sur *Le Vrai Mystère de la Passion* qui reconstruisait les derniers moments de la vie de Jésus, il relate dans son carnet ses moments de désespoir: c'était un «[...] jour d'août 1929 - j'avais 22 ans et j'étais vide de sagesse dans la chair et dans l'âme - quand j'ai su qu'un camarade avait fait une demande de grâce et qu'il avait été libéré. Pendant plusieurs jours, j'ai été frappé d'une inquiétude profonde. Sortir de prison ne dépendait alors que de ma personne<sup>74</sup>».

Spinelli ne sortira pas de prison, parce que, en dépit de tous les éléments qui le poussaient à faire ce geste de soumission, quelque chose dont il n'était pas responsable le retint. «Le désir de la liberté, le désir de la femme qui m'attendait et que je voulais, l'invitation de mes parents à mettre fin à cette incarcération inutile, la dégradation de ma foi communiste, me poussaient à faire le geste qui m'aurait ouvert la porte de la prison. J'ai compris alors quelle chose douloureuse est la langueur du désir. Tout ce que d'animal il y avait en moi, de vital, de libidineux, de vulgaire s'agitait en moi et voulait prévaloir, me fascinait et me flattait. Dire non, c'était la conviction antifasciste, le sens de l'honneur, la solidarité avec les amis, l'impératif catégorique de Kant. Mais toutes ces choses avaient quelque chose d'abstrait, n'étaient que des argumentations théoriques avec lesquelles je surveillais l'impulsion vitale, et auraient été sûrement renversées s'il n'y avait pas eu quelque chose de plus profond, de plus solide en moi<sup>75</sup>».

---

<sup>72</sup> *Ibid.*, p. 101 (tr. personnelle).

<sup>73</sup> Edmondo PAOLINI, *Altiero Spinelli. Dalla lotta antifascista alla battaglia per la Federazione europea. 1920-1948: documenti e testimonianze*, Bologna, Società editrice il Mulino, 1996, p. 68 (tr. personnelle).

<sup>74</sup> Altiero SPINELLI, *Come ho tentato di diventare saggio, op. cit.*, p. 147 (tr. personnelle).

<sup>75</sup> *Ibid.*, p. 148 (tr. personnelle).

Il découvre, grâce à cette expérience, qu'il avait été construit de telle manière qu'il ne pouvait que prendre une seule décision: celle de rester en prison. «Mis au pied du mur, j'ai dû reconnaître qu'il s'agissait d'un choix total: ou une vie sûre, normale, mais un tel acte de naissance aurait comporté un caractère obscur et vulgaire du vivre pour vivre, ou une vie qui voulait produire quelque chose, qui ne voulait pas uniquement servir à elle-même. [...] Quand cela m'est apparu d'une façon claire, quand j'ai compris que je n'avais pas à choisir parce que j'étais construit d'une façon telle que je n'aurais pu que faire "la volonté du Père", c'est-à-dire qu'en tout cas j'aimais trop la vision du succès sans compromis et trop peu la perspective du vivre pour vivre, la tempête s'est plaquée d'un coup<sup>76</sup>».

Et il conclut sa reconstruction: «Comme Monsieur Jourdain avait fait de la prose sans le savoir, moi, non chrétien, j'avais fait de *l'imitatio Christi* sans le savoir, parce que Jésus lui aussi n'a pas choisi entre le chemin de la Croix et celui de la Mère, mais a simplement laissé courir contre lui la vague de la peur, du désir de vivre pour vivre, et a constaté qu'il ne pouvait que faire la volonté du Père; après quoi, les choses se sont faites toutes seules<sup>77</sup>».

Ce n'est donc pas par mérite personnel s'il reste en prison, mais par le bois dont il est fait. Il ne dut pas choisir, il ne dut pas agir, il dut simplement attendre que la partie la plus spirituelle en lui défasse la violence du désir animal. «Je ne peux absolument pas penser à ce moment avec un élan d'orgueil, parce que ce n'est pas moi qui ai choisi. Si j'y repense, et je le fais souvent parce que les événements importants de la vie obligent à les penser souvent, j'ai toujours éprouvé un sentiment d'humilité, parce que ces choses sont passées en moi sans aucune intervention de ma part. Et il y a toujours une petite cicatrice en moi, qui me fait encore mal de temps en temps, qui me rappelle qu'il s'est agi d'une grâce, et la grâce peut facilement se transformer en vanité et hypocrisie<sup>78</sup>». Cette expérience douloureuse, mais féconde, lui donnera la force de poursuivre sa lutte contre les fascistes et, surtout, lui donnera la force de continuer à chercher le sens de sa vie.

Si nous sommes entré dans le détail, c'est parce que nous croyons que sans cette expérience - qui ne pouvait être décrite qu'à travers ses mots - Spinelli ne serait pas devenu ce qu'il est devenu ensuite. On peut difficilement penser que, si quelque chose ne l'avait pas retenu du désir animal de sa libération, sa foi dans l'Homme aurait pu survivre et s'accroître, jusqu'à le convaincre que sa tâche dans la vie serait de protéger l'Homme et sa liberté des abus de pouvoir du politique. Cette expérience est donc fondamentale pour le développement de Spinelli, mais aussi pour nous, car nous croyons que c'est seulement en passant par une telle expérience qu'on peut comprendre l'origine de sa foi dans l'homme et, en général, dans la vie.

### 1.3.2 La morale provisoire

Une autre découverte fondamentale pour Spinelli, et qu'il portera toujours dans son cœur car sans elle il n'aurait jamais pu aboutir à de nouvelles valeurs, c'est l'instrument de la morale provisoire, mis en place par Descartes.

Cet instrument lui permettra de se mettre en question et de se chercher, sans pour autant compromettre sa lutte contre les fascistes au côté des communistes.

Il évitera en effet, grâce à cet instrument, de devenir ce qu'il appelle une «canne au vent». Car le danger majeur d'une personne qui s'interroge sur elle-même et qui n'a donc plus de valeurs solides, est non seulement de perdre sa rigueur morale envers son prochain, c'est-à-dire d'affirmer et de promettre une chose et puis d'en faire le lendemain une autre, mais aussi celui de se perdre, c'est-à-dire de tomber dans le vide. Quand on peut être tout en même temps, on n'est plus rien et on ne fait plus rien. La découverte de la morale provisoire le sauvera de ces dangers.

«La morale provisoire m'était apparue au lycée comme une faiblesse du philosophe français, et seulement maintenant je comprenais qu'elle faisait, au contraire, partie de son courage intellectuel. J'ai donc procédé

---

<sup>76</sup> *Ibid.*, pp. 148-149 (tr. personnelle).

<sup>77</sup> *Ibid.*, p. 149 (tr. personnelle).

<sup>78</sup> *Ibid.*, (tr. personnelle).

avec rigueur à la mise en question de ce que j'avais jusqu'à maintenant cru, sans cacher à personne cet état de mon esprit, ni aux amis, ni aux camarades. Ce qui en revanche sera resté inchangé aura été ma conduite pratique, indépendamment de l'endroit où ma réflexion m'aura conduit<sup>79</sup>». Cette scission spirituelle n'était pas quelque chose de facile à vivre. Ce n'était pas facile pour ses camarades qui voyaient en lui un hérétique de plus en plus rebelle, mais en même temps un camarade sur lequel on pouvait compter dans la dure bataille contre les fascistes; pas facile non plus pour lui, soucieux comme il l'était de cohérence entre la pensée et l'action<sup>80</sup>.

Il n'abandonnera donc pas la lutte antifasciste au côté des communistes, même s'il n'en partagera avec le temps que les moyens et non plus les buts. Spinelli découvrira, au fur et à mesure qu'il avancera dans son questionnement sur lui-même, que la lutte contre le fascisme ne devait plus être conduite par rapport à la création d'une société communiste, mais en fonction du rétablissement d'une société démocratique. A la fin de son incarcération, s'il ne se trouve plus aux côtés des communistes dans la lutte contre les fascistes, cela n'a pas dépendu de son choix, mais de la décision des chefs du PCI de l'époque qui avaient décidé de l'expulser.

L'harmonie entre sa pensée et son engagement politique, il la retrouvera dans son combat pour un Etat fédéral européen. Ainsi, dans son carnet du 14 juillet 1952, il note: «[...] après douze ans, j'ai retrouvé une harmonie entre ma pensée et mon action. Même si c'est seulement dans le domaine de la politique, parce qu'en ce qui concerne mon attitude générale par rapport à la vie, je ne peux pas encore dire avoir trouvé un équilibre - et les rares moments où je cherche à parler avec quelqu'un de mes pensées les plus profondes, je vois que je suscite répulsion<sup>81</sup>».

#### 1.4 *Nouvelles valeurs et donc nouvelles tâches politiques*

La découverte d'une dimension spirituelle à laquelle on peut faire confiance dans les moments difficiles de la vie, et l'utilisation de l'instrument de la morale provisoire, lui donne la force de se mettre en route vers la recherche de nouvelles valeurs humaines et de nouvelles tâches politiques. Cette recherche touchera, d'abord, la sphère personnelle et existentielle de l'homme, pour ensuite toucher celle de l'action politique.

L'éclosion à de nouvelles valeurs et à de nouvelles tâches politiques se concrétisera principalement à Ventotene, grâce à l'importante aide d'Eugenio Colorni et d'Ernesto Rossi. Dans son autobiographie Spinelli écrit à propos d'Eugenio Colorni: «Je ne crois pas pouvoir dire que tels ou tels éléments spécifiques de la pensée qui a guidé mon action jusqu'à maintenant me viennent de Colorni. Mais je suis sûr que ma façon de penser ne serait pas pareille si je n'avais pas eu ces deux années - dès mon arrivée à Ventotene en juillet 1939 jusqu'à son départ à Melfi en octobre 1941 - de dialogue désacralisant, examinateur et reconstituant avec lui<sup>82</sup>».

Si Eugenio Colorni a joué un rôle fondamental pour l'éclosion d'une nouvelle vision de l'homme et du monde, Ernesto Rossi a joué un rôle fondamental dans son développement politique. C'est Rossi qui l'introduit au monde de la démocratie et qui lui fournit les instruments de mise en place de nouvelles tâches politiques.

Dans les paragraphes qui suivront, nous essaierons donc de mettre en lumière la vision de l'Homme et du monde que Spinelli développera durant ses années d'incarcération et réflexion, pour ensuite introduire les éléments de sa nouvelle conception politique.

##### 1.4.1 L'Homme et sa place dans le monde

Spinelli n'a jamais beaucoup écrit sur le sujet «l'Homme et sa place dans le monde»; ce qu'il nous a laissé, ce sont seulement de brèves réflexions, qui se trouvent disséminées dans ses écrits. Difficile donc de se

---

<sup>79</sup> *Ibid.*, p. 146 (tr. personnelle).

<sup>80</sup> *Ibid.*, pp. 146-147.

<sup>81</sup> Altiero SPINELLI, *Diario Europeo*, Vol. I (1948-1969), *op. cit.*, p. 141 (tr. personnelle).

<sup>82</sup> Altiero SPINELLI, *Come ho tentato di diventare saggio*, *op. cit.*, p. 300 (tr. personnelle).

faire une opinion complète de ce que Spinelli pensait concernant le sujet. C'est également difficile parce que comprendre dans sa profondeur ce qu'une personne pense sur un sujet comme celui-ci est très ardu, dès lors que la parole peut exprimer malaisément ce qu'une personne perçoit par rapport à ce thème complexe et très subjectif. Ayant ceci à l'esprit, nous chercherons quand même à présenter les principaux traits de sa vision de l'Homme et du monde.

Une source importante nous vient d'une lettre que Spinelli écrivit à sa fille adoptive, Renata, en 1955, où il résume la vision de l'Homme et de sa place dans le monde qu'il a développée pendant ses années de maturation. «Nous tous, et donc moi aussi, sommes des choses plutôt mystérieuses. On naît sans aucune raison précise, on vit d'une façon précaire pendant un certain moment, et on meurt sans savoir bien le pourquoi. On vit dans un monde fait de soi-même et des personnes avec lesquelles on noue certaines relations. On se propose de vivre bien, c'est-à-dire de construire un monde dans lequel on peut dire: il est beau, il valait le coup de le construire, sans mon travail, il n'aurait pas existé, c'est moi qui l'ai fait, c'est le mien. [...] Ce monde n'existait pas avant que je le fasse et il disparaîtra avec moi<sup>83</sup>».

Pourquoi l'Homme agit-il de cette manière, bien qu'il sache que lui est quelque chose de labile et que le Monde qu'il construit et pour lequel il combat, l'est aussi? Spinelli ne le sait pas. Pour ce père de l'Europe «[...] autour du désir de vivre en édifiant, il y a un mystère insondable<sup>84</sup>».

Qu'est-ce qu'il faut faire alors? Ce qu'il faut faire, selon lui, c'est simplement accepter la condition de constructeurs éphémères. Accepter que l'Homme soit un être fini. Un être fini qui tous les jours doit combattre contre une force qui veut sa destruction et la destruction de son monde.

Il écrit: les hommes qui ne croient pas en Dieu, comme moi, «ne peuvent pas nier qu'il y a une force plus puissante que l'Homme et que la construction de son monde<sup>85</sup>». Cette force est le chaos. Et le chaos c'est le contraire de la vie, c'est la mort, c'est l'aller vers le bas, le désordre, le pêché. Note – poursuit-il dans sa lettre à Renata – «que même celui qui croit en Dieu, après avoir affirmé qu'il existe, qu'il est éternel et tout-puissant, a face à lui le chaos et, perpétuellement contre lui le diable, c'est-à-dire la mort, le pêché et la décomposition. Aussi son tout-puissant Dieu est-il donc un pauvre homme, qui doit attendre la fin du monde pour devenir puissant<sup>86,87</sup>».

Tout est donc perdu pour l'Homme? Non, affirme Spinelli; l'Homme doit combattre cette force de mort, il ne doit pas s'y résigner, il doit s'éloigner d'elle. L'Homme a l'instrument pour la combattre. Cet instrument est de s'attacher avec amour à la volonté d'édifier, de créer, de donner la vie à quelque chose; il doit s'attacher, en un mot, de toute ses forces, à sa partie spirituelle. S'il ne le fait pas, c'est sa fin.

Dans son carnet du 2 décembre 1950, il écrit à ce propos: «Seul l'homme qui aime édifier va à contre-courant. L'action qui n'édifie pas donne à qui l'accomplit satisfaction, parce qu'elle est entourée de compréhension et d'applaudissements; elle est presque sûre de réussir. Elle a avec soi le vrai dieu<sup>88</sup>, qui est le néant qui nous engloutit. L'action par contre qui va à contre-courant donne amertume, parce qu'elle est

---

<sup>83</sup> Altiero SPINELLI, «La religione di un laico spiegata alla figlia», *Il Corriere della Sera*, 11 novembre 2006 (tr. personnelle).

<sup>84</sup> Altiero SPINELLI, *Come ho tentato di diventare saggio*, *op. cit.*, p. 7 (tr. personnelle).

<sup>85</sup> Altiero SPINELLI, «La religione di un laico spiegata alla figlia», *art. cit.*, (tr. personnelle).

<sup>86</sup> *Ibid.* (tr. personnelle).

<sup>87</sup> Dietrich Bonhoeffer (pasteur protestant tué par les nazis) écrivait: «Les hommes vont à Dieu dans leurs peines, ils pleurent pour avoir de l'aide, ils demandent pain et joie, salut de la maladie, de la faute, de la mort. Tous les hommes le font, chrétiens ou païens. Les hommes vont à Dieu dans sa peine, ils le trouvent pauvre, outragé, sans une maison et sans pain, ils le voient consumé par le pêché, la faiblesse et la mort. Les chrétiens restent à côté de Dieu dans ses souffrances. Dieu va à tous les hommes dans leurs peines, il les rassasie dans l'âme et dans le corps, il meurt en croix pour les chrétiens et les païens et à ceux-ci et à ceux-là leur pardonne» (Dietrich BONHOEFFER, *Resistenza e Resa. Lettere e scritti dal carcere*, (sous la direction de Eberhard Bethge), Milano, Edizioni Paoline, 1988). Les chrétiens, à la différence peut-être des athées, croient qu'il y a un Dieu qui dans les souffrances et difficultés les aide à les surmonter.

<sup>88</sup> Le dieu de ce monde. Dans ce contexte, le mot «dieu» n'a pas la signification du Dieu des chrétiens: c'est plutôt ce qu'ils appellent le diable.

entourée d'incompréhension, de haine, d'indifférence. Mais nonobstant cela, elle est la seule digne d'être suivie, *parce que si elle réussit, elle est divine*<sup>89</sup>».

Spinelli cherchera toute sa vie à combattre cette force. Il la combattra sur le plan politique, mais il la combattra aussi sur le plan personnel. Cette force de mort, de destruction, de domination, il la voit en effet en œuvre aussi bien à l'extérieur de lui, qu'en lui.

Cette force destructrice avait atteint dans la première moitié du XXe siècle un pouvoir énorme. La cause de cette puissance était à rechercher pour Spinelli dans la production de fils exaltés et dépourvus du sens de la limite que la génération précédente avait créé, par leur théorisation du progrès historique et d'un homme sans limites. Malheureusement, cette force, même après la guerre, n'aura pas fini de causer des désastres et de menacer de mort ce qui, d'un point de vue politique, avait pu être créé de bon en Europe par les générations précédentes. Mais après la guerre, la raison du pouvoir de cette force destructrice ne se trouvait plus dans l'exaltation des hommes qui étaient au pouvoir, mais dans leur ignorance.

Les politiciens de l'après-guerre ne se limitaient désormais plus qu'à planifier la politique de tous les jours, en laissant de côté de grandes questions comme celle par exemple du comment faire, dans un contexte international transformé, pour donner du poids politique à l'Europe et protéger ses valeurs. Et pour Spinelli, quand il n'y a pas de planification politique et qu'on laisse les choses aux forces spontanées, on permet à la force destructrice de gagner du pouvoir. Comme l'enseigne Machiavel: où il y a un pouvoir politique qui laisse de l'espace au hasard, un autre pouvoir, plus rusé et malin, prendra vite sa place.

Toutefois cette force destructrice, Spinelli la perçoit aussi en lui. S'il a réussi en partie à lui échapper, c'est, selon son explication, par hasard ou, comme souvent il l'appelle aussi, par l'effet d'une grâce. Cette grâce lui a d'abord fait rencontrer Tina, et ensuite, dans le moment extrême de l'exaltation politique de sa jeunesse, elle l'a relégué aux marges du monde, en lui enlevant de cette manière la possibilité de l'action et en le contraignant à la réflexion.

En 1952, il écrit dans son carnet en rapport à la crainte de la mort d'Ursula: «Elle est toute vie. La mort est à l'extérieur d'elle. [...] Moi, je sens par contre que j'ai la mort en moi. Si j'étais un Allemand pris dans les cercles des mythes allemands, je dirais que j'ai presque un contact avec elle, comme avec le diable - et le diable qu'est ce que c'est, si ce n'est pas la mort? Ma vie c'est vaincre la mort: être plus forte qu'elle, être le contraire d'elle. Et puisque je ne peux pas avoir peur d'un monstre quotidien, d'un monstre de tous les jours [...], je n'ai pas peur de la mort. Quelle peur peuvent-ils avoir Job et Faust de la mort? Ursula ne pouvait appartenir qu'à un être comme moi. Et moi, je n'aurais pu avoir qu'une femme comme elle. Une femme qui n'avait pas en elle la solitaire lutte et le solitaire dialogue contre son ennemie. Et encore il me semble si étrange et si miraculeux que nous nous soyons rencontrés et reconnus<sup>90</sup>».

Chez lui, cette vision tragique du monde ne se transforme pas en mépris envers l'Homme et ses capacités, au contraire. Car Spinelli croit en l'Homme et dans sa composante spirituelle. Pour lui, il est évident que l'Homme ne peut être réduit uniquement à sa dimension matérielle; au contraire, il croit, parce qu'il l'a vécu, qu'en l'Homme existe ce que les philosophes ont appelé l'âme et que sa force et sa grandeur se trouvent dans cette dimension spirituelle qui peut venir à bout, s'il lui fait confiance, de sa composante animale qui le pousse à accomplir des actes atroces envers ses prochains et désirer les soumettre à sa volonté de puissance.

La capacité de résistance que les antifascistes ont montrée devant les terribles violences physiques et morales auxquelles les fascistes et puis les nazis les soumettaient sont la preuve pour lui de cette supériorité. Il écrit: «La réclusion politique est l'acceptation d'un vrai jugement de Dieu, et elle a lieu dans tous les moments historiques où l'Homme tombe dans le culte de la force, et il devient donc nécessaire de montrer que la force spirituelle est capable de tenir tête à une force matérielle supérieure<sup>91</sup>».

---

<sup>89</sup> Altiero SPINELLI, *Diario Europeo*, Vol. I (1948-1969), *op. cit.*, p. 66 (tr. personnelle).

<sup>90</sup> *Ibid.*, p. 124 (tr. personnelle).

<sup>91</sup> Altiero SPINELLI, *Il linguaggio notturno*, *op. cit.*, pp. 106-107 (tr. personnelle).



Cette vision tragique du monde n'empêche pas non plus Spinelli d'être reconnaissant à la vie des cadeaux qu'elle lui a faits. Elle lui a donné deux grands amours, des amitiés très importantes et une passion: la politique.

Mais, ce qu'il y a de particulier chez lui, c'est aussi le fait que, bien qu'il ne soit pas religieux et se déclare athée, il n'hésite pas à lire certains passages de sa vie comme des moments de grâce et de providence et, dans les instants les plus difficiles de son action politique, à sentir le besoin de demander aide à Dieu et de la lui demander dans ses carnets. Ainsi, dans son carnet de 9 juillet 1951 (c'est la période de son combat pour la CED), il écrit par exemple: «Je ferai mon possible pour que ce que j'ai pensé jusqu'ici se traduise en quelque chose de concret. Les difficultés sont tellement grandes et l'élément de la fortune joue un rôle si important, que l'opération peut facilement se traduire en un acte politique important, ou en un geste ridicule et sans portée; l'indifférence pour ma personne et l'intérêt pour la réussite de l'opération sont pour ma part tels que je ne peux pas me retenir de dire les paroles mystérieuses et rituelles: que Dieu m'aide<sup>92</sup>».

À ce point de la réflexion, je crois qu'il est utile, pour comprendre Spinelli et ne pas l'accuser d'être incohérent, de faire une observation. Il est essentiel, pour le comprendre, de ne jamais vouloir chercher à placer sa pensée dans le cadre d'une doctrine philosophique. Sa pensée échappe à n'importe quel système doctrinal. Ce n'est pas un philosophe et il n'a jamais écrit de livres philosophiques. Ce qu'il écrit, ce sont de brèves réflexions sur des événements, des sensations, des souffrances qu'il éprouve au cours de son existence. Ses réflexions existentielles dérivent toujours d'un vécu personnel qu'il cherche à interpréter ou simplement à décrire. Le langage pour décrire ou interpréter ce vécu peut lui venir de différents penseurs, qui peuvent même être en contradiction entre eux. Ce que Spinelli fait dans ses carnets et dans son autobiographie est simplement de chercher à raconter et comprendre certaines sensations que son vécu lui fait vivre. C'est donc dans cette optique qu'il faut les lire. Il ne faut donc pas prendre ses observations comme des concepts universels et toujours valides. Cette fragmentation et cette contradiction apparente de sa pensée sont cohérentes avec sa volonté de ne plus tomber dans une pensée conceptuelle absolutiste, comme il l'avait fait dans sa jeunesse avec la doctrine marxiste. Spinelli, nous le pensons, ne veut que se limiter à interpréter ce qu'il vit dans sa chair.

En ce qui concerne son rapport avec Dieu et la morale, nous croyons ne pas l'offenser en affirmant qu'il est un peu semblable à l'athée qui tous les matins remerciait Dieu de l'avoir créé athée, de manière qu'il puisse agir selon sa propre conscience sans devoir se préoccuper d'appartenir à un groupe religieux. Un athée qui restait néanmoins convaincu qu'une vérité à rechercher et à laquelle tendre existait.

#### 1.4.2 La dimension du choix moral

Pendant ses années d'étude comme prisonnier, il est frappé aussi par la question du choix moral entre le Bien et le Mal. «Ne m'intéressait pas dans cette longue méditation la problématique de Montesquieu, de Hegel et de Marx et de beaucoup d'autres, selon laquelle chaque peuple, chaque époque, chaque classe sociale a son éthique différente. L'étude de ces règles morales, c'est un chapitre de l'historicisme, tandis que ce qui me fascinait, c'était le problème existentiel de décider quoi faire, au bord même de l'existant et du non-existant<sup>93</sup>».

Après lectures et réflexions, il arrive à la conclusion que le Bien n'est pas une chose, mais que c'est l'Homme, par son action, qui le détermine. Il n'y a pas de règles établies qui nous disent ce qui est bien et ce qui est mal.

Comment agir alors? Dans un premier moment, pour Spinelli, c'est la Conscience, à travers l'impératif catégorique du "je dois, parce que je dois", qui établit, dans les situations concrètes et très importantes de la vie, quoi faire. Agir moralement est donc - dans la première phase de la prise de décision, selon l'enseignement de Kant - se conformer à l'impératif catégorique. Accomplir donc une action non pas parce qu'on pense que cette action peut apporter certains avantages (exemple: être reconnu et accepté par

---

<sup>92</sup> Altiero SPINELLI, *Diario Europeo*, Vol. I (1948-1969), *op. cit.*, pp. 90-91 (tr. personnelle). D'autres exemples se trouvent aussi aux pages 72 et 299 du même carnet, ainsi que dans d'autres pages des deux autres carnets.

<sup>93</sup> Altiero SPINELLI, *Come ho tentato di diventare saggio*, *op. cit.*, p. 208 (tr. personnelle).

les autres, satisfaire certains besoins physiques et certains intérêts personnels), mais parce qu'on sent en soi qu'elle est juste. Mais en même temps, Spinelli, suivant l'enseignement de Saint Paul, affirme qu'en dernier ressort, c'est le résultat de l'action qui confirme à l'Homme si sa vision des choses était la bonne. Saint Paul écrivait: "Tout est permis, mais tout n'édifie pas": c'est-à-dire que c'est l'homme qui comprend avec l'expérience ce que signifie bien faire ou mal faire. Si l'action porte à des résultats positifs, c'est-à-dire constructifs, c'est qu'elle était bonne, sinon elle ne l'était pas. Pour Spinelli donc, en dernière instance c'est le résultat final, c'est-à-dire le caractère constructif de l'action, qui établit si la façon de penser et d'effectuer une action ont été justes.

Cette nouvelle conscience de soi et de la nécessité de se donner des limites morales, en tant qu'être fini ne connaissant pas à l'avance le résultat de ses propres actions, sert à introduire la dernière partie de cet ouvrage. C'est-à-dire la partie tentant d'analyser la pensée politique de Spinelli. Une pensée qui ne serait pas née, donc, sans cette nouvelle conscience de soi et de ses propres limites qu'il développe pendant ses années d'incarcération.

### 1.4.3 La découverte de la démocratie

Pendant la période d'incarcération, outre le fait de développer une nouvelle conscience de soi, Spinelli développe aussi une nouvelle façon de concevoir le pouvoir et l'organisation d'une société. Il découvre la démocratie.

La démocratie lui apparaît comme le meilleur système politique pour endiguer la volonté de puissance - qu'il avait découvert se trouver en chaque Homme - et garantir à chaque personne sa propre liberté de conscience.

Sa période d'incarcération (avec la privation de la liberté qu'elle comporte) et l'instauration en Europe de différents pouvoirs totalitaires qui avec beaucoup d'arrogance imposaient à l'Homme une morale, montrent à Spinelli de près les souffrances qu'un pouvoir politique peut infliger à l'Homme quand il ne se limite plus uniquement à gérer la chose publique. Ces souffrances lui font définitivement comprendre qu'il ne pouvait pas être du côté d'un pouvoir politique qui ne garantirait pas à l'Homme ses libertés.

Dans une lettre à Rossi, il écrit: «L'idéal de civilisation qu'il a développé au cours des années (c'est Spinelli qui parle de lui à la troisième personne *n.d.r.*), est celui d'une civilisation dans laquelle il y a assez de variété de buts, d'intérêts, de passions, et donc pas d'une civilisation monolithique toute concentrée sur un ou deux problèmes<sup>94</sup>». Une civilisation où l'esprit de liberté de chaque personne domine, et non pas celui de l'imposition d'une morale et d'une vision de l'Homme par un pouvoir politique. La bataille pour la liberté de conscience que Spinelli a conduite au sein du PCI pendant son incarcération a été un aspect trop important de sa vie pour qu'il renonce à vouloir l'appliquer aussi dans la société dans laquelle il vivrait après sa libération.

Mais pour lui, la supériorité de la société des libertés ne peut pas être démontrée, on ne peut pas dire qu'une telle société serait meilleure qu'une société où le choix de ce qui est bien est réservé seulement à certaines personnes. On ne peut pas non plus démontrer, toujours selon lui, que tous les hommes veulent pouvoir exercer leur liberté de conscience. Car il y a aussi des hommes qui préfèrent se soumettre à d'autres hommes plutôt que de devoir exercer la tâche difficile d'assumer leurs propres responsabilités.

Dans son carnet du 23 juin 1952, il écrit à ce propos: «On peut parler de progrès d'une société quand on peut dire que certaines valeurs sont supérieures à d'autres. Mais cela, on ne peut pas le démontrer. Il n'y a pas possibilité de démontrer que l'idéal du Grand Inquisiteur (c'est-à-dire celui du communiste et celui du catholique qui suit les règles d'un parti ou d'une église), soit supérieur à celui de Jésus Christ (c'est-à-dire celui de la liberté). La seule chose qu'on peut dire, c'est que moi, je suis pour cet idéal et pas pour l'autre<sup>95</sup>».

---

<sup>94</sup> Altiero SPINELLI, *Machiavelli nel secolo XX. Scritti del confino e della clandestinità: 1941-1944*, *op. cit.*, p. 163 (tr. personnelle).

<sup>95</sup> Altiero SPINELLI, *Diario Europeo*, Vol. I (1948-1969), *op. cit.*, p. 139 (tr. personnelle).

Pour Spinelli, il n'y a donc pas possibilité de démontrer que la démocratie est un système politique supérieur moralement à tous les autres, mais tout de même, suivant sa personnalité, il le préfère à un gouvernement paternaliste.

Mais il ajoute qu'on ne peut pas dire que la démocratie est un système compatible seulement avec les valeurs occidentales. Il écrit ainsi dans les années 60: «[...] si l'Amérique du Nord et l'Europe démocratique sont aujourd'hui les lieux où, bien que imparfaites et pleines de contradictions, fleurissent les démocraties les plus avancées, il ne faut par contre pas nier que l'aspiration à la démocratie est senti et voulu aussi au-delà de ces deux moitiés de continents<sup>96</sup>».

Spinelli est donc pour la démocratie parce qu'elle est le meilleur système pour protéger ce qu'il a de plus cher en lui: la liberté de conscience. Une liberté qui ne peut être protégée qu'en éduquant des esprits libres. Eduquer des esprits libres ne veut pas dire, pour ce père de l'Europe, permettre à l'éduqué de faire ce qu'il veut; cela ne le forme pas. Eduquer à la liberté signifie pour Spinelli rendre l'homme libre d'agir, d'entreprendre une action, de s'opposer à un autre homme si nécessaire. Il écrit: «Il (Spinelli, *n.d.r.*) ne croit pas à la capacité de respecter les autres en vertu d'un idéal abstrait de liberté. Qui veut faire quelque chose, en quelque manière, piétine les autres. [...] Avoir quelque chose à faire et piétiner les autres sont des synonymes. Mais il pense que si cette action contribue à faire surgir et à éduquer des hommes libres, c'est-à-dire des hommes forts et qui ont quelque chose à faire, ces gens s'occuperont de contrôler les manies tyranniques de cette personne<sup>97</sup>».

Pour Spinelli, l'homme a besoin d'être éduqué à la liberté politique: ce n'est pas une chose qui lui vient spontanément. Il constate en effet que même la société la plus démocratique et la plus libérale a connu, lors de sa naissance, une dictature, ouverte ou cachée, des peu nombreux sur les plus nombreux, mais qui se sont engagés à éduquer les masses à la liberté, à la justice, à l'égalité et à la solidarité humaine<sup>98</sup>.

Pour résumer: pendant sa période d'incarcération, il s'est éloigné du communisme et s'est rapproché de la démocratie parce qu'il a vu que ce système politique est le plus indiqué pour protéger la sphère la plus intime et la plus spirituelle de la personne humaine, où agit la liberté de conscience. Une sphère qu'il faut cultiver parce que c'est là ce qui fait de l'homme une personne à aimer. S'il n'y avait pas cela, il serait un être à détester avec toutes ses jalousies, ses petites mesquineries et sa volonté de domination<sup>99</sup>.

Ce que donc un pouvoir politique doit faire s'il veut construire la société des libertés, c'est, d'une part éduquer l'homme à exercer sa liberté de conscience, et, d'autre part construire un système de protection de sa sphère spirituelle, qui soit garantie aussi à un délinquant. Ainsi, dans une réflexion sur les tâches de la prison dans un régime démocratique, il écrit: «[...] la société, l'Etat, le juge doivent uniquement avoir le droit de dire au délinquant qu'aux fins de la société, l'acte commis ne l'édifie pas; que celui qui l'a commis laisse supposer qu'il le commettra de nouveau et qu'il est donc mieux pour la société qu'il reste en prison. [...] Mais ils n'ont pas le droit de lui dire: "Je te donne une peine absurde afin que toi tu te rédimes", afin que toi tu sauves ton âme", parce que dans ce cas la peine n'est pas un moment nécessaire de l'incarcération, mais un stupide acte brutal qui s'ajoute au délit du délinquant. [...] Quand on a atteint le seuil infranchissable de la libre âme humaine, personne ne doit ordonner quelle doit être sa façon de s'améliorer, personne ne doit avoir le droit d'imposer une méthode de rédemption<sup>100</sup>».

Spinelli est donc du côté de la démocratie parce que l'expérience lui a montré l'arrogance d'un pouvoir politique qui se croit autorisé, par une présumée supériorité morale et intellectuelle, à dire aux autres hommes comment il faut vivre. Personne, et encore moins un pouvoir politique, ne devait lui dire ce qu'il devait faire et comment il devait vivre sa sphère privée. Seule sa liberté, en dialogue continu avec la réalité, peut lui dicter les règles de sa conduite morale personnelle.

<sup>96</sup> Edmondo PAOLINI, *Altiero Spinelli. Appunti per una biografia*, *op. cit.*, p. 147 (tr. personnelle).

<sup>97</sup> Altiero SPINELLI, *Machiavelli nel secolo XX. Scritti del confino e della clandestinità: 1941-1944*, *op. cit.*, pp. 163-165 (tr. personnelle).

<sup>98</sup> Altiero SPINELLI, *Come ho tentato di diventare saggio*, *op. cit.*, p. 303.

<sup>99</sup> Altiero Spinelli, *Il linguaggio notturno*, *op. cit.*, pp. 116-117.

<sup>100</sup> *Ibid.*, pp. 113-114 (tr. personnelle).

#### 1.4.4 Le fédéralisme européen

Ayant découvert les vertus de la démocratie, Spinelli se pose la question de savoir de quelle manière il peut utiliser sa passion pour l'action politique pour sauvegarder ce monde de liberté, à sa sortie de la prison. Le premier contact avec cette problématique le laisse déçu. Les Etats européens, avec leur nationalisme, étaient en train de détruire complètement le système démocratique en Europe, mais personne, même pas les démocrates, s'en rendait compte. Au nom de la souveraineté nationale, tout le monde était prêt à renoncer à ses idéaux.

«La conversion à la démocratie m'avait fait comprendre que l'action politique, pour ne pas pêcher d'*hybris* et pour être digne de l'Homme, doit avoir comme objectif l'utilisation du pouvoir pour les libertés. L'expérience communiste par contre avait imprimé dans ma personne, d'une façon indélébile, que la vraie et sérieuse action politique est toujours une lutte pour le pouvoir; même quand elle se lève contre le pouvoir, c'est parce que en réalité elle veut en instaurer un autre. L'observation des événements me montrait que le seul pouvoir existant, malheureusement, était celui de l'Etat-Nation et que, à notre époque, exception faite de quelques rares cas, il était le premier ennemi des libertés et de la démocratie<sup>101</sup>». Tous, même les antifascistes qui combattaient pour la liberté, respectaient et servaient le pouvoir de l'Etat-Nation, sans se rendre compte que c'était exactement la division de l'Europe en Etats souverains autarciques qui les avait portés en guerre et menacés dans leurs libertés.

Dans un premier temps, Spinelli est donc déconcerté par la prise de conscience que ce monde de liberté était en train de se détruire complètement à cause d'un système politique divisé en Etats-Nations, qu'aucun autre pouvoir ne contestait. Mais le cours de la guerre le porte graduellement à la découverte de la possibilité de mettre en place un cadre politique différent, sur lequel l'établissement de la civilisation des libertés serait possible. Le nouveau plan sur lequel instaurer les libertés démocratiques est celui d'une Fédération d'Etats européens.

Fédération européenne dont la réalisation se faisait, avec le déroulement de la guerre et des jeux de pouvoir entre puissances, de jour en jour plus réalisable. Un nouveau terrain était donc en train de naître sur lequel exercer le pouvoir nécessaire pour mettre en place la Fédération européenne. Il écrit: «Je ne pouvais bien sûr pas imaginer à l'époque jusqu'à quel point d'humiliation serait arrivée l'Europe après la guerre, mais je sentais qu'on était devant la fin du principe d'une Europe divisée en Etats-Nation; jamais l'Etat national n'aurait retrouvé le prestige que, jusqu'à maintenant, il avait eu aux yeux de ses citoyens<sup>102</sup>».

La découverte de la dimension fédéraliste est faite par Spinelli et Rossi par hasard, à travers la lecture des écrits - rédigés au début de 1919 par Luigi Einaudi - sur la structure, destinée à l'échec, de la Société des Nations. «J'ai souvent pensé par rapport à ces pages que vraiment *habent sua fata libelli*. Ces pages étaient tombées dans l'indifférence générale quand elles avaient été écrites, et l'auteur même les avait mises de côté. Une vingtaine d'années plus tard elles arrivaient, comme par hasard, sous les yeux de deux personnes qui vivaient depuis dix ans en prison et qui maintenant étaient en train de suivre avec beaucoup d'intérêt la tragédie qui avait commencé en Europe. Et voilà que ces pages n'avaient pas été écrites en vain et commençaient à produire leurs fruits dans nos têtes<sup>103</sup>».

Einaudi avait fait comprendre à Rossi et à Spinelli qu'une structure internationale basée sur des Etats-Nations qui avaient comme uniques principes la conservation et l'affirmation de leurs propres souverainetés, ne pouvait que porter à des guerres perpétuelles: une fois qu'un Etat devenait un peu plus puissant que les autres et qu'il se voyait dans la condition d'une possible expansion, il n'hésiterait pas à s'étendre.

Spinelli et Rossi, répondant à la suggestion d'Einaudi, se mettent à étudier alors les écrits des fédéralistes anglais de la fin des années 1930. Dans ces écrits, ils trouvent une bonne méthode d'analyse de la situation

---

<sup>101</sup> Altiero SPINELLI, *Come ho tentato di diventare saggio*, op. cit., p. 309 (tr. personnelle).

<sup>102</sup> *Ibid.*, pp. 310-311 (tr. personnelle).

<sup>103</sup> *Ibid.*, p. 307 (tr. personnelle).

dans laquelle l'Europe était en train d'aller avec son nationalisme qui était la cause principale de sa perversion politique et économique. Mais ils trouvent aussi de bonnes suggestions pour sortir de cette crise et pour rétablir la démocratie sur le continent. Rossi et Spinelli apprennent aussi de la pensée fédéraliste anglaise son pragmatisme. Un pragmatisme qui faisait complètement abstraction de toute la rhétorique sentimentale et idéologique du pouvoir politique, comme celle mise en place par les pouvoirs fasciste et communiste. Les idées et la manière très froide des Anglais d'affronter les questions politiques, Rossi et Spinelli chercheront à les transposer dans leur idée de Fédération européenne.

La Fédération européenne qu'ils conçoivent ne devait donc pas être une idéologie, elle ne devait pas se proposer de colorer d'une manière ou d'une autre un pouvoir existant. Elle devait au contraire être la sobre proposition de créer un pouvoir démocratique européen, qui en son sein aurait bien pu développer des idéologies si les hommes en avaient vraiment besoin, mais qui devait rester assez indifférente par rapport à elles. Elle devait être la négation du nationalisme qui recommençait à faire rage en Europe. Elle devait être la reconnaissance de la diversité et de la fraternité des différentes expériences nationales des peuples européens, au milieu desquelles ils vivaient déjà depuis des années dans l'étude des différentes langues, dans les lectures des différents écrivains ou philosophes, sans se sentir plus proches de l'une d'elles simplement parce qu'Italiens plutôt qu'étrangers. Elle devait se présenter comme la voie de sortie du problème allemand, qui tourmentait l'Europe depuis 1870. Elle devait être enfin, et surtout, la possibilité pour la démocratie de rétablir son contrôle sur ces fous Léviathans qu'étaient devenus les Etats nationaux européens<sup>104</sup>.

Nous consacrerons tout le troisième chapitre à la question fédéraliste. Mais avant de passer à cette partie et de conclure donc ce chapitre, il nous reste encore à toucher un aspect très particulier de la personnalité de Spinelli: la relation entre son vécu et son combat politique.

Sa passion pour la politique et le pouvoir, qui même après la fin de sa militance au sein du Parti communiste ne l'avait pas abandonné; les expériences très fortes qu'il avait vécues pendant son incarcération; la découverte, de manière casuelle, que pour la démocratie européenne il y avait encore quelque chose à faire, tous ces éléments pris ensemble le portent à entretenir, par rapport à son combat pour la Fédération européenne, une relation particulière. C'est ce que nous allons maintenant voir.

## 2 Son rapport personnel au combat pour un Etat fédéral européen

### 2.1 Un sentiment d'élection

Quand il parle de son projet et de son combat pour la fédération européenne, Spinelli utilise dans ses carnets l'expression: «mon œuvre». Il a consacré toute la seconde moitié de sa vie à cette construction et chaque étape de cette construction a été notée dans ses carnets. Dans son carnet du 30 septembre 1958, en réponse à un reproche d'Ursula qui l'avait accusé de n'écrire dans ce dernier que sur son combat politique et jamais sur elle et sa famille, il note: «Je me suis assis seul près d'un petit orchestre sur la place (Piazza San Marco à Venezia, *n.d.r.*); j'ai pris une bière devant le clocher, à la lune, et je me suis mis à écouter, en suivant la musique, le silence de mon âme. Et, d'un coup, j'ai réalisé que dans ce carnet je n'avais pas voulu parler de moi, mais d'une œuvre qui s'était emparée de moi et qui me traînait avec elle. Pour cette raison, je ne parle jamais de toi, Ursula, car tu es une sphère plus personnelle, plus mienne<sup>105</sup>».

Le contexte historique; la militance dans le Parti communiste; la prison; la prise de conscience des périls d'une conception du pouvoir comme celle du léninisme et du marxisme; la réflexion sur soi-même pour se détacher de la volonté de puissance et d'une vision de l'Homme et du Monde privée du sens de la limite que la société dans laquelle il vivait ne faisait que nourrir; les personnes et les livres qu'il a rencontrés sur son chemin: toutes ces choses ont fait en sorte que la construction de la Fédération européenne s'emparait de Spinelli, jusqu'à lui faire en quelque sorte penser que la vie l'avait appelé à cette construction, l'avait appelé à la diffusion de l'idée de la nécessité d'une Fédération européenne.

---

<sup>104</sup> *Ibid.*, p. 309.

<sup>105</sup> Altiero SPINELLI, *Diario Europeo*, Vol. I (1948-1969), *op. cit.*, p. 361 (tr. personnelle).

Il vit le combat pour la construction d'un Etat fédéral européen comme on vit une tâche. C'est son vécu personnel et sa passion pour la politique qui le lui ont imposé. Tout a été fait, en quelque sorte, pour qu'il en arrive là. Afin d'expliquer cette sensation d'une espèce d'appel vital à la construction européenne, Spinelli utilise la narration de l'appel de Dieu à Moïse et emploie cet épisode de la Bible de la même façon que les Grecs utilisaient l'instrument des mythes pour expliquer les aspects les plus ineffables de la vie, qui sont indescriptibles avec le langage conceptuel.

Il écrit dans son autobiographie: «Au milieu du chemin de ma vie», je me retrouvai à Ventotene, où je restai quatre ans, du juillet 1939 au 17 août 1943, de l'âge de 32 ans à celui de 36, du début de la deuxième guerre mondiale jusqu'à la chute du fascisme. Ces années, dans cette île, sont encore présentes en moi avec une plénitude qu'ont seulement les moments et les lieux où se concrétise la mystérieuse chose que le chrétien appelle élection. Les *membra disjecta* des sentiments, des pensées, des espoirs et des désespoirs se réunirent dans un dessin nouveau, pour moi-même surprenant; ma faiblesse se transforma en force; je ressentis qu'une uniformité extraordinaire allait se développer entre ce qui se passait dans le monde et ce qui se passait en moi; je compris que, jusqu'à ce moment-là, j'avais été comme un fœtus en formation dans l'attente d'être accouché; je compris, que dans ces années-là, dans ces lieux-là, j'étais né une deuxième fois; mon destin avait été marqué, je décidai de le suivre, et ma vie, ma vraie vie, à laquelle j'ai décidé d'adhérer, commença. Avec un sublime poétique laconisme, la Bible décrit ce phénomène ainsi: "Jahvé vit qu'il s'était approché pour voir, et Dieu l'appela du buisson et lui dit: Moïse, Moïse. Il répondit: me voici"<sup>106</sup>.

Spinelli perçoit donc qu'il y avait comme une espèce de correspondance entre ce qui se passait dans son âme pendant les années d'incarcération, et ce qui se passait dans le monde, en particulier en Europe.

À travers les tragédies que son âme avait vécues pendant les années d'incarcération et qu'elle continuera à vivre après sa libération, il comprenait les drames que l'Europe était en train de traverser et, surtout, il comprenait quels étaient les éléments responsables de la destruction de l'Europe. Pour lui, les éléments en train de menacer la civilisation européenne étaient - en gros - les mêmes qui avaient menacé son âme: inconscience de la volonté de puissance dans l'Homme, absence du sens de la limite dans l'exercice du pouvoir, imposition aux autres de sa propre vision de l'Homme et du Monde - si nécessaire même par la force. Pour résumer: inconscience du fait que l'homme est un être fini. L'Europe avait péché d'*hybris* en tout.

Dans une réflexion sur la correspondance entre son drame intérieur et le drame que l'Europe vivait, il écrit: quelqu'un pourrait me demander «[...] mais de quoi parles-tu? D'un drame historique ou d'un drame personnel? Si c'est du premier, qu'est ce que tu as à faire avec lui? Si c'est du deuxième, comment peux-tu être si sûr qu'outre que pour toi, c'est aussi un drame de l'histoire? N'est-il pas plus probable que dans les événements, tu ne vois que ce tu y mets? Les choses peuvent ne pas avoir le sens que tu leur donnes<sup>107</sup>».

Spinelli répond à ces objections: «Et quel est alors le moyen de comprendre ce qui se passe, sinon celui de le dramatiser dans sa propre âme et attendre, pour savoir si les deux drames sont semblables ou non? La vie [...] rationnelle de l'observateur - abstraite, découvrir des concordances, etc. - est une naïve bêtise<sup>108</sup>». Pour comprendre, il faut vivre et expérimenter dans sa chair les drames et les souffrances, même ceux qui ont un caractère historique.

Cette conviction de la correspondance entre drame personnel et drame européen lui fait penser qu'il avait toutes les cartes pour recommencer à s'occuper de politique après la guerre. Il sentait que sa captivité l'avait formé assez bien au sens de la limite pour lui permettre de devenir un protagoniste de la reconstruction de l'Europe. Une reconstruction politique qui ne pouvait se réaliser qu'à travers la construction d'une Fédération européenne. Et cette construction devait se faire si l'Europe ne voulait pas tomber dans une autre guerre.

---

<sup>106</sup> Altiero SPINELLI, *Come ho tentato di diventare saggio*, op. cit., p. 261 (tr. personnelle).

<sup>107</sup> *Ibid.*, p. 321 (tr. personnelle).

<sup>108</sup> *Ibid.* (tr. personnelle).

Le fait de vivre son combat pour un Etat européen comme une tâche que son vécu lui a confiée, mais qui en même temps allait au-delà de sa personne, lui permet de maintenir une certaine distance avec cet engagement. Il écrit : quand on comprend être confronté à une œuvre plus grande que soi-même, «[...] non pas parce qu'on l'a lu dans les livres de philosophie (comme c'était le cas, par exemple, pour beaucoup de communistes qui avait lu dans les livres de Marx que la société socialiste était à réaliser, *n.d.r.*), mais parce qu'on l'a expérimenté sur sa personne, [...] on ne se préoccupe plus de réussir ou non dans sa propre bataille; on n'a pas peur du futur<sup>109</sup>», on est indifférent devant ses propres succès, on vit son propre combat comme quelque chose qu'on doit exécuter parce que la vie nous l'a imposé et non pour montrer aux autres les vertus de sa propre personne.

Il ne pouvait en revanche être certain que son œuvre était vraiment importante pour l'Europe qu'une fois que la bataille aurait commencé. Si son combat se montrait important et réussissait, alors sa sensation d'être un élu à la construction européenne ne serait pas une illusion. Si, par contre, son projet se révélait non important, cela aurait signifié qu'il s'était trompé et qu'il aurait agi pour rien. Mais, au moins, il lui serait resté la consolation de n'avoir pas combattu pour créer quelque chose de diabolique.

L'échec auquel il fait référence n'est par contre pas celui des petits échecs auxquels n'importe quelle bataille de cette portée doit se confronter, surtout si elle doit combattre contre des pouvoirs forts. Spinelli écrit par exemple dans *Europa Federata* concernant l'attitude à avoir devant l'échec de la CED: «[...] pour les fédéralistes s'ouvre une nouvelle phase de réflexion et de débat. [...] Ce qui est resté aux fédéralistes, c'est l'amère satisfaction d'avoir fait leur devoir. De cela, ils doivent être fiers s'ils veulent encore continuer à lutter. Chaque bataille peut être gagnée ou perdue, mais l'échec n'est pas encore la démonstration d'avoir fait quelque chose de faux, et un mouvement qui n'est pas capable d'assumer avec orgueil son action passée, quand elle a été juste, même si elle s'est terminée en échec, n'a pas la nécessaire force pour continuer<sup>110</sup>».

La foi dans l'importance de la Fédération européenne pour sauvegarder l'Europe, il la gardera toute sa vie. Pour lui la construction d'un Etat fédéral européen restait quelque chose d'indispensable pour la liberté de l'Europe. C'est pour cette raison qu'à la fin de sa vie, il pouvait encore écrire dans son carnet, nonobstant tous les échecs que son combat a vécus: «En me regardant à l'extrême de ma vie, je me dis avec Saint Paul: j'ai livré la bonne bataille, j'ai terminé ma course, j'ai conservé la foi, il ne me reste qu'à obtenir la couronne de justice<sup>111</sup>».

## 2.2 Différence de rapport entretenu entre sphère politique et sphère sentimentale

Bien que Spinelli perçoive qu'il existe un rapport très étroit entre son vécu personnel et son combat pour la construction d'un Etat fédéral européen, il vit ce combat d'une manière très pragmatique, pas du tout sentimentale. Il a en réalité horreur de l'aspect sentimental qui entre dans la politique. Le style d'écriture qu'il utilise quand il parle des questions politiques, comme on le verra dans le troisième chapitre, le démontre très bien.

La dernière note qu'il écrit sur son carnet quelques semaines avant de mourir peut être significative pour montrer le caractère froid et distant qu'il entretient avec son combat politique, et en général avec la question européenne. On lit: «J'ai comme l'impression que c'est le début de la fin. La seule chose qui m'angoisse et qui m'attriste, c'est de laisser Ursula seule. Quelques interviews de moi sont apparues sur *l'Espresso*, *Il Resto del Carlino* et, aujourd'hui, *La Stampa*. Je parle avec mépris du pleurnichement continué européen. Quand, pendant quarante ans, on a confié notre politique extérieure à l'Amérique, c'est naturel que ce soit à elle de faire la politique extérieure pour nous aussi. Reagan a mal fait de ne pas avoir une politique extérieure dans la Méditerranée distincte de celle d'Israël, mais il a bien fait de frapper durement Khadafi et lui faire comprendre que s'il continue à nourrir le terrorisme, il le frappera de nouveau. Les

---

<sup>109</sup> *Ibid.* (tr. personnelle).

<sup>110</sup> Edmondo PAOLINI, *Altiero Spinelli. Appunti per una biografia*, *op. cit.*, pp. 102-103 (tr. personnelle).

<sup>111</sup> Altiero SPINELLI, *Come ho tentato di diventare saggio*, *op. cit.*, p. 349 (tr. personnelle).

Européens pleurent d'une manière honteuse, mais ils se préparent à s'aligner sur la politique américaine. Pauvre Europe !<sup>112</sup>».

Si envers le combat fédéral, ses échecs politiques et la perte d'indépendance de l'Europe il maintient, même à la fin de sa vie et quand il sait bien qu'il ne pourra désormais plus rien faire, un rapport froid, il ne le fait pas par contre envers ses affections.

De ses carnets ressort une personne complètement différente quand il parle de sa famille. On découvre un Spinelli très attaché à sa femme, sans laquelle il ne peut pas vivre. Quand Ursula tombe malade il souffre énormément, jusqu'à arriver à méditer, comme on l'a vu, plusieurs fois se suicider avec elle. Il écrit par exemple dans son carnet du 24 décembre 1975: «Mon épouse, si vive, si intelligente, si indépendante, est obligée de tout apprendre de nouveau comme un idiot, et peut-être sans même y réussir. Si elle ne guérit pas spirituellement, moi non plus je ne veux plus vivre, je n'aurai plus aucun désir de le faire<sup>113</sup>».

Ursula était indispensable pour Spinelli. C'était son soutien dans les échecs politiques. En 1958, il écrit par exemple: «Cette amertume (l'amertume qu'il éprouve en voyant que la France, mais en général l'Europe, étaient en train de retourner sur les pas du nationalisme, *n.d.r.*), j'aimerais bien la garder pour moi parce qu'elle ne concerne que moi. Mais du moment que toi, tu es une seule chose avec moi, je dois te la raconter, même si je sais que de cette manière je te ferai souffrir et que toi tu ne peux rien faire. Il n'y a pas besoin que tu fasses quelque chose. Il suffit que tu restes là, à côté de moi, que tu sois contente d'être aimée de moi et tout ce que je t'aurai dit n'aura alors plus d'importance<sup>114</sup>».

Mais pourquoi, pourrait-on se demander, Spinelli est-il si convaincu de la nécessité de créer un Etat fédéral pour sauver la démocratie en Europe? Pour en comprendre les raisons, on doit maintenant analyser ses écrits plus proprement politiques. Des écrits qui ne sont pas uniquement importants pour comprendre les motivations qui le portent à lutter pour un Etat fédéral européen, mais qui sont aussi un témoignage supplémentaire de la transformation de Spinelli. Une transformation personnelle qui se concrétise aussi en transformation politique.

---

<sup>112</sup> Altiero SPINELLI, *Diario Europeo*, Vol. III (1976-1986), *op. cit.*, p. 1318 (tr. personnelle).

<sup>113</sup> Altiero SPINELLI, *Diario Europeo*, Vol. II (1970-1976), (sous la direction de Edmondo Paolini), Bologna, Società editrice il Mulino, 1991-1992, p. 885 (tr. personnelle).

<sup>114</sup> Altiero SPINELLI, *Diario Europeo*, Vol. I (1948-1969), *op. cit.*, p. 362 (tr. personnelle).



# Troisième chapitre

## Théorie politique et adaptation au contexte

«Il faut encore une fois recommencer tout à nouveau. Et non pas pour les hommes d'aujourd'hui, auxquels je sens n'avoir plus rien à dire, mais pour les hommes de demain, sans savoir si je saurai parler un langage qu'ils comprendront et écouteront. Je dois de nouveau tout reconstruire, parce que ce n'est pas le rôle de l'architecte qui m'a été donné, à la différence de ce que j'avais jusqu'ici cru, mais, soit aucune tâche, soit celle du prophète, c'est-à-dire de celui qui parle des choses qui n'existent pas encore comme si elles existaient, afin qu'un jour elles existent».

Altiero Spinelli, 30 septembre 1958<sup>115</sup>

### 1 Introduction

La production d'écrits politiques de Spinelli est très vaste. En majorité, elle est composée d'écrits militants, c'est-à-dire d'écrits qui sont une réflexion et une proposition d'action sur des questions politiques concrètes. Mais parmi ces écrits, on en trouve aussi qui ont plus un caractère de doctrine politique. Ces derniers ont été rédigés surtout pendant son incarcération et sa période d'exil en Suisse. Les deux manifestes qu'il rédige, l'un pendant la guerre, celui de *Ventotene*, l'autre après l'échec de la CED, *Il Manifesto dei federalisti europei* (Le Manifeste des fédéralistes européens), se situent entre les deux types d'écrits. Grâce à cette caractéristique, une analyse détaillée de ces deux Manifestes est très utile pour l'objectif de ce chapitre: la reconstruction des idées politiques de Spinelli et leur adaptation au contexte. Une analyse et une mise en confrontation de ces deux Manifestes sont, en effet, non seulement importantes parce qu'elles permettent de mettre en lumière les différentes raisons qui le portent à dire que la construction d'un Etat fédéral est indispensable pour la démocratie européenne, mais aussi parce qu'elles sont un témoignage supplémentaire de la constante adaptation et révision de ses idées à ce que le contexte et l'expérience lui montrent et enseignent. Cette constante révision et adaptation de ses idées au contexte historique le portera jusqu'à accepter la construction communautaire et à décider d'y prendre part, nonobstant sa forte opposition initiale. Les raisons de cette décision seront abordées dans la dernière partie de ce chapitre et, encore une fois, elles témoigneront de l'effort de Spinelli d'adapter sa lutte au contexte.

#### 1.1 Le Manifeste de *Ventotene*

L'instrument le meilleur pour diffuser à l'extérieur du *confino* les idées de la nécessité d'une Fédération européenne pour sauver la démocratie était de rédiger un manifeste. Spinelli évoque de la manière suivante la rédaction du Manifeste de *Ventotene*: «C'était le sombre hiver 1940-1941, quand presque toute l'Europe continentale avait été soumise à Hitler, l'Italie de Mussolini haletait derrière lui, l'URSS était en train de digérer le butin de ses récentes victoires, les Etats-Unis étaient encore neutres et l'Angleterre était la seule à résister, en se transformant, aux yeux des démocrates européens, en patrie idéale, quand je proposai à Rossi d'écrire "un manifeste pour une Europe libre et unie" et de le diffuser à travers les canaux de la clandestinité. Six mois après, juste quand les troupes allemandes envahissaient les territoires russes, en gagnant de cette manière de nouvelles terres, le manifeste était terminé<sup>116</sup>». C'est donc un Manifeste rédigé en pleine guerre et qui se propose de préparer la reconstruction de la liberté en Europe une fois la guerre terminée. Même si Hitler était en train de gagner du terrain en Europe, pour Spinelli et Rossi c'était déjà clair que son entreprise était tellement folle que sa domination ne pourrait durer longtemps. L'occasion de rétablir la liberté, qui était la raison pour laquelle les adversaires d'Hitler combattaient, se présenterait donc vite. Il fallait ainsi sans attendre réfléchir déjà sur comment faire et quels instruments mettre en place pour reconstruire la liberté politique.

<sup>115</sup> Altiero SPINELLI, *Diario Europeo*, Vol. I (1948-1969), *op. cit.*, p. 362 (tr. personnelle).

<sup>116</sup> Altiero SPINELLI, *Come ho tentato di diventare saggio*, *op. cit.*, p. 311 (tr. personnelle).

Même si sur plusieurs points il est daté et que la méthode de lutte qu'il propose n'a jamais été mise en pratique<sup>117</sup>, le Manifeste de Ventotene reste un instrument fondamental pour reconstruire la pensée politique du Spinelli démocrate. Le premier élément important qu'on peut tout de suite mettre en évidence à sa lecture est que Spinelli et Rossi n'étaient pas opposés à l'Etat-Nation en tant que tel. Ils créditent à cette entité d'avoir joué un rôle important dans l'histoire. On lit à ce propos dans le Manifeste: «L'idéologie de l'indépendance nationale a constitué un puissant levain de progrès; elle a permis de surmonter bien des divergences basées sur l'esprit de clocher, dans l'optique d'une plus vaste solidarité contre l'oppression des dominateurs étrangers; elle a éliminé une bonne part des obstacles à la circulation des hommes et des marchandises; elle a fait étendre à l'intérieur des frontières de chaque nouvel Etat les institutions et les systèmes des peuples les plus civilisés aux populations les plus arriérées. Elle portait cependant en soi les germes de l'impérialisme que notre génération a pu voir grandir démesurément jusqu'à la formation d'Etats totalitaires et au déchaînement des guerres mondiales<sup>118</sup>».

Le germe de l'impérialisme est à ramener à deux éléments principaux qui caractérisent l'Etat-Nation européen de l'avant-guerre: le centralisme du pouvoir politique et la divinisation du principe de l'autonomie nationale. Ces deux éléments combinés ont fait que l'Etat-Nation est devenu le centre d'un pouvoir politique totalitaire et impérialiste.

En ce qui concerne le centralisme du pouvoir politique, Spinelli constate que, exception faite de quelques pays comme par exemple la Suisse, dans la majorité des pays européens toute l'administration des affaires collectives est accomplie par un organe administratif central qui reçoit les ordres de la capitale.

Ce type de structure administrative centralisée, né de la lutte contre le féodalisme, s'est consolidé dans la période des monarchies absolues et s'est accompli avec Napoléon. Au XIXe siècle, les mouvements libéraux et démocratiques ont cherché à soumettre cet organe central au contrôle du Parlement - pour garantir aux citoyens leurs libertés - mais le compromis entre Etat absolutiste et Etat libéral ne pouvait durer que jusque tant que l'Etat ne s'occupait que de questions très restreintes. Quand on a commencé à demander à l'Etat de s'occuper aussi de questions sociales, de développement et de contrôle de l'économie, de constructions d'infrastructures de plus en plus grandes et coûteuses, ce difficile compromis s'est cassé. Le tout-puissant appareil absolutiste des Etats européens - auquel, après la Révolution française, on avait commencé à appliquer aussi l'étiquette de protecteur de la nation - a obtenu encore plus de prestige aux yeux des citoyens, jusqu'à leur faire croire que les libres institutions n'étaient que quelque chose qui n'était pas indispensable. Lorsque l'Etat était confronté à de gros problèmes, une consultation des institutions libres n'aurait qu'empêché de trouver des solutions rapides, alors pourrait-on faire l'économie de leur avis et tout concentrer en un unique organisme politique. Et quand le pouvoir est concentré dans un seul corps, du moment que les hommes ne sont pas des anges, les abus des pouvoirs n'attendent pas pour se manifester.

La divinisation de l'indépendance nationale - et donc la nécessité pour une Nation d'avoir une complète indépendance économique, militaire et sociale pour pouvoir garder son indépendance politique - empêchait de penser que pour résoudre les problèmes d'un Etat, on pouvait se mettre ensemble avec d'autres Nations. Si une collaboration était impossible, la seule chose qu'il restait à faire à un Etat pour résoudre ses besoins économiques, sociaux et de sécurité n'était que de conquérir les autres et de les soumettre à son vouloir. Il devait devenir donc un Etat impérialiste.

Penser donc pouvoir rétablir la démocratie, dans le monde de l'après deuxième guerre mondiale, encore plus complexe et chargé de défis que celui du XIX siècle, en pensant rester à l'intérieur du principe d'autonomie nationale à tout prix et en rétablissant uniquement le paradigme de contrôle «organe central-

---

<sup>117</sup> C'est Spinelli lui-même qui a vu dans le Manifeste trois erreurs politiques importantes, qui ont compromis les idées que le Manifeste proposait. La première erreur est d'avoir cru que l'idée de la Fédération pouvait être de proche réalisation. La deuxième, beaucoup plus grave, est de ne pas avoir prévu que les Européens, après la guerre, ne demeureraient plus complètement maîtres de leur destin. La troisième est d'avoir écrit la méthode de lutte qu'il fallait mettre en œuvre avec un langage encore trop léniniste. Altiero Spinelli, *Come ho tentato di diventare saggio*, op. cit., p. 312 (tr. personnelle).

<sup>118</sup> Altiero SPINELLI, Ernesto ROSSI, *Le Manifeste de Ventotene*. Chapitre: *La crise de la civilisation moderne*, [www.altierospinelli.org](http://www.altierospinelli.org).

parlement», qui avait déjà montré toute sa précarité, c'était pour Spinelli un contresens, une manière de ne pas vouloir accepter les enseignements de l'histoire. Un nouveau paradigme politique devait être inséré pour faire face au problème de centralisation, d'impérialisme et de guerre que les Etats européens avaient dans leur sein. Ce nouveau paradigme était celui du fédéralisme<sup>119</sup>.

Ce nouveau paradigme, non seulement mettrait fin aux problèmes de la menace continue à la liberté qu'une excessive centralisation étatique pose, mais permettrait aussi à une société de se développer sans nuire aux autres. Pour une société à organisation fédéraliste, l'amélioration des conditions sociales, politiques, économiques de ses membres n'est pas un problème; au contraire c'est quelque chose de fondamental pour son développement. L'histoire de la Suisse sur ce point le montre. La collaboration, à travers l'organisme de la Confédération, des Cantons entre eux, n'a pas entravé le développement des Cantons, mais elle l'a favorisé.

Des considérations précédentes, on peut faire ressortir que Spinelli partageait les soucis de ceux qui se battaient contre un Etat national trop centralisé, par peur qu'il enlève la liberté et la responsabilité aux citoyens, mais il croyait, à la différence des fédéralistes proudhoniens, que sur cet aspect il y avait peu de possibilité d'action, parce que la tradition de centralisation nationale était trop répandue. Les institutions régionales nationales avaient perdu complètement du poids politique et de la légitimité devant les yeux de leurs citoyens. Il aurait été très difficile donc de réorganiser la structure de l'Etat-Nation en la rendant plus fédéraliste. Au contraire, sur le plan européen, il restait un ample espace de manœuvre et c'était donc sur cet aspect que Spinelli s'est concentré<sup>120</sup>.

À beaucoup de questions politiques que le monde contemporain posait, qu'elles soient de défense, de politique étrangère ou de développement économique, l'Etat-Nation de l'après-guerre - comme déjà celui de l'avant-guerre - n'était plus capable d'y faire face en restant à l'intérieur de son territoire. Si on voulait donc répondre à ces problèmes pacifiquement, on devait mettre en place un organisme supranational. Pour Spinelli, cet organisme supranational aurait dû être un Etat fédéral européen, parce que seulement à travers la création d'une entité fédérale, il y aurait eu une subdivision des pouvoirs capable de garantir, soit au niveau national, soit au niveau européen, les libertés politiques de ses membres: Etats fédérés et citoyens.

Les exigences économiques, sociales et de paix de l'époque auraient imposé sans aucun doute une construction politique qui allait au-delà de l'Etat-Nation. Aux Européens donc, le choix de décider s'ils en voulaient une qui leur garantisse les libertés démocratiques ou pas. On ne pouvait nier cette tendance. Mais, si après la guerre, il y avait eu encore des gens qui refuseraient de l'admettre - comme il écrit dans le Manifeste - cela serait simplement à attribuer au fait que ceux-ci étaient disposés à nier l'évidence, plutôt que renoncer aux privilèges que l'Etat-Nation leur avait accordés historiquement.

On peut ajouter deux remarques sur cette façon spinellienne de lire la réalité politique. Le fait de reconnaître dans une entité des éléments très positifs (dans notre cas l'entité Etat-Nation) et en même temps de voir que dans celle-ci existent aussi les germes qui peuvent l'amener à sa destruction comme à celle du but pour laquelle elle avait été créée, est une caractéristique de sa façon de concevoir la réalité. C'était Hegel qui lui avait transmis cette façon «dialectique» de lire les événements. Il écrit dans son autobiographie: Hegel avait laissé dans mon esprit la conception «d'un sens parfois clair, parfois mystérieux, toujours dramatique, du mouvement dialectique des choses et des pensées. De ce qui existe se dégage toujours, de manière maléfique, ce qui le porte à sa destruction, à laquelle on ne résiste pas en cherchant à récupérer ce qui existait déjà, mais en arrivant à développer quelque chose de nouveau<sup>121</sup>».

---

<sup>119</sup> Altiero SPINELLI, *La crisi degli Stati Nazionali*, (sous la direction de Lucio Levi), Bologna, Società editrice il Mulino, 1991, pp. 45-53.

<sup>120</sup> Il est intéressant de constater que ces considérations (écrites en 1944) soient faites par un Italien. Peut-être qu'aujourd'hui, devant l'ampleur que le mouvement de la *Lega Nord* italienne a acquise, avec sa politique du fédéralisme, il changerait d'avis. Mais seulement peut-être parce que c'est aussi vrai qu'une politique du fédéralisme fonctionne seulement s'il y a des organisations politiques qui savent s'autogouverner. Ce qui n'est pas toujours le cas pour les régions de l'Italie, surtout pour celles du Sud. Il serait intéressant de réfléchir ultérieurement sur cet aspect, mais ce serait aller trop loin par rapport à notre objectif.

<sup>121</sup> Altiero SPINELLI, *Come ho tentato di diventare saggio*, *op. cit.*, p. 166 (tr. personnelle).

Cette lecture dialectique de la réalité, Spinelli l'applique aussi, on l'a vu, au domaine de la politique; comme l'avait fait - à vrai dire - aussi Marx et Engels dans leur Manifeste, même si c'était, bien sûr, par rapport à une construction politique et sociale différente.

Dans le Manifeste de Ventotene, on perçoit encore une certaine influence marxiste et léniniste dans la structuration de la pensée politique de Spinelli. L'illusion de ce Manifeste par exemple - selon laquelle la subdivision de l'Europe en Etat-Nation après la guerre aura presque sûrement disparu - peut éventuellement trouver son origine dans une vision marxiste de l'histoire. Même si pour Spinelli - il faut absolument le souligner - il était clair que ce n'était plus à l'histoire d'imposer la construction politico-institutionnelle de la nouvelle société, mais à l'homme avec son action.

Le contexte historique est néanmoins déterminant pour rendre une construction politico-institutionnelle apte ou non aux exigences politiques et sociales d'une époque bien déterminée: si l'Etat-Nation n'avait pas atteint sa maturité, la construction d'une fédération d'Etats européens n'aurait aucune chance d'être mise en place; mais si le contexte joue un rôle important, cette construction ne peut advenir sans l'action créatrice de l'Homme. C'est l'Homme qui décide s'il veut construire une entité politique plus libérale ou plus totalitaire. L'Homme est le créateur des institutions et non pas la nécessité historique, comme ce l'était, au contraire, pour Marx.

Même avec l'interprétation que les seuls protecteurs de la souveraineté totale de l'Etat-Nation ne sont que ceux qui reçoivent encore des privilèges de cette structure, on peut voir un certain écho de la pensée communiste et socialiste italienne. Le Parti socialiste italien, à l'époque de la Première Guerre mondiale, avait fait toute une campagne contre ceux qui participaient à la guerre, parce que, en agissant ainsi, ils ne soutenaient pas la Nation, mais les privilèges de la classe dominante. Toutefois, si Spinelli reprend certains éléments de cette pensée, il lui enlève tout le schéma interprétatif-historiciste de la nécessité historique.

Le Manifeste de Ventotene a été rédigé pendant la guerre, avec la précise intention d'appeler les gens au combat pour la mise en place d'un Etat fédéral européen après la chute d'Hitler. C'est donc un Manifeste qui, en plus d'expliquer les raisons pour lesquelles la division de l'Europe en Etats-Nations s'est muée en crépuscule, donne un espace très important à la construction de la lutte politique. Cette lutte politique, si nécessaire, aurait pu aller au-delà des limites que la démocratie imposait. Cette idée constitue un deuxième pivot conceptuel dans le Manifeste de Ventotene de Spinelli et de Rossi, le premier étant l'explication des causes du crépuscule de l'Etat-Nation.

Spinelli et Rossi étaient en effet convaincus que, au moment où les anciennes institutions seront tombées et que les nouvelles devront encore être créées, l'instrument de la démocratie ne peut fonctionner. L'histoire le montre. Ils écrivent à ce propos: «Les démocrates ne renoncent pas, par principe, à la violence; mais ils veulent l'employer seulement lorsque la majorité est convaincue qu'elle s'avère indispensable, c'est-à-dire lorsqu'elle ne constitue plus qu'un point superflu à mettre sur le "i"; ce sont donc des dirigeants aptes seulement aux périodes d'administration courante, où le peuple est convaincu dans son ensemble de la bonté des institutions fondamentales, qui ne doivent être retouchées que sous des aspects relativement secondaires. Dans les époques où les institutions ne doivent pas être administrées, mais créées, la pratique démocratique fait faillite, avec éclat. La pitoyable impuissance des démocrates lors des révolutions russe, allemande, espagnole en constitue un exemple en trois occasions récentes<sup>122</sup>».

Dans des situations politiques qui demandent la création d'ordres nouveaux, on ne peut donc malheureusement que mettre en place un Parti Révolutionnaire qui, pour une brève période, établit une espèce de "dictature" destinée à préparer les gens aux nouvelles libertés et à la nouvelle organisation politique. On ne peut pas faire autrement. Le peuple a besoin d'un guide fort, parce qu'il a besoin d'être éduqué aux libertés politiques.

Dans le Manifeste, on lit encore: «Le peuple sent qu'il a certaines exigences à satisfaire, mais il ne sait pas, avec précision, ni quoi vouloir ni quoi faire. Mille cloches résonnent à ses oreilles. Avec ses millions de

---

<sup>122</sup> Altiero SPINELLI, Ernesto ROSSI, *Le Manifeste de Ventotene*. Chapitre: *Vieilles et nouvelles générations.*, [www.altierospinelli.org](http://www.altierospinelli.org).

têtes, il ne parvient pas à s'orienter et il se désagrège en une quantité de tendances en lutte entre elles<sup>123</sup>». Ce qu'il faut, dans ces circonstances, ce ne sont pas des prédicateurs qui exhortent - d'où les risques opposés d'une inaction litigieuse ou d'une jacquerie incohérente et infructueuse - mais des chefs qui guident et qui connaissent le but à atteindre<sup>124</sup>.

Cette idée de la nécessité d'une espèce de dictature après la guerre pour éduquer les gens aux libertés, exprimée dans un langage, comme on peut voir, très léniniste, a suscité beaucoup de crainte parmi les démocrates auxquels Spinelli soumettait le Manifeste de Ventotene, et rencontré leur refus. C'est pour cette raison que, désormais vieux, il écrivait dans son autobiographie qu'une des plus grandes erreurs que Rossi et lui avaient commises, dans la rédaction du Manifeste de Ventotene, c'était d'avoir construit une méthode de lutte encore trop léniniste. «L'exigence, juste, de guider les masses, au lieu de suivre leurs élans spontanés [...]»<sup>125</sup> pouvait et devait être structurée d'une manière différente.

Cette idée de la nécessité de diriger les masses, même si Spinelli se reproche de l'avoir exprimée dans un langage trop léniniste dans le Manifeste de Ventotene, est et restera une caractéristique typique de sa pensée politique. Deux passages de ses écrits, l'un pendant et l'autre après la guerre, peuvent être, à ce propos, explicatifs. Le premier se trouve dans une note qu'il écrit, en novembre 1941, concernant le pouvoir.

«Qui doit être chargé de diriger les masses? Comment il faut-il faire pour mettre en œuvre cette tâche? Il est clair que celui qui veut diriger les masses doit partager, en gros, les mêmes idéaux que les personnes qu'il se propose de diriger. Mais à lui, et uniquement à lui, doit incomber la tâche de préciser quels sont les buts communs et la coordination des moyens pour atteindre ces objectifs. [...] On ne peut pas espérer que l'homme de la rue sache ce qu'il faut faire. Celui-ci ressent certaines exigences, mais il demande à l'homme politique comment pouvoir les réaliser, surtout dans les périodes de crise. [...] Les chefs donc ne doivent pas uniquement faire ce que les masses savent vouloir. Les dirigeants doivent utiliser les passions du peuple, mais ils ne doivent pas, autrement c'est la faillite de leur tâche, devenir esclaves d'elles. Il faut diriger le peuple. Cela n'est pas du cynisme, ni de l'esprit tyrannique, c'est du réalisme politique<sup>126</sup>».

Le deuxième passage, qui explicite encore mieux quelle était la vision politique de Spinelli sur ce sujet, se trouve dans son ouvrage *Dagli Stati sovrani agli Stati Uniti d'Europa*. Dans cette analyse politique, on lit que: «[...] la construction d'une civilisation, et surtout la construction de la plus difficile et de la plus haute des civilisations que l'esprit humain ait réussi jusqu'à maintenant à concevoir, c'est-à-dire celle d'une liberté pour tous et d'une justice pour tous, ne peut être que l'œuvre de ceux qui savent. C'est-à-dire, de ceux qui savent politiquement quelles sont les choses qu'il faut créer, qui connaissent le procès nécessaire pour y arriver, qui reconnaissent quelles sont les forces élémentaires et spontanées qui doivent être combinées entre elles, qui savent, en un seul mot, diriger l'humanité. Il ne s'agit jamais d'un seul individu. C'est toujours un ensemble de personnes. Tout de même, il faut dire que l'idée ancienne selon laquelle la construction des Etats est toujours l'œuvre de quelques sages législateurs est beaucoup plus proche de la réalité, bien qu'elle soit extrêmement simplifiée, que l'idée moderne qui fait naître les Etats d'un *Weltgeist*, de la volonté du peuple, de l'aspiration d'une classe<sup>127</sup>».

Et Lénine et Spinelli sont donc convaincus qu'il faut diriger les masses. Mais, si Lénine justifiait cette direction à travers l'expédient que la tâche d'un chef communiste n'était que celle de se limiter à comprendre et expliciter ce que le *Zeitgeist* ou le prolétariat veut, chez Spinelli la nécessité de diriger les masses est justifiée à travers le paradigme de l'acceptation de la réalité politique. Une des tâches des chefs politiques est donc celle d'apprendre aux masses ce qu'elles, toutes seules, ne peuvent pas savoir à cause de leur vision politique trop limitée. L'individu, chez Spinelli, assume donc un rôle central dans le développement des ordres politiques. Cela porte l'idéalisme de Spinelli du socialisme vers le libéralisme.

---

<sup>123</sup> *Ibid.*

<sup>124</sup> *Ibid.*

<sup>125</sup> Altiero Spinelli, *Come ho tentato di diventare saggio*, *op. cit.*, p. 312 (tr. personnelle).

<sup>126</sup> Altiero SPINELLI, *Machiavelli nel secolo XX. Scritti del confino e della clandestinità: 1941-1944*, *op. cit.*, p. 119 (tr. personnelle).

<sup>127</sup> Altiero SPINELLI, *Dagli Stati Sovrani agli Stati Uniti d'Europa*, Firenze, La Nuova Italia, 1950, pp. 167-168 (tr. personnelle).

La tâche d'un politicien, pour lui, n'est donc pas celle d'exécuter ce que les masses veulent d'un point de vue politique, mais de leur expliquer ce qui est mieux pour elles et de les diriger vers cette réalisation. La majorité de la population européenne, après la guerre, voulait qu'en Europe revienne la liberté. On ne pouvait pas toutefois penser que les instruments pour l'obtenir pouvaient être déterminés par cette majorité; c'était les élites démocratiques qui connaissent les choses politiques qui devaient s'en occuper, précisément en raison de leur connaissance profonde de ces choses.

Même le passage à la phase de sensibilisation des masses sur la question européenne ne sera pas conçu par Spinelli suivant la croyance que les masses savent mieux que les politiciens quoi faire, mais simplement parce qu'il pensait que, s'il réussissait à obtenir assez de consensus, il pourrait exercer une pression majeure sur les gouvernants, en parvenant ainsi à marginaliser les oppositions. Pour Spinelli, la tâche donc de construire l'Europe d'un point de vue institutionnel après la guerre était, et ne devait qu'être, dans les mains des politiciens et non pas dans celles des masses. Il n'agissait pas de cette manière par esprit tyrannique, mais parce qu'il était convaincu que cela était la réalité politique, qu'on ne pouvait changer. Ce que par contre on pouvait décider de faire, c'était de construire ou une société d'esclaves ou une société d'hommes libres, c'est-à-dire, dans le langage spinellien, ou bien une société qui resterait ensemble par peur du pouvoir politique et qui éduquerait les gens à la servilité, ou bien une société qui croirait dans la conscience libre de l'homme et qui enseignerait aux gens à penser par eux-mêmes.

Dans son carnet du 4 novembre 1951 (c'était l'époque de son combat pour la CED), il affirme qu'il agira comme constructeur de l'Europe seulement jusqu'au moment où les politiciens, donc le dialogue politique, auront le rôle principal dans cette construction et non les masses et le sentimentalisme. Il écrit: «Une petite secte cherche à convaincre les chefs des démocraties européennes de faire la révolution fédéraliste européenne. C'est une bataille difficile et avec de grosses probabilités d'être perdue. Mais c'est la seule forme sous laquelle l'action peut être conduite. Si elle fait faillite et si l'Europe n'est pas submergée par le bolchevisme, alors la phase mazzinienne viendra, avec son appel au peuple et avec quelques manifestations terroristes. Mais moi, je ne serai pas le Mazzini de l'Europe. Il me manque la ferveur missionnaire et la grossièreté des appels sentimentaux qui sont nécessaires<sup>128</sup>».

Dire que pour Spinelli, la tâche de construire l'Europe était dans les mains des politiciens, n'est pas pareil que d'affirmer qu'il était favorable à une construction européenne qui ne serait pas passée par le dialogue politique et le consensus du peuple, mais uniquement par un marchandage entre diplomates des pays européens. Mais de cet aspect nous parlerons en détail quand nous analyserons les motivations qui l'ont porté à devenir Commissaire et Parlementaire européens. Ce qui est important pour le moment est uniquement de retenir que, pour Spinelli, la construction d'un Etat fédéral européen, surtout quand l'Europe n'existe pas encore, nécessite un groupe d'hommes qui prendraient en main, avec décision, la direction du peuple européen pour le conduire vers un Etat fédéral européen. Spinelli et Rossi se sentaient prêts à guider les antifascistes européens dans la réalisation de leur désir de liberté et de démocratie contre les forces contraires qui avaient été responsables de l'instauration des régimes totalitaires en Europe. Et ce monde de liberté en Europe ne pourrait être protégé qu'à travers une Fédération européenne, parce que, c'est seulement à travers la création d'un Etat fédéral européen que les germes du centralisme, du totalitarisme et de l'impérialisme présents dans les Etats-Nation européens pourraient être endigués.

## 1.2 *Le Manifeste des fédéralistes européens*

### 1.2.1 La naissance du Manifeste des fédéralistes européens: contexte et propos

Juste après la guerre, Spinelli prend conscience que l'écroulement des structures étatiques et la possibilité pour les Européens de décider librement de leur destin n'étaient qu'une prévision illusoire. L'Europe a été divisée en deux et mise sous l'influence ou de l'URSS ou des Etats-Unis. Ni l'Europe sous l'influence occidentale, ni celle sous l'influence orientale ne sont plus libres de décider de manière autonome de leur politique extérieure. Etats-Unis et URSS décident pour eux. La stratégie de mettre en place un parti révolutionnaire pour créer un Etat fédéral européen, pour lequel il avait combattu pendant la guerre et son

---

<sup>128</sup> Altiero SPINELLI, *Diario europeo*, Vol. I (1948-1969), *op. cit.*, pp. 101-102 (tr. personnelle).

exil en Suisse, perd donc de sa valeur. Si un Etat européen devait être créé, les fédéralistes devraient le mettre en place avec l'accord des Etats-Unis. Une collaboration avec l'URSS serait inutile, parce qu'elle n'aurait jamais laissé les pays sous son influence libres de s'autogouverner et de devenir une Union d'Etats fédéralistes démocratiques.

Le Plan Marshall, puis la CED donneront pourtant la possibilité à Spinelli de convaincre les politiciens européens et les Etats-Unis de l'importance de constituer un Etat fédéral européen, mais l'un et l'autre ne lui donnent pas les fruits espérés. Avec l'échec de la CED, Spinelli se rend compte que sa stratégie de conseiller des princes ne peut plus fonctionner, mais que la nécessité de mettre en place un Etat fédéral européen n'a pas perdu de son importance: le contexte politique montre au contraire toute l'urgence de cette création. Ce qu'il faut faire alors n'est que de changer la stratégie de combat: il ne faut plus se diriger vers les politiciens, mais sensibiliser les citoyens au projet européen, pour ensuite convaincre les politiciens à la mise en place de cet Etat. L'idée de Spinelli est de créer une telle pression populaire sur les politiciens, que la seule chose qu'ils pourraient faire serait d'accepter un Etat fédéral européen. Ce ne sont donc plus les politiciens qui convaincront le peuple de se fédérer, comme cela avait été le cas dans la constitution des Etats-Unis, mais le peuple qui pousserait son gouvernement à se fédérer, parce que cela serait son aspiration.

C'est dans ce contexte de lutte qui devait être menée principalement par le Congrès du Peuple européen, que s'insère la rédaction du Manifeste des fédéralistes européens.

Le Manifeste de Ventotene lui a permis de mettre en lumière les dangers présents dans la structure de l'Etat-Nation, issu de l'époque des monarchies absolues (excessif centralisme et divinisation de l'indépendance nationale), et de mettre en relief l'importance que Spinelli attribue aux hommes familiers des choses politiques pour la construction d'entités politiques. Le Manifeste des fédéralistes européens permet d'approfondir la question de la crise de l'Etat-Nation et la question de la nécessité pour l'Europe de se fédérer si elle veut garder son autonomie sur le plan politique, vis-à-vis des grandes puissances. La dimension de la politique étrangère et de la force internationale qu'un Etat doit avoir pour garder son autonomie politique prend plus d'importance dans ce Manifeste que dans celui de Ventotene. Lors de la rédaction du Manifeste de Ventotene, Spinelli n'avait pas encore réalisé que l'Europe n'aurait plus l'indépendance politique qu'elle avait avant la guerre. Quand il rédige le Manifeste des fédéralistes, il est par contre clair pour lui que si l'Europe ne faisait rien pour s'unir, son indépendance politique disparaîtrait complètement. Les réflexions sur le pouvoir politique et la façon de garder son autonomie et sa force politique deviennent donc centrales dans ce Manifeste. Machiavel, qui a médité sur la construction du pouvoir politique, et Hamilton, qui a pu joindre à la réflexion la pratique en participant à la construction effective du premier gouvernement fédéraliste apparu dans l'histoire, deviennent dans ce Manifeste ses maîtres principaux, comme il le dit dans l'introduction<sup>129</sup>.

De Machiavel, il reprendra le pragmatisme et une attention pour les mécanismes de la lutte pour le pouvoir. De Hamilton, «le Machiavel américain<sup>130</sup>», il reprendra l'idéalisme conjugué au réalisme politique. Hamilton avait réussi à conjuguer les exigences de liberté que la Fédération américaine incarnait, et une préoccupation réaliste dans la recherche d'éléments de puissance (économique et militaire) qui ont pu permettre à la toute jeune démocratie américaine de se maintenir en vie. Aussi Spinelli dans son Manifeste accorde beaucoup de place, par rapport au Manifeste de Ventotene, à ces éléments de puissance.

Il n'est donc peut être pas faux de supposer que Spinelli, comme Hamilton le faisait des Etats-Unis, regardait l'Europe comme «un Hercule au berceau»: un Hercule enfant qui ne pouvait pas être confié à des nourrices ingénues bercées d'un excessif idéalisme fédéraliste, et qui refuseraient la lutte pour le pouvoir et le compromis politique.

---

<sup>129</sup> Altiero SPINELLI, *Il Manifesto dei federalisti europei*, Parma, Guanda, 1957, p. 9.

<sup>130</sup> John Lamberton HARPER, *American Machiavelli: Alexander Hamilton and the Origins of U.S. Foreign Policy*, Cambridge, Cambridge U.P., 2004.

Mais s'il consacre beaucoup d'attention aux analyses réalistes, il ne s'arrête pas à elles. On verra ainsi comment il utilise les pères du réalisme pour surmonter le réalisme même (au moins celui qui voit dans l'Etat-Nation une entité politique insurmontable), en voyant dans le système international hobbesien une raison pour la création d'une unité internationale entre Etats capable de prévenir les guerres et les totalitarismes.

Le Manifeste des fédéralistes traite donc principalement de la construction d'un pouvoir politique. Il est rédigé dans un style d'écriture froid, caractéristique des écrits politiques de Spinelli. En effet, celui-ci essaye toujours dans ses écrits politiques de ne pas toucher la sphère sentimentale. C'est une sphère dans laquelle, en principe, la politique ne doit pas selon lui entrer. Le premier élément qu'on peut tout de suite noter à la lecture, est en effet que même si ce Manifeste a été rédigé pour sensibiliser les gens à la construction européenne, Spinelli cherche à en indiquer les raisons d'une manière objective. La construction d'un Etat fédéral européen n'est pas présentée comme quelque chose qui doit se réaliser pour des raisons qui touchent, en quoi que ce soit, la sphère sentimentale: il ne la justifie pas, par exemple, pour un idéal de fraternité entre Européens, ou par l'idée, qu'unis, les hommes seraient plus heureux. De ces domaines le pouvoir politique ne doit pas selon lui s'occuper. Ce à quoi un gouvernant doit au contraire s'intéresser, et qui intéresse donc Spinelli en tant que constructeur de nouveaux ordres politiques, est comment bâtir, conserver et renforcer une certaine structure politique: dans son cas, la démocratie en Europe.

Et comment ne pas voir une similitude d'attitude, aussi sous cet aspect, avec Hamilton? À la lecture de *The Federalist Papers*<sup>131</sup>, on ne peut qu'être frappé de la façon non rhétorique et simple par laquelle Hamilton décrit la problématique fédéraliste, qui diffère des deux autres auteurs des *papers*.

### 1.2.2 Le contenu du Manifeste des fédéralistes européens

Le système fédéraliste - avec son équilibre entre pouvoirs et intérêts, au sein duquel la liberté personnelle peut prospérer - a démontré dans l'histoire être le seul capable de tenir ensemble, d'une part, la possibilité de s'exprimer et de s'organiser selon ses propres coutumes nationales et, d'autre part, la possibilité de vivre ensemble pacifiquement, grâce au partage des mêmes droits. Mais les politiciens européens n'ont pas voulu donner crédit à cette idée et ont cru pouvoir unir les Européens sans toucher à leur organisation en Etats-Nations souverains. Donc tous leurs efforts d'unions - qui étaient en train de naître dans les années de la rédaction du Manifeste des fédéralistes, pensons en particulier à la mise en place de la CEE - n'étaient pour Spinelli que des tentatives qui ne pouvaient pas avoir de consistance. La caractéristique des Etats souverains, écrit-il dans son Manifeste, est de décider et d'agir sans reconnaître aucune loi et aucun pouvoir supérieur à eux. «Leur devoir principal est de s'occuper des intérêts de leurs citoyens, sans être obligés, ni avoir la possibilité, de se préoccuper des intérêts des autres Etats et des autres peuples<sup>132</sup>». Comment penser donc de créer une union, utile pour chaque Etat, dans ces conditions? Impossible pour Spinelli, si on ne touche pas au principe de la souveraineté de l'Etat-Nation.

Une union des Européens est pour lui fondamentale. Ce n'est plus seulement le péril du totalitarisme et de la guerre entre Européens, mais c'était aussi, et surtout, la possibilité de garantir à l'Europe un futur d'autonomie politique et de développement, un avenir, en un mot, de liberté politique.

Le contexte historique européen était propice à la mise en place de cette construction. Grâce à la présence des Américains en Europe occidentale, on pouvait unir les Européens dans une entité fédérale de manière pacifique, comme les Américains il y a deux siècles. Mais les politiciens européens, au lieu de donner crédit à cette idée, continuaient à créer des organismes d'union inefficaces selon Spinelli.

Le peuple européen devait entrer en jeu, et cueillir l'occasion que le contexte donnait pour mettre en place un organisme politique vraiment efficace, ou bien la laisser passer. À lui le choix.

---

<sup>131</sup> Alexander HAMILTON, James MADISON, John JAY, *The Federalist Papers* (sous la direction de Roy P. Fairfield), New York, Anchor Books, 1961.

<sup>132</sup> Altiero SPINELLI, *Il Manifesto dei federalisti europei, op. cit.*, pp. 13-14 (tr. personnelle).



### 1.2.3 Pourquoi est-il nécessaire de construire un Etat fédéral européen?

Le cadre étatique national n'est plus à même d'accomplir beaucoup de tâches qui concernent un Etat en tant que tel. Des fonctions comme celles de l'ordre public, de l'instruction, de la justice, de la santé peuvent continuer à être administrées par les Etats nationaux, affirme Spinelli, parce qu'ils sont tranquillement encore capables de les accomplir, mais il y a beaucoup d'autres fonctions qu'ils ne sont plus capables de remplir. Une efficace politique économique, sécuritaire et diplomatique, ils ne sont plus capables de la faire, tandis qu'un Etat fédéral européen le serait. Voilà la raison pour laquelle il faut construire un Etat fédéral européen.

Toutes les fonctions, que l'Etat national n'est plus capable d'accomplir, doivent être transférées à l'entité fédérale. Ce qu'il faut transférer à l'institution fédérale est, comme première fonction, celle de la politique économique. Il faut mettre en œuvre, selon lui, une politique économique qui permette effectivement le développement matériel d'un pays et non pas simplement garantir sa subsistance. Ce qu'on fait encore aujourd'hui, au contraire - écrit-il dans son Manifeste - est une politique économique nationaliste qui rend impossible d'élever le niveau matériel des citoyens des Etats européens. Avec la création d'un marché commun, par contre - selon une logique de spécialisation ricardienne assez linéaire - on pourrait avoir un libre accès aux ressources et à une division du travail rationnelle, en permettant de cette manière aux prix des produits de baisser. La politique économique nationale n'avantage aujourd'hui que les pouvoirs économiques nationaux qui, grâce à la protection de l'Etat, sont devenus des puissances, souvent même des monopoles, aux frais des consommateurs<sup>133</sup>. En outre, on lit, toujours dans le Manifeste, «[...] avec ce type d'économies nationales, faibles, dominées par des groupes privilégiés, privées d'une solidarité qui va au-delà des frontières nationales et obligées à des rythmes de développement différent d'un pays à l'autre, une politique de justice et de sécurité sociale sérieuse ne peut pas être mise en œuvre<sup>134</sup>». Dans ces conditions de mi-concurrence économique et mi-protection des différentes économies nationales, «[...] plus un Etat s'efforce d'établir un système de justice sociale à l'échelle nationale, plus il alimente dans les classes travailleuses un obtus et égoïste nationalisme, indifférent aux difficultés des camarades au-delà de la frontière<sup>135</sup>». Le cadre étatique national donc, en plus d'être une menace pour la paix en Europe, est inefficace pour assurer un développement économique et une protection sociale durable.

Mais il y a aussi une autre fonction que l'Etat-Nation n'est plus capable d'accomplir et qui devrait donc être transférée à l'Etat fédéral: la politique de sécurité. «Les Etats nationaux d'Europe continuent à avoir et à employer l'armée, comme si véritablement ils pouvaient pourvoir à la défense de leurs pays<sup>136</sup>». Ils demandent à leurs citoyens d'importantes sommes d'argent et une partie non négligeable de leur temps pour la protection de la nation, bien qu'ils sachent que leur armée nationale ne pourrait pas défendre leur pays en cas de guerre. «Les forces armées nationales avaient un sens quand les périls de guerre venaient des rivalités nationales européennes; elles n'en ont plus aucun quand le péril provient par contre des rivalités entre puissances mondiales, comme c'est le cas aujourd'hui. Au contraire, elles sont un obstacle à l'organisation efficace de la défense<sup>137</sup>».

La solution à ces lacunes dans la politique sécuritaire ne repose pas, pour Spinelli, sur un système d'alliances entre Etats européens (comme il est pratiqué aujourd'hui). Un tel système, «[...] même s'il est imposé par les circonstances, est aléatoire, parce que les Etats européens ont un passé lointain et très proche de guerres réciproques, de méfiance et de rancune, qu'ils ne peuvent pas surmonter tant qu'ils restent souverains<sup>138</sup>». La méfiance issue du passé ne peut pas se transformer magiquement en une amitié pour l'avenir, s'il n'y a pas quelque chose de plus grand qui tienne les Etats européens ensemble. En outre, très pragmatiquement, Spinelli affirme que les Etats européens n'ont pas les moyens financiers, même s'ils le voulaient, de faire face aux coûts que désormais la politique de sécurité impose. Pour cela, il faut être de grandes puissances économiques, mais - comme on l'a montré - aucun Etat européen ne pouvait se déclarer tel. Même si les Etats européens continuent donc à se penser comme autonomes sur le plan de la

<sup>133</sup> *Ibid.*, pp. 27-36.

<sup>134</sup> *Ibid.*, p. 31 (tr. personnelle).

<sup>135</sup> *Ibid.*, pp. 31-32 (tr. personnelle).

<sup>136</sup> *Ibid.*, p. 32 (tr. personnelle).

<sup>137</sup> *Ibid.*, p. 33 (tr. personnelle).

<sup>138</sup> *Ibid.* (tr. personnelle).

politique sécuritaire, en réalité leurs forces armées ne sont et ne peuvent qu'être des forces auxiliaires des grandes puissances mondiales<sup>139</sup>.

Si les Etats européens conservent donc encore leur armée nationale, c'est uniquement pour protéger les privilèges sociaux et politiques d'une subtile couche de politiciens et de généraux. «Ceux-ci savent très bien ne plus pouvoir prendre en charge, en cas de nécessité, la direction de la défense de leur pays, mais ce n'est pas leur intérêt de le dire<sup>140</sup>». À la sécurité de l'Etat et de l'Europe, ils préfèrent conserver «leur honneur, leur autorité et leur pouvoir abusif<sup>141</sup>».

Spinelli, dans son Manifeste, critique fortement aussi les diplomaties des Etats européens. Il les accuse d'être incapables de conduire une vraie politique étrangère. Les diplomates européens, affirme-t-il, ne veulent pas admettre, face à eux-mêmes, être incapables, à présent, de faire une politique étrangère qui soit vraiment encore utile au pays. Ils négligent le fait que le contexte international a changé et que leurs pays n'ont plus la puissance qu'ils avaient auparavant. «Quand ils traitent avec les grandes puissances, les Etats européens croient encore être des grandes puissances. En réalité ils ne sont que des protectorats, plus au moins autonomes, d'une des grandes puissances - parfois dociles, parfois querelleurs, capables aussi de jouer un double jeu et de changer d'opinion à leur convenance - mais toujours dépendants. Leur prétention à jouer un rôle dans la tension entre les deux puissances, Etats-Unis et Union Soviétique, est sans contenu, parce qu'ils n'ont plus la force, ni d'avoir une ligne politique solide et continue, ni de se faire écouter<sup>142</sup>». Aussi donc sur le plan de la politique étrangère, les Etats nationaux européens ne sont plus capables d'accomplir les tâches nécessaires pour être des Etats libres et indépendants. Mais les diplomaties européennes, au lieu de se rendre compte de cela et de mettre un frein à cette situation d'impuissance, contribuent à maintenir avec leur comportement cette dépendance vis-à-vis des grandes puissances. Quand elles traitent entre elles pour faire face à leurs problèmes communs, animées encore par de vieilles jalousies, elles ne font que saboter la volonté d'unité qui quelquefois se présente dans quelque ministère. Dans ses années de militance politique pour la construction d'un Etat fédéral européen, Spinelli a constaté que ce sont elles les premiers obstacles à la formation d'une Europe unie. Il l'avait, en partie, déjà compris avant, mais c'est pendant sa militance au Parlement européen qu'il s'en rend compte complètement. Dans son discours contre l'Acte unique, cet aspect émerge clairement. On peut lire: ministres et diplomates européens «[...] ont démontré, même à ceux qui ne voulaient pas le croire, que ce ne sont pas les représentants des citoyens européens qui ne sont pas capables d'avoir une vision commune, mais les diplomates nationaux<sup>143</sup>». Ce sont eux, suivis ensuite par les cartels, les monopoles, les féodalités économiques, les groupes corporatifs, les bureaucraties étatiques et les «grands» Etats nationaux, les premiers responsables de la faillite de la construction d'une Europe unie, et pas le peuple européen.

Les principaux ennemis de l'Etat fédéral ne se trouvent donc pas à l'extérieur des frontières de l'Europe, mais à l'intérieur. Ils comptent tous ceux qui se déguisent en protecteurs de la patrie seulement pour protéger leurs privilèges.

Le Manifeste de Ventotene naît pendant la guerre et a comme destinataires principaux les élites intellectuelles et politiques européennes qui se fixent comme objectif la reconstruction de la démocratie en Europe. Spinelli se focalise donc surtout sur la nécessité de la mise en place d'un Etat fédéral européen comme entité indispensable pour mettre fin aux périls du totalitarisme et de la guerre qui sont présents dans le cadre politique de l'Etat-Nation. En revanche, le Manifeste des fédéralistes a été rédigé dans un moment de paix et surtout, dans un contexte qui montrait clairement que les Etats européens avaient perdu leur force internationale. Ce qui menaçait donc l'Europe n'était plus la guerre entre Etats européens, mais la perte d'indépendance politique vis-à-vis de l'URSS et des Etats-Unis. Dans ce Manifeste, on voit ainsi l'effort de Spinelli d'expliquer au peuple européen, de la manière la plus simple possible, les raisons de ce péril et la nécessité de créer un pouvoir politique de dimension transnationale, tel qu'il puisse assurer les économies d'échelle: matérielles, ou sur le terrain de la politique internationale vis-à-vis des grandes

---

<sup>139</sup> *Ibid.*

<sup>140</sup> *Ibid.*, p. 34 (tr. personnelle).

<sup>141</sup> *Ibid.*, (tr. personnelle).

<sup>142</sup> *Ibid.*, p. 35 (tr. personnelle).

<sup>143</sup> Edmondo PAOLINI, *Altiero Spinelli. Appunti per una biografia, op. cit.*, p. 275 (tr. personnelle).

puissances. Dans ce contexte, les enseignements des fondateurs des Etats-Unis, en tant que pères d'une entité fédérale qui s'est mise en place d'une manière pacifique, deviennent des modèles auxquels se référer. Hamilton a donc été, par sa vision de la politique comme fusion de réalisme et de libéralisme, son maître principal.

#### 1.2.4 Autres temps, autres institutions

Dans le Manifeste des fédéralistes, on voit un Spinelli encore plus éloigné que dans le Manifeste de Ventotene de la conception du pouvoir politique de type communiste - une conception qui fait figurer, parmi les buts directs de l'action politique, l'amélioration de l'homme. Au contraire, il se rend compte que cette manière paternaliste et intrinsèquement autoritaire de percevoir la politique a été une des causes des désastres vécus par l'Europe avec les régimes totalitaires.

Le Spinelli démocrate est plutôt en faveur d'un pouvoir politique uniquement responsable de la gestion structurelle du vivre ensemble: un rôle de garantie qui ne s'impose pas comme un frein aux interactions libres entre citoyens européens. Ce qu'il attend du pouvoir politique est uniquement qu'il s'occupe de la manière de maintenir un certain type de système politique: dans son cas, une vraie démocratie en Europe. Pour cette raison, il a cherché, durant toute sa carrière de militant fédéraliste, à s'occuper uniquement de la construction de l'Europe d'un point de vue institutionnel et à ne jamais toucher aux aspects plus délicats de la culture et des valeurs. Cette sphère ne doit pas intéresser le pouvoir politique, mais plutôt la société civile.

Le développement des conditions politiques nécessaires à l'existence d'une société démocratique était le pivot du pacte que les citoyens d'Europe occidentale avaient signé avec leurs gouvernants après la guerre. Mais les gouvernants européens, avec leur politique nationale aveugle, étaient en train, consciemment ou inconsciemment, de le trahir: la majorité des hommes politiques européens, quelle que soit leur affiliation idéologique et leur vision du rôle de l'Etat, ne se rendait pas compte que c'était seulement avec la création d'un édifice européen fort, capable de jouer un rôle sur le plan international et de favoriser un développement économique et social adapté au temps, que la liberté et les valeurs européens sur le continent pouvaient être conservées. Autrement dit, alors que la plupart des politiciens européens se disputaient sur les "valeurs" et les "directions" à donner à leurs Etats, ils ne comprenaient pas que toutes ces discussions étaient puérides, faute d'une politique d'intégration continentale, c'est-à-dire faute d'une structure communautaire assez grande et forte pour soutenir les orientations politiques, économiques et sociales choisies par les citoyens dans un contexte démocratique, quelles qu'elles soient. Ce qui échappait aux libéraux ainsi qu'aux sociaux-démocrates (et, cela va sans dire, aux communistes) était donc le fait que, sans intégration européenne, tous les choix politiques qu'ils aimaient tant discuter sur les tribunes politiques ne pouvaient être réalisés que par d'autres, notamment par les hyper-puissances qui contournaient désormais le système d'Etats européens. D'où la «trahison» du pacte entre gouvernements et citoyens d'Europe.

Spinelli écrit à ce propos: «L'humanité connaît la tendance aujourd'hui à s'organiser dans des communautés politiques de dimensions continentales, fondées chacune autour d'une commune civilisation, parfois millénaire et parfois récente. Les Etats-Unis et l'Union Soviétique ne sont que les premières communautés de ce genre. L'Asie, la Chine et l'Inde sont en train de sortir d'un passé d'humiliation et de soumission, avec la tendance à devenir, elles aussi, des communautés politiques de civilisation. Les Européens se trouvent maintenant devant ce carrefour: ils doivent choisir s'ils veulent devenir eux aussi un peuple, pour être, de ce point de vue, le continuateur de la plus féconde civilisation mondiale, ou bien conserver l'obsolète régime des souverainetés nationales et se transformer en appendices politiques, culturels et économiques des autres civilisations<sup>144</sup>».

La solution que Spinelli a de ce dilemme, nous l'avons dit, est de créer un Etat fédéral européen, parce que seul un Etat fédéral de cette ampleur peut sauvegarder la liberté politique chère aux Européens. Fédérer l'Europe signifie alors unir les peuples libres d'Europe par un pacte irrévocable, de manière à laisser l'administration de leurs affaires publiques particulières aux Etats nationaux, tandis que les affaires

---

<sup>144</sup> Altiero Spinelli, *Il Manifesto dei federalisti Europei*, op. cit., p. 39 (tr. personnelle).

publiques d'intérêt commun (économiques aussi bien que diplomatiques) deviendraient de la compétence d'un gouvernement commun.

### 1.2.5 Structure de l'Etat fédéral

Créer une Europe unie signifie pour Spinelli mettre en place une entité politique commune, composée de plusieurs entités politiques indépendantes. L'une comme les autres auront une compétence limitée à des domaines de la vie publique déterminés. Mais à l'intérieur de ces domaines, elles seront absolument souveraines<sup>145</sup>. Le fondement commun de cette communauté et des Etats fédérés sera le citoyen, qui sera à la fois citoyen de son Etat et citoyen de la communauté, c'est à dire de l'Etat fédéral<sup>146</sup>. On voit bien ici la leçon d'Hamilton et du fédéralisme américain: «Le peuple européen, bien qu'uni politiquement, continuera à être un peuple libre des nations européennes<sup>147</sup>». Comme il était déjà écrit sur le grand sceau des Etats-Unis d'Amérique: *et pluribus unum*.

L'Etat fédéral sera composé d'un Gouvernement, d'un Parlement et d'une Magistrature.

La majorité des caractéristiques constitutionnelles que le Gouvernement fédéral aura, elles seront établies lors de sa création, selon les principes que le peuple européen voudra se donner. Deux éléments sont par contre indispensables. Le premier est que ce Gouvernement doit être contrôlé et nommé par une instance politique européenne et non pas par les Etats-Nations. Le deuxième élément est qu'il ne pourra être calqué sur un gouvernement de type parlementaire: bien que contrôlé par le Parlement, sa nomination devra se faire pour une période de temps déterminée, non sujette aux aléas de la vie parlementaire.

Le Parlement fédéral, composé d'une assemblée parlementaire et d'un ou plusieurs conseils représentant les différentes communautés nationales, territoriales et sociales, sera responsable du vote des lois fédérales, de la détermination du montant des impôts fédéraux et du budget du Gouvernement fédéral. Le Parlement fédéral devra être élu par le peuple européen.

La Magistrature fédérale, qui devra être indépendante du Gouvernement fédéral et des Etats nationaux, sera la responsable de la mise en œuvre du droit fédéral. À elle pourront s'adresser les citoyens, le Gouvernement et les Etats nationaux au cas où ils s'estimeraient lésés dans les droits que leur garantissent la constitution et les lois fédérales.

Les Etats nationaux demeureront libres de se donner la structure étatique qui leur convient le mieux, dans le respect, bien sûr, des règles démocratiques.

### 1.3 Spinelli Commissaire et Parlementaire européen

La foi dans la nécessité pour l'Europe de créer un Etat fédéral européen l'accompagnera jusqu'à sa mort. Même quand il décidera de devenir Commissaire et Parlementaire européen, ce sera dans la conviction que sa présence au sein des institutions servirait à la mise en place d'un Etat fédéral. Dans son dessein politique, l'Europe devait exploiter, comme déjà l'avaient fait les Etats-Unis lors de leur création, le contexte historique favorable à la création d'un grand Etat fédéral européen. Son rêve était qu'un jour tous les Etats du monde acceptent de créer un gouvernement mondial fédéraliste et démocratique qui aurait permis définitivement de mettre fin à l'anarchie hobbesienne du système international, première responsable des guerres. Dans ce projet politique, l'Europe et les Etats-Unis devaient devenir les premiers chaînons d'un gouvernement mondial fédéraliste. Lui, il combattait pour la mise en place d'une telle organisation en Europe.

Le contexte historique, à la différence de ce qu'il avait pensé lors de la rédaction du Manifeste de Ventotene, ne lui donna pas la possibilité d'imposer un Etat fédéral lors de la reconstruction politique de

---

<sup>145</sup> *Ibid.*, pp. 40-41.

<sup>146</sup> *Ibid.*, p. 41.

<sup>147</sup> *Ibid.*, p. 45 (tr. personnelle).

l'Europe. La bataille pour la construction d'un Etat fédéral européen dut alors passer par des chemins bien plus tortueux, plus obscurs et souvent par des échecs.

Spinelli se vit favorisé par un contexte historique qui lui ouvrait la route à la mise en œuvre de son projet, mais en même temps, à cause de la rapidité avec laquelle celui-ci changeait et de la lenteur des politiciens à prendre une décision, il lui fermait aussitôt la porte, rendant vains les efforts qu'il avait déployés dans ses luttes. Il connut l'échec de ses combats lors de la fin de la guerre, lors de la faillite de la CED et aussi avec la bataille du peuple européen. Mais, même devant ce dernier échec, il ne s'arrêta pas et mit en place un nouveau combat: l'objectif restait le même, mais le langage et les interlocuteurs, au contraire, changeaient. Dans cette dernière bataille, l'interlocuteur ne sera plus directement le peuple européen, mais ses représentants au sein du Parlement européen et tous les politiciens et commissaires européens qui croyaient en l'idée fédéraliste.

Ce passage de Spinelli d'une aversion envers la Communauté à son acceptation et même son adhésion lui apporta beaucoup de critiques, la plus fameuse étant celle de Chiti-Battelli. Pour ce dernier, l'acceptation de la CEE avait le goût d'un certain opportunisme, soulignant l'incapacité de Spinelli de rester loin de la politique. Dans son livre, Chiti-Battelli cherche à trouver des raisons objectives expliquant ce passage, mais il n'en trouve pas<sup>148</sup>. Au lecteur d'approfondir la question ! Nous nous limiterons ici à reconstruire les raisons que Spinelli donne lui-même de ce passage.

Pourquoi décide-t-il donc de devenir Commissaire puis Parlementaire européen, pourquoi décide-t-il donc de s'insérer dans un organisme politique qui ne correspondait pas à son idée d'Europe unie? Il le fait parce qu'il est convaincu qu'il n'y avait pas d'autres alternatives. Pendant sa période à la Johns Hopkins de Bologne, en tant que professeur de questions européennes, il se rend compte en effet «que n'importe quel développement de l'unité européenne ne pourrait que passer par les Communautés existantes, mais seulement à condition que la construction d'un pouvoir politique fédéral [...] soit redevenue centrale<sup>149</sup>».

Même quand il sera Commissaire européen, Spinelli demeurera adversaire de la méthode fonctionnaliste et d'une Europe mi-Etat, mi-organisation internationale. Car il voyait en elle un moyen, mis en place par les Etats, pour maintenir en réalité leurs souverainetés et échapper au contrôle des populations de leurs pays.

Spinelli restera toujours convaincu que si une Europe unie devait exister, elle ne pourrait qu'être le résultat d'un libre choix des Etats européens avec le concours de leurs populations, d'aliéner une partie de leurs souverainetés en faveur d'un Etat fédéral.

Il accepta de collaborer avec toutes personnes et institutions qui cherchant à mettre en place une Europe unie, mais ne supporta jamais l'opinion de ceux qui voulaient que l'Europe reste dans les mains des technocrates. Au contraire, sa lutte au sein des institutions communautaires se déclina comme une tentative de restituer à la politique toute sa place dans la construction d'une Europe unie.

S'il restait adversaire d'une politique paternaliste voulant envahir l'espace réservé au citoyen en tant qu'individu, il n'était pas non plus prêt à abandonner le primat du politique, c'est-à-dire la nécessité d'institutions politiques européennes à la foi indépendantes et contrôlées directement par les citoyens. Par conséquent, les constructeurs de la Communauté européenne ne devaient pas être les oligarques, les diplomates, les bureaucrates, les juristes et les eurocrates entourés du secret, comme c'était le cas avec la Communauté de son époque et comme c'est encore en partie le cas aujourd'hui<sup>150</sup>. Spinelli voulait au contraire que la Communauté se démocratise, politise et s'ouvre au peuple européen, et c'est dans cette optique qu'il a accepté de devenir Commissaire puis Parlementaire européen.

Comme Commissaire, même s'il n'a pas vraiment obtenu de résultats significatifs, tout de même chercha-t-il à développer dans les domaines de sa compétence des politiques européennes. Pour lui, la Commission

---

<sup>148</sup> Andrea CHITI-BATELLI, *L'idea d'Europa nel pensiero di Altiero Spinelli*, op. cit., pp. 230-250.

<sup>149</sup> Altiero SPINELLI, *La mia battaglia per un'Europa diversa*, Manduria, Lacaita Editore, 1979, pp. 8-9 (tr. personnelle).

<sup>150</sup> Altiero SPINELLI, *La mia battaglia per un'Europa diversa*, op. cit., p. 37.

devait devenir le moteur de la relance de la Communauté dans un sens fédéraliste et la principale interlocutrice des forces européennes. Dans un article apparu dans *Le Monde* il affirmait ainsi: «La Commission ne peut pas aller au-delà de ce que les traités prévoient pour elle, ce ne serait pas juste. Mais les Commissaires peuvent faire ce que la Commission ne peut pas faire, ce que tous les chefs d'Etat ont toujours fait: être en même temps les chefs de l'administration qu'on a leur confiée et les leaders d'une force politique européenne qui a comme objectif d'obtenir une réforme de la Communauté<sup>151</sup>».

Pendant sa période comme Commissaire, il chercha à faire en sorte qu'on attribue au Parlement européen le rôle de Constituante. Mais la Commission ne fut pas très favorable à ses idées. Faute de parvenir à cet objectif à travers la Commission, il chercha à l'obtenir en devenant membre du Parlement européen. Spinelli pensait que le Parlement européen élu au suffrage universel direct pourrait rassembler le consensus politique nécessaire pour devenir, plus un Parlement, une Constituante. Le Parlement réussit en effet, sous son impulsion, à mettre en place un projet de nouveau traité, le Traité d'Union européenne: un projet de traité à claire matrice fédéraliste. Mais ce projet ne fut pas accepté par les ministres nationaux, qui s'orienteront, comme nous l'avons vu lors du premier chapitre, sur la voie vers l'Acte Unique.

Ses changements de stratégie politique, même les deux derniers (Commissaire, puis Parlementaire européen), ne compromirent donc pas l'idée de Spinelli de la nécessité de créer un Etat fédéral européen. Ce que Spinelli chercha à faire fut seulement de s'adapter au langage de ses adversaires et aux nouveaux défis auxquels l'histoire soumettait son projet politique: il l'avait fait lors de la rédaction du Manifeste de Ventotene, puis lors du Manifeste des fédéralistes, et il le fit aussi dans ses dernières batailles au sein de la Commission et du Parlement européen. Son idée fut à ce moment de combattre à l'intérieur des institutions européennes pour leur donner une empreinte la plus fédéraliste possible. Une Europe fédéraliste: c'est-à-dire en même temps assez forte et assez flexible pour réconcilier des intérêts de clocher potentiellement déchirants, sans pour cela trahir le mandat démocratique et la liberté des citoyens, comme l'avait fait le centralisme autoritaire de nombreux Etats nationaux.

---

<sup>151</sup> Altiero SPINELLI, *Una strategia per gli Stati Uniti d'Europa*, op. cit., p. 26 (tr. personnelle).

## Conclusion

Le parcours d'Altiero Spinelli retrace la vie d'un homme contemporain qui, après avoir touché directement lui-même les abîmes d'une vision de l'Homme et du pouvoir qui pêchait d'*hybris*, cherche à se retrouver, et à retrouver un juste rapport entre ce qu'il était devenu et sa passion pour la politique. Si nous avons eu la possibilité de reconstruire dans ces pages cette odyssee, c'est sûrement grâce à Spinelli, par les écrits qu'il nous a laissés. Mais sans la soigneuse attention que sa mère, sa fille Diana et plusieurs de ses admirateurs - nous pensons surtout à Edmondo Paolini, Virgilio Dastoli, Pietro Graglia - ont eue envers ses écrits, cette reconstruction n'aurait pas pu se réaliser. Sa mère a gardé toutes les lettres qu'il écrivait de prison. Diana, jusqu'à sa mort prématurée, a dactylographié les carnets que son père remplissait de commentaires sur les batailles politiques qu'il conduisait. Edmondo Paolini a récolté dans une très vaste biographie la correspondance et les écrits de Spinelli pendant la période qui va de 1920 à 1948. Pietro Graglia et Virgilio Dastoli ont réuni, dans différents livres, les écrits politiques qu'il a produits au long de son combat fédéraliste.

Tous les écrits de Spinelli - surtout son autobiographie et les différentes réflexions existentielles qu'il produisait dans ses lettres aux amis et dans ses carnets - témoignent de son caractère introspectif. Ce n'était pas donc uniquement un homme d'action, mais aussi un homme de réflexion.

Ce que nous avons donc essayé, c'est de faire connaître le caractère plus réflexif d'un des pères de l'Europe. Une caractéristique qui, surtout dans le monde non-italophone, est encore peu connue.

Mais pourquoi pensions-nous qu'il était important de faire connaître aussi à un public francophone cet aspect négligé de la personnalité de Spinelli?

D'abord parce qu'il est toujours intéressant et utile de connaître les motivations les plus profondes qui ont porté un homme à combattre toute sa vie pour la réalisation d'un projet politique, surtout si ce projet n'est ni quelque chose de facile à réaliser, ni quelque chose qui apporte nécessairement tout de suite la gloire. Il est toujours instructif de comprendre d'où un homme tire la force de continuer à combattre en dépit des nombreux échecs et des nombreuses critiques, que son combat politique pouvait connaître.

Mais il y a aussi un deuxième élément qui rend la narration de la vie de Spinelli intéressante: c'est le fait que cet homme, à travers ses réflexions, nous fait connaître l'esprit d'une époque, les illusions d'une époque et les tentatives d'une époque de se retrouver. L'histoire de Spinelli n'est-elle pas, en petit, une histoire de l'Europe de l'avant et de l'après-guerre?

Spinelli, comme beaucoup d'hommes de sa génération, surtout les intellectuels, avait adhéré au communisme parce qu'il était convaincu qu'à travers ce parti on aurait pu créer un autre Homme, qu'on aurait pu rendre l'Homme meilleur. Mais l'illusion s'est dissipée rapidement chez lui quand il a vu dans la société fasciste ce que la société communiste pouvait devenir, qui était ce qui en partie était déjà en train de se réaliser en Union Soviétique. Il vit ainsi le totalitarisme qui se cachait dans la doctrine communiste.

Quand il se rendit compte de la similitude qu'il y avait entre ces deux mouvements, si différents, mais aussi si proches dans leur exaltation créatrice et dans leur absence du sens de la limite dans la conception du pouvoir, de l'histoire et de la connaissance, il se réveilla de son rêve. Et il dut constater qu'à la différence de ce qu'enseignait la doctrine communiste, les hommes du passé n'étaient pas des petits-enfants, ingénus, mais plutôt les communistes qui n'avaient pas su développer une conception de la réalité digne de maturité. Dans le savoir des générations du passé se cachait une sagesse à laquelle il fallait retourner pour s'y référer, sinon pour l'accepter dans sa totalité, mais du moins pour avoir un critère de comparaison pour se donner de nouvelles valeurs de vie, du moment que celles du communisme s'étaient révélées fausses et totalitaires.

Miraculeusement, chez Spinelli, la fin de l'illusion communiste ne se transforma pas en mépris envers la vie, comme souvent c'est le cas pour des personnes qui se réveillent d'un rêve. La ségrégation du monde et le dialogue avec soi-même, auquel la prison l'avait amené, avaient dévoilé une partie trop importante de son être - la facette spirituelle de l'Homme - pour renoncer à vivre. Il se rendit compte en effet qu'il aimait trop la vie et les cadeaux qu'elle donnait - l'amour, l'amitié, la possibilité de créer quelque chose - pour y renoncer à cause d'une illusion de jeunesse.

Dans la recherche de nouvelles directions à donner à sa vie, on voit ainsi un homme qui, bien qu'athée, trouve des modèles auxquels faire référence pour s'orienter dans la vie terrestre, qui n'appartiennent pas, à première vue, à son monde. Nous pensons à Jésus, à Saint Paul, à Luther, à Lao-Tseu.

Un homme qui utilisait, pour décrire certaines sensations profondes qu'il vivait, des mots comme «grâce», «âme», «providence», sans se sentir empêché de le faire uniquement parce qu'il se refusait à appartenir à un groupe religieux, ou parce que ces hommes n'avaient pas la même vision que lui du mystère de la vie sur la terre. Entre ces personnes et lui, il y avait aussi un vécu commun qui leur permettait d'entrer en relation et, sur certains aspects, de se comprendre.

Un homme qui trouvait, dans l'histoire de la culture européenne qui va d'Homère à Goethe, des penseurs à qui faire référence pour se comprendre. Un homme qui découvrirait donc, que ce que la culture européenne avait jusqu'ici produit était un don précieux qu'il fallait protéger, parce que dans ce monde, bien que rempli de désastres, se cache aussi une sagesse, la sagesse du sens de la limite dans le savoir, dans la connaissance, mais aussi dans le pouvoir. Ce qu'il lui fallait pour l'Europe, ce n'était donc pas rompre avec son histoire, mais développer et améliorer ce que cette histoire avait produit de bon.

La contribution de Spinelli à l'Europe aura été une contribution politique. Bien que d'une certaine façon penseur, il se sentait quand même plus homme d'action. La politique était sa vraie vocation.

Le juste rapport entre sa vocation et le pouvoir politique, Spinelli le trouva dans le combat pour un Etat fédéral européen, à organisation démocratique-libérale. Spinelli recommença donc à s'occuper de politique dans les habits d'un démocrate européen, parce qu'il avait compris que dans le système démocratique, avec son contrôle du pouvoir et son dialogue politique, se cachait une sagesse non négligeable. Cette sagesse n'était rien d'autre qu'un juste sens de la limite par rapport aux tâches de la politique et du pouvoir. Un système, en outre, qui garantirait, mieux que n'importe quel autre, la possibilité d'être un homme libre, c'est-à-dire un homme qui puisse suivre sa propre conscience sans pour cela être menacé par un pouvoir politique qui n'accepterait pas sa vision personnelle des choses.

La lecture du Prince de Machiavel lui avait fait comprendre que l'essence de la politique était la force et la lutte pour le pouvoir. Et de là on peut donc comprendre d'où venait son aversion pour l'idéologie abstraite, la politique des bons sentiments, le pacifisme, le démocratism, son aversion pour les politiciens qui voulaient faire de la politique, mais qui, en même temps, ne voulaient pas se mêler des jeux de pouvoir et des compromis. Ils voulaient rester purs. Mais si on veut faire de la politique qui construit quelque chose, c'est impossible de rester pur.

Mais en même temps, suivant l'enseignement d'Hamilton, si la politique est force et conflit pour le pouvoir, il faut aussi chercher à insérer ce monde de l'irrationnel à l'intérieur d'un cadre institutionnel, pour lui donner un ordre, une rationalité. Les institutions sont les éléments capables de donner à la force une direction et des limites. Agissant ainsi, on accorde de l'espace à l'exercice des libertés. La construction d'un Etat fédéral européen a été pour Spinelli le nouvel ordre institutionnel que l'Europe devait se donner si elle voulait peser sur les rapports de force entre différents pouvoirs qu'un monde élargi était en train de développer. Le pouvoir économique ne respectait plus les frontières de l'Etat-Nation: si on voulait donc le contrôler, il fallait mettre en place des institutions qui allaient au-delà de ses frontières. Les protagonistes de ce nouveau monde n'étaient plus les Etats de taille moyenne, mais les grandes puissances continentales: si l'Europe voulait encore jouer un rôle sur le plan international, elle ne pouvait donc pas rester divisée.

Pour Spinelli, l'Europe devait devenir une puissance, non pas pour devenir une machine de guerre, mais parce que, réaliste comme il l'était, il était convaincu que la liberté d'un Etat dans sa politique interne



dépend de la force dont il dispose pour imposer ses règles sur le plan international. Divers, ce sera le cas quand les rapports entre Etats, de l'anarchie hobbesienne, passeront à l'équilibre de pouvoir d'un gouvernement mondial fédéraliste. Ce jour-là, tout sera différent; mais ce jour-là est encore loin.

Le rétablissement inattendu du cadre étatique-national après la guerre lui a fait comprendre que derrière la structure de l'Etat-Nation il y avait des pouvoirs forts, qui ne renonceraient pas facilement à leurs prérogatives. Si l'on voulait donc construire un Etat fédéral européen, il faudrait le faire à petit pas et en passant par différents compromis et ruses. Mais l'objectif devra toujours rester le même: la construction d'un Etat fédéral européen.

# Bibliographie

## 1 Ouvrages et écrits d'Altiero Spinelli

*Dagli Stati Sovrani agli Stati Uniti d'Europa*, Firenze, La nuova Italia, 1950.

*Lettere federaliste*, Tivoli, Arti Grafiche A. Chicca, 1954.

*Il manifesto dei federalisti europei*, Parma, Guanda, 1957.

*L'Europa non cade dal cielo*, Bologna, Società editrice il Mulino, 1960.

*Tedeschi al bivio*, Roma, Opere Nuove, 1960.

*The Eurocrats: conflicts and crisis in the European Community*, (translated by C. Grove Heins), English Baltimore, Johns Hopkins Press, 1960.

*Il lungo monologo*, Roma, Edizione dell'Ateneo, 1968. En français: «Monologue du prisonnier», *Preuves*, Paris, 1957. Rééd. in *Preuves: une revue européenne à Paris*, Paris, Juillard, 1989, pp. 318-328.

*L'avventura europea*, Bologna, Società editrice il Mulino, 1972.

*PCI, che fare? Riflessioni su strategia e obiettivi della sinistra*, Torino, Einaudi, 1978.

*La mia battaglia per un'Europa diversa*, Manduria, Lacaita Editore, 1979.

*Il progetto europeo*, Bologna, Società editrice il Mulino, 1985.

*Discorsi al Parlamento europeo 1976-1986*, (sous la direction de Pier Virgilio Dastoli), Bologna, Società editrice il Mulino, 1986. En anglais: *Speeches in European Parliament 1976-1986*, (sous la direction de Pier Virgilio Dastoli), Bruxelles, 1987. En français: *Discours au Parlement européen 1976-1986*, (sous la direction de Pier Virgilio Dastoli), Bruxelles, 1988.

*Diario Europeo*, Vol. I (1948-1969), II (1970-1976), III (1976-1986), (sous la direction de Edmondo Paolini), Bologna, Società editrice il Mulino, 1989/1991-1992/1992.

*Una strategia per gli Stati Uniti d'Europa*, (sous la direction de Sergio Pistone), Bologna, Società editrice il Mulino, 1989.

SPINELLI, Altiero, ROSSI, Ernesto, *Il Manifesto di Ventotene (1941)*, Bologna, Società editrice il Mulino, Nouvelle édition, 1991. En français: *Le Manifeste de Ventotene*, [www.altierospinelli.org](http://www.altierospinelli.org).

*La crisi degli Stati Nazionali*, (sous la direction de Lucio Levi), Bologna, Società editrice il Mulino, 1991.

*Machiavelli nel secolo XX. Scritti del confino e della clandestinità: 1941-1944*, (sous la direction de Piero Graglia), Bologna, Società editrice il Mulino, 1993.

*La rivoluzione federalista: scritti 1944-1947*, (sous la direction de Pietro Graglia), Bologna, Società editrice il Mulino, 1996.

*Come ho tentato di diventare saggio*, Bologna, Società editrice il Mulino, 3<sup>e</sup> édition, 1999.

*Il linguaggio notturno*, (sous la direction de Luciano Angelino), Genova, Il Melangolo, 2006.

## 2 Articles d'Altiero Spinelli

«La religione di un laico spiegata alla figlia», *Il Corriere della Sera*, 11 novembre 2006.

«Scritti filosofici inediti», (sous la direction de Raffaella Cambise et Francesco Gui), Roma, EuroStudium, 2006. Publiés en: [www.eurostudium1.it](http://www.eurostudium1.it).

## 3 Ouvrages sur Altiero Spinelli

CHITI-BATELLI, Andrea, *L'idea d'Europa nel pensiero di Altiero Spinelli*, Roma, Lacaixa editore, 1989.

DE ROUGEMONT, Denis, SAINT-OUEN, François (éd.), *Dictionnaire international du Fédéralisme*, Bruxelles, Bruylant, 1994, pp. 275-278.

LEVI, Lucio, *Altiero Spinelli and federalism in Europe and in the world*, Milano, Angeli, 1990.

LUKASZEWSKI, Jerzy, *Altiero Spinelli*, Lausanne, Fondation Jean Monnet pour L'Europe, 1989.

MELCHIONNI, Maria Grazia, *Altiero Spinelli et Jean Monnet*, traduit de l'italien par Françoise Nicod, Lausanne, Fondation Jean Monnet pour l'Europe, Centres de recherches européennes, 1993.

PAOLINI, Edmondo, *Altiero Spinelli. Appunti per una biografia*, Bologna, Società editrice il Mulino, 1988.

PAOLINI, Edmondo, *Altiero Spinelli. Dalla lotta antifascista alla battaglia per la Federazione europea. 1920-1948: documenti e testimonianze*, Bologna, Società editrice il Mulino, 1996.

PASQUINUCCI, Daniele, *Europeismo e democrazia: Altiero Spinelli e la sinistra europea, 1950-1986*, Bologna, Società editrice il Mulino, 2000.

SAINT-OUEN, François, *Les grandes figures de la construction européenne*, Genève, Georg éditeur, 1997.

## 4 Autres ouvrages utilisés

BONHOEFFER, Dietrich, *Resistenza e Resa. Lettere e scritti dal carcere*, (sous la direction de Eberhard Bethge), Milano, Edizioni Paoline, 1988.

HAMILTON, Alexander, MADISON, James, JAY, John, *The federalist papers*, (sous la direction de Roy P. Fairfield), New York, Anchor Books, 1961.

HARPER, John Lamberton, *American Machiavelli: Alexander Hamilton and the Origins of U.S. Foreign Policy*, Cambridge, Cambridge, U.P., 2004.